

ENCYCLOPEDIE POÉTIQUE,

OU

RECUEIL COMPLET DE CHEF - D'ŒUVRES
de Poésie sur tous les sujets possibles, depuis
Marot, *Malherbe*, &c. jusqu'à nos jours,
présentés dans l'ordre alphabétique;

DÉDIÉE

A M. DE VOLTAIRE,
GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, &c. &c.

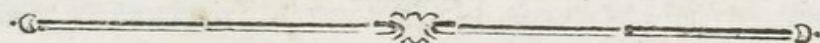
*Par M. DE Gaigne, ancien Officier d'Infanterie,
& Censeur Royal.*

TOME X.



A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Peres.
Et chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE,
rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluni.



M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ENCYCLOPEDIE POÉTIQUE.

O U

RECUEIL COMPLET DE CHEF-D'ŒUVRES
de Poésie sur tous les sujets possibles, depuis
Marot, Malherbe, & c. jusqu'à nos jours,
présentés dans l'ordre alphabétique ;

DÉDIÉE

A DE VOLTAIRE,
GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI.
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, & c. & c.

*Par M. DE GAIGNE, ancien Officier d'Infanterie,
& Censeur Royal.*

TOME X.

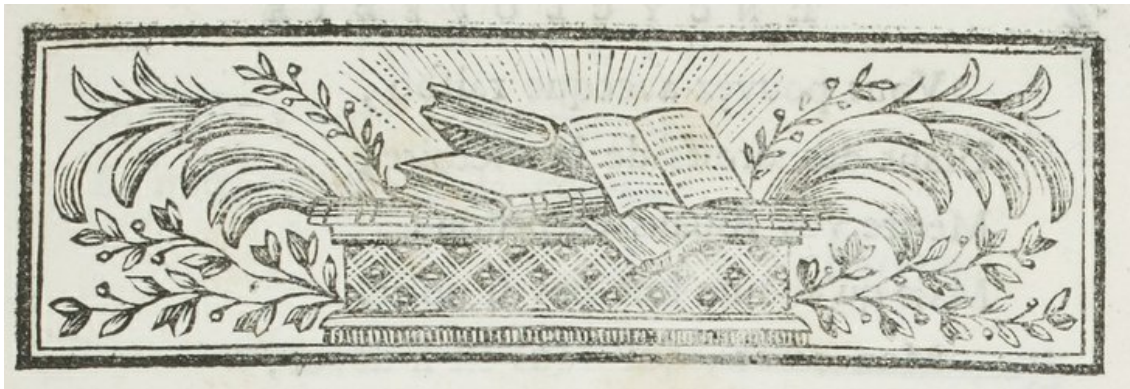


A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Peres.
Et chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE
rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



N.^o 1870 *a.*

MALLEVILLE¹ (poésie de), *Poëte du commencement du dix-septième siècle. V. la lettre M.N.^o 1909.*

M.***

N.^o 1870 *b.*

MAL-PROPRE (la belle).

Vous qui tenez incessamment
Cent Amans dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison,
Ufant des droits de la victoire,
Mettre vos Amans en prison ;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.
Mon cœur, qui vous est si dévot,
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un prisonnier qu'on va pendre.
Est-ce que, brûlant nuit & jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée.

Voiture.

N.^o 1871.

MALTOTIERS (les).

CES Maltôtiers, disoit FABRICE,
Ont le cœur plus dur que du fer ;
Ils n'écoutent jamais ni raison, ni justice ;
Rien ne peut assouvir leur extrême avarice ;
La rapine & l'orgueil les mènent en Enfer :
Voilà, dit AMINTAS, leur fidelle peinture ;
L'Enfer est fait pour ces brigands ;

Mais ils y vont à nos dépens,
Et nous en payons la voiture.

Baraton.

N.^o 1872.

MANIÈRES (sur les), *les Mœurs & la Religion.*
V. la lettre E.N.^o 975.

*M.****

N.^o 1873.

MARCHAND (le), *le Cheval, & le Singe.*
Allégorie adressée aux Ingrats.

CERTAIN Marchand voyageoit d'ordinaire
Avec son Singe & son Cheval
Chacun voyage à fa manière.
Pour fa monture il étoit fort brutal,

Chiche encor plus : peu de foin, moins d'avoine,
C'est le loyer de l'utile animal,
Et force coups, voilà son patrimoine,
Cependant il alloit toujours ;
Depuis deux ans il servoit un tel Maître,
Et, pendant ces deux ans, il n'eut pas deux beaux
jours :

Trop de douceur est nuisible peut-être.
Tête baissée, il trottoir humblement ;
Dès qu'il avoir fait quelques fautes,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes.
Ne pouvoit-on l'avertir autrement ?
Pour le Singe, il a tout, gimblettes & caresses ;
Aussi fait-il cent tours divertissans
Et les plus gentilles prouesses,
Sur-tout la grimace aux passans.
S'il attrape une orange, il se creuse une toque
Avec la peau, puis dévore le fruit ;
Il tire adroitement un marron de sa coque
Et se gratte la fesse en grugeant un biscuit :
A tout cela son Maître l'enhardit :
Le Singe quelquefois lui découvre la nuque,
Et frise à sa façon les poils de sa perruque ;
Plus il en fait, & plus on l'applaudit.
Dans un bois mon homme s'engage :
A peine a-t-il avancé quelques pas,
Des voleurs très-dispos, mais qu'il n'attendoit pas,
Viennent fondre sur son bagage.
Vis-à-vis d'un fossé, qu'il auroit pu franchir,
Son Rossinante exprès s'arrête :
Lasse d'un joug si dur, enfin la pauvre bête
Cherchoit le moyen d'en sortir.
Il est trouvé. Son vilain Maître
Scrupuleusement dépouillé,

Par les brigands est mis à pié,
Pestant, se lamentant, hors d'état de paraître ;
A son Cheval lui-même il auroit fait pitié.
Sans or, fans habit, & fans linge,
De tout ce qu'il avoit, il n'a plus que son Singe,
Plus gambadant & plus fou de moitié.
Ton aspect, lui dit-il, m'afflige & m'importune,
Va-t-en misérable farceur ;
Un Histrion pour l'infortune
Eft un mauvais consolateur ;
De tes mines j'ai bien affaire :
Qu'un Singe est un sot animal !
Eh ! que n'ai-je encor mon Cheval !....
Quitte à te voir dans la rivière.
Mon but, on l'apperçoit fans être bien expert ;
Maîtres ingrats, vous êtes fans excuse :
Distinguons l'homme qui nous sert,
Du vil bouffon qui nous amuse.

M. Dorat.



N.^o 1873 a.

MARCHAND (le Palais).

Au centre de PARIS est une antique enceinte
Où l'ardente Chicane a mis son labyrinthe :
Tout le peuple à ses murs livre un joyeux affaut ;
Des dons du nouvel an là brille le dépôt ;
La mode en vingt endroits, fur un pivot assise,
Un moulinet au front, *je change*, pour devise,
Etale, fous l'abri d'un verre transparent,
De cent colifichets le mélange attirant,
Bagatelles de prix, bijoux, légers bagages,
Que sur son aile Amour va porter en hommages.
Par-tout le lendemain autres foins empressés,
Et d'une même ardeur les esprits font poussés ;
C'est un peuple enfantin que la soit des étrennes
Fait ; à pas alongés, tourner vers leurs marraines ;
Ce font des Sansonnets sifflés par des pédans,
Qui vont en vers d'emprunts haranguer leurs mamans,
Et de l'air dont en classe ils recitent le thème,
Bégayer les transports de leur amour extrême.
Ce font des protégés, qui vers le protecteur
Courant se prosterner avec un ton flatteur,

pour avoir, au besoin, audience assurée,
Dans la main des Valets glissent le droit d'entrée.
Le marteau rententit aux portes du Palais,
On députe ses noms, on se voit par billets,
Et l'on croit du logis le Maître assez honnête
Pour vous fermer la porte a pareil jour de fête.
Le peuple, moins bizarre, & sur-tout plus aimant,
Tout le jour est en course, & se cherche vraiment ;
C'est l'hôte qu'il visite, & non le domicile.
Parmi les chars roulans le fantassin défile ;
On s'éloigne souvent de ceux que l'on poursuit,
On s'embrasse à la hâte, on se quitte, & l'on fuit :
Ce jour, fait pour la joie & pour fa douce ivresse,
N'admet point de discorde avec son alégresse ;
La paix, en embuscade au détour d'un chemin,
Force ici deux rivaux à se tendre la main ;
Là, les inimitiés paroissent se suspendre,
La Haine cache au moins son tison fous la cendre :
Mais si l'accueil est feint, c'est sur-tout à la Cour,
Où l'on prend double masque en l'honneur de ce jour,
Où vers l'heureux en place à l'envi chacun vole
Devant le piédestal plus que devant l'idole.
JANUS, toi dont le nom, par le TIBRE inventé,
En tête de ce mois parmi nous est resté,
Toi, qui permis toujours ces perfides usages,
La Fable avec raison te donna deux visages.

O vous ! qui, loin des Cours, sous le chaume êtes nés
Ces masques ne sont point fur vos fronts basannés ;
Sous la bure en effet vous déguisez moins l'homme :
Dans les murs des hameaux quelque fête qu'on
 chomme,
Rarement vous pressez contre un perfide sein
Celui qui vous aborde en vous ferrant la main ;
L'an commence pour vous fous de rians auspices ;
L'art ne profane point les heureuses prémices.

M. le Mierre.

N.^o 1874.

MARI (le) *berné.*

Oui, fans doute à présent, par un abus extrême,
Un Epoux est un être étranger chez lui-même :
Si le soir, par hasard, lorsqu'il vient de rentrer,
Chez fa femme un moment il ose fie montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être.
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connaître,
On se lève, & Madame, avec un air transi,
Dit : Ne vous levez pas, Messieurs, c'est mon mari ;
Il sen ira bientôt, car jamais il ne soupe
Alors le sérieux gagne toute la troupe,
Tous d'un ennui marque Semblent enveloppés ;
Le silence est rompu par quelques mots coupés.

L'homme, qui voit le froid que fa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il sort.

*M.****

N.^o 1874 *a.*

MARI (le) *bien regretté.*

LE cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,
Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux ;
Comme je vous aimai d'une amour fans seconde,
Et ne vous donnai point sujet d'être jaloux,
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Vavasseur.

N.^o 1875.

MARI (le vrai),

OUI, malgré la coutume & tout mauvais plaisant,
Je veux suivre les loix & leur raisonnement,
Adorer ma moitié ; je veux oser lui dire,
Oser lui témoigner tout ce qu'Amour inspire,

Mettre toute ma gloire à posséder son cœur ;
De sa félicité faire tout mon bonheur ;
Je veux, fans me lasser du nœud qui nous assemble ;
Lui prodiguer mes soins, a toute heure être ensemble
Avec elle n'avoir qu'un même appartement,
Et, fous le nom d'Epoux, être toujours Amant.

Boissy.

N.^o 1876

MARI (à un) *pédant*.

CERTAIN pédant, homme de guerre,
(Il en est de tous les états)
A fa moitié faite pour plaire,
Mais dont il ne fait pas grand cas,
L'autre jour apportoit la lifte
Des Prédicateurs de PARIS.

Elle lut tous les noms écrits,
Puis dit à notre Moraliste,
Baissant ses yeux remplis d'appas :
Monsieur, je ne vous y vois pas.

L'Abbé de l'Atteignant.



N.^o 1877.

MARI (le sort d'un) *vieux, riche, & qui n'est pas aimé.*

CONTRE lui les Galans armés d'antipathies,
Ont foin de l'écarter de toutes les parties ;
Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant,
Pour régler le mémoire & payer le Marchand.
Du reste, nul commerce ; on le fuit, on le quitte,
Comme un pestiféré tout le monde l'évite :
Equipages à part, lit, table, appartement ;
On ne s'informe pas quel il est feusement ;
Et tel qui tous les jours chez Madame voisine,
Ne connoit pas Monsieur feusement à la mine ;
Et venant à le voir de jour fur l'escalier,
En le gracieusant d'un souris cavalier,
Lui dira : *Mon ami, va-t-en voir, je te prie,*
Si ta belle Maîtresse est encore endormie.

Rousseau.



N.^o 1878.

MARI (le) *bien patient.*

SOCRATE, Philosophe estimé dans la GRÈCE
Par fa science & fa sagesse,
Eut pour femme XANTIPPE. Hélas ! qu'il en
souffrit !

Femme, non, je n'ai pas bien dit,
Je me trompois, Lecteur, je vous en fais excuse,
Pardonnez moi, le plus juste s'abuse.
Xantippe étoit un Diable en femme travesti,
Pis encor. Que de fois, déplorant fa misère,
Du choix que l'hymen lui fit faire
Le bon-homme s'est repenti !
Elle eût, par ses travers & par son insolence,
De tout autre que lui lassé la patience :
A son acariâtre humeur
Il n'opposoit avec constance
Que la raison & la douceur.
Comment pouvez-vous vivre avec une MÉGÈRE
De cet insupportable & maudit caractère,
Lui dit ALCIBIADE ? Il faut vous en venger,
Ou, sil se peut la corriger.
De même qu'au bruit de l'enclume

D'un Forgeron le voisin s'accoutume ;
Ainsi, reprit Socrate, à cet esprit hargneux
Je fuis accoutumé. Mari malencontreux,
Je ne connois que trop fa cervelle incurable ;
J'en recueille au moins quelques fruits ;
D'une rare vertu je lui fuis redevable ;
Elle m'apprend à vivre avec mes ennemis.

Le Brun.

N.^o 1879.

MARIAGE (compliment ironique fur un).

ENFIN, bornant le cours de tes galantries,
ALCIPPE, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord ;
Ton beau-père futur vide son coffre fort ;
Et déjà le Notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs ;
Ainsi que ses chagrins l'Hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime !
De s'entendre appeler *petit cœur*, ou *mon bon*,
De voir autour de foi croître dans fa maison,

Sous les paisibles loix d'une agréable mère,
De petits Citoyens dont on croit être père !
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance !
Car, tu ne feras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.

Boileau.

N.^o 1880.

MARIAGE (raisonnement d'un homme que l'on veut dissuader du).

...LA fille qui m'enchante,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un fort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout-à-coup rendue insociable,
D'Ange, ce font vos mots, se transformoit en *Diable*,
Vous me verriez bientôt, fans me désespérer,
Lui dire : Eh bien, Madame, il faut nous séparer ;

Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
Mon bien se monte à tant : tenez, voilà le vôtre,

Partez, délivrez-nous d'un si mortel souci.

.....

Boileau.

N.^o 1881.

MARIAGE (sur le).

EN ce temps malheureux² où tout le genre humain ;
La flamme & le fer à la main,
Ne travaille qu'a se défaire,
On ne sauroit trop honorer
Ceux qui, d'humeur plus débonnaire,
Ne cherchent qu'à le réparer.
L'Hymen, pour repeupler la terre,
Au lieu d'un vain honneur que vous offre la guerre,
Vous donnera de vrais plaisirs.
On ne trouvera point votre nom dans l'Histoire ;
Mais vivre au gré de ses désirs,
Vaut bien mieux qu'une mort avec un peu de gloire

Ne divertissez point les fonds
Destinés pour la paix de votre Mariage ;
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage,
A payer toutes les façons

Que demande un si grand ouvrage.
Pour être heureux Epoux, soyez toujours Amant ;
Que, bien plus que le sacrement,
L'Amour à jamais vous unisse ;
Et, pour faire durer le plaisir entre vous,
Que ce soit l'Amant qui jouisse
De tout ce qu'on doit à l'Epoux.
Pour vivre fans débats dans votre domestique,
Vous n'avez qu'un moyen unique,
Et je vais vous le découvrir.
Ne vous entêtez point d'être chez vous le maître ;
Mais si l'on veut bien le souffrir,
Contentez-vous de le paraître.
Quoi qu'on vous vienne débiter,
Que rien ne vous fasse douter
Que votre épouse est toujours sage ;
Car, fans cet article de soi,
Qu'on doit croire toujours, & souvent malgré foi,
Point de salut en Mariage.

Regnard.

N.^o 1881 *a.*

MARIAGE (le) *désiré & accompli* V. la terre H. N.^o 1558.

Le Noble Tenelière.

N.^o 1881 *b.*

MARIAGE (le bonheur & le malheur du). V. la lettre H.N.^o 1556.

J. Racine.

N.^o 1882.

MARIAGE (le) *doit mettre le comble à la félicité des Amans.*

POINT de milieu, l'état du Mariage
Eft des Amans le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens des goûts & des humeurs,
Serrent des nœuds tissus par la Nature,
Que l'Amour forme, & que l'Honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de fou Amant !

Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'Amour, en font de nouveaux nœuds :
Un tel Hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel fur la terre

De Voltaire,

N.^o 1882 *a.*

MARIAGE (exhortation au).

ME crois-tu donc, Ami, dans mon champêtre asile,
Réduit à regretter les plaisirs de la ville ?
Je les ai trop connus ces plaisirs turbulens !
De tes propos légers les traits vifs & saillans,
Sur mon cœur déformais viennent tomber fans force,
Et tu m'offres en vain une trompeuse amorce.
Depuis quatre printemps, éloigné de Paris,
Je connois la Nature, & j'en sens tout le prix ;
Ma liberté, soumise au joug de l'Hyménée,
Se plaît dans les liens dont elle est enchaînée ;
Depuis quatre printemps, paré du nom d'époux,
Mes plaisirs toujours vrais font toujours aussi doux.
Toi que j'ai vu souvent rougir de ton ivresse,
Et, les larmes aux yeux, parler de ta foiblesse,
L'âge, en fanant les fleurs de ta jeune saison,
N'a-t-il point dans ton cœur fait mûrir la raison ?

Ami, n'as-tu jamais, dans la paix du silence,
Apperçu devant toi l'avenir qui s'avance ?
Ta jeunesse, égarée en de folles erreurs,
A pu s'abandonner à de vils séducteurs ;
Mais le besoin du luxe, en te trompant toi-même,
Ne t'a point affermi dans un fatal système,

Et, dicté pour toi seul, mon Vers ne prétend pas,
Emule des Ecrits du vertueux THOMAS,
Des sophistes en forme éclairer l'imprudence,
Et je les livre au temps que fuit l'expérience.
Viens, tu crois aux vertus, & les purs sentimens
Que font naître une épouse & de jeunes enfans,
Pourront, mieux que mes Vers, te
toucher & t'instruire ;
Tu me verras goûter, plein d'un tendre délire,
Des biens dont en secret mon cœur peut se louer,
Des plaisirs qu'en tout temps il est doux d'avouer.
C'est au sein de l'Hymen qu'on trouve la Nature ;
C'est là que le plaisir fort d'une source pure :
Sur tous les cœurs un Père, un Epoux a des droits,
Et ce font eux sur-tout qui chérissent les loix.
Enivré des transports d'une aveugle folie,
Tu ne connus jamais les vrais biens de la vie.
Aux charmes d'une Epouse abandonne ton cœur ;
Confie à ses vertus le foin de ton bonheur,
Et bientôt, pénétré du charme inexprimable
Dont le Ciel embellit pour nous un sexe aimable,

Tes jours s'écouleront plus purs & plus sereins,
Si le fort à nos jours mêle quelques chagrins,
Le malheur partagé par un autre soi-même,
Se dissipe à l'aspect d'une Epouse qu'on aime ;
En la lui confiant, la douleur disparaît,
Et l'on sent par degrés le calme qui renaît,
« Oui, le joug de l'Hymen est un joug nécessaire,
Va te dire, en riant, un froid Célibataire,
Et tout sage Ecrivain doit en vanter les nœuds ;
Mais le saint nom d'Epoux est un nom dangereux.
Dans les bras de l'Hymen votre Ami vit tranquille ;
Mais jetons un coup d'œil fur la Cour & la Ville :
Où donc est le tableau qu'il vient de présenter ?
Ah ! nos Epoux heureux font aisés à compter :

Ces grands mots, il est vrai, prospèrent dans un
Livre ;
Toutefois, entre nous, c'est pour foi qu'il faut vivre.
Quelques brillantes fleurs dont un joug soit orné,
On ne vit pas content, quand on vit enchaîné «...
Et ce plaisant, qui fuit un lien salutaire,
Tantôt porte à l'Amour un tribut adultère,
Tantôt, d'une Coquette essuyant les dédains,
Son cœur libre se plie à des caprices vains,
Ou, descendant peut-être aux plus viles soiblesses,
Il va dans nos foyers marchander des caresses.
Coursiers toujours fougueux, nous prétendons en vain
Errer à l'aventure & sans mords & sans frein ;

Imprudens, nous courons, le pied tout-à-coup glisse,
Et sous nos pas trompés s'entrouvre un précipice.
Le Ciel voulant mêler, sage en tous ses desseins,
Un plaisir innocent aux besoins des Humains,
Inventa de l'Hymen la chaîne fortunée ;
Et, pour charmer le cours de notre destinée,
Il y fut rassembler ses plus rares bienfaits ;
Le Ciel voulut que l'Homme y put goûter en paix,
Dans l'utile plaisir qu'il laisse à l'Innocence,
Tous les vrais biens qu'ici fa bonté nous dispense.
Telle est la loi d'un Dieu qui nous fit ce présent
Laissons ce Philosophe, au cœur indépendant,
Nous vanter les attraits d'une douce incurie ;
Forcé de marcher seul au sentier de la vie,
Plus rare à chaque pas, le plaisir disparaît,
Et la peine féconde autour de lui renaît.
Le cœur brûlant encor des feux de la jeunesse,
DAMIS peut, dans l'accès d'une fougueuse ivresse,
Repousser la raison, & quelquefois saisir
Le fugitif éclair d'un moment de plaisir.
Quel est donc son bonheur ? Alors que solitaire,
A l'ivresse des sens succède la lumière,

Dans le fond de son cœur il tremble de rentrer ;
Honteux de se connoître, il cherche à s'ignorer ;
Et dans le tourbillon où fans celle il s'agite,
Un besoin renaissant toujours le précipite ;

Son ame s'empoisonne à ce plaisir trompeur ;
Il perd, désabusé trop tard de son erreur,
Ces fausses voluptés dont le charme l'attire,
Et le gout des plaisirs que la Nature inspire
Ce frivole DAMON, autrefois notre ami,
Relève en vain un front par l'âge appesanti,
Et toujours répétant ses antiques saillies,
Dans nos cercles il vient essayer ses folies :
Son masque d'enjouement inspire le mépris ;
A ses empressemens donnant un froid souris,
La maligne AGLAÉ, d'un air de politesse,
De sa vue importune éloigne la tristesse ;
Il le sent. Que peut-il ? Tous les jours rebuté,
Tous les jours poursuivi par son oisiveté,
Il vient nous rapporter le fardeau de sa vie ;
Ennuyeux dans un Monde où lui-même s'ennuie.
Parle... Mais je t'entends, orgueilleux DORIMONT ;
Lorsque la faux du Temps sillonnera ton front,
Que nos jeunes CHLOÉS souriront à ton âge,
Et compteront les ans écrits, sur ton visage,
Tu fuiras te bannir de nos cercles bruyans,
Semer d'autres plaisirs sur l'hiver de tes ans ;
Heureux d'avoir cueilli les fleurs de ta jeunesse,
Tu pourras cultiver les dons de la Sagesse...
Sans doute ; & c'est ainsi qu'a raisonné jadis
Ce DAMON si discret, en butte à tes mépris...

Mais c'est assez... Ami, vois ce Célibataire
Que deux lustres rendroient presque sexagénaire :
La vieillesse, qui fuit à pas précipités
D'un plaisir fatigant les excès répétés,

Arrive ; &, se pressant dans sa marche inégale,
Dès la fièvre atteint la goutte sa rivale,
Entraînant après elle un cortège de maux
Que renforcent encor deux Médecins rivaux ;
En vain on lui prodigue un secours mercenaire,
Dont on veut le succès bien moins que le salaire ;
En vain ses héritiers, rangés autour de lui,
La joie au fond du cœur, chargent leur front d'ennui ;
Il fait quel intérêt les attache à sa fuite.
Sous la faux de la Mort vois son cœur qui palpite,
Et vois-les à l'envi se pencher sur son lit :
A travers la douleur dont leur front s'obscurcit,
Par le degré des maux où leur oncle est en proie,
Tu pourras mesurer leur tristesse ou leur joie.
Dès dans leurs désirs son bien est partagé.
Il expire : on l'oublie, & l'Hymen est vengé.
Qu'importe la vieillesse au sage LISIMANDRE ?
Il lui reste deux fils, l'épouse la plus tendre ;
Il a fait son bonheur, en les rendant heureux ;
Il retrouve les foins qu'il a versés sur eux.
Des fils de les enfans la troupe caressante,
L'entourant quelquefois, d'une voix innocente,

Essaye auprès de lui leurs jeunes sentimens ;
Il entend de leur voix les doux bégayemens ;
Il rend grâces alors aux nœuds de l'Hyménée.
Que les Parques long-temps filent sa destinée,
Les plaisirs qu'il n'a plus, il les perd sans regrets ;
Toujours pour lui la vie a de nouveaux attraits :
il aime, il est aimé.... Les yeux mouillés de larmes.
Je t'ai vu de son fort lui vanter tous les charmes.
Ah ! quand pourra briller pour toi ce jour heureux
Où ton cœur sentira qu'un Mortel vertueux,
S'il tend au vrai bonheur, a besoin d'être utile ;
Où d'une vie oisive trop long-temps stérile,
Ton âme, réveillée à l'aspect de tes fils,

Regrettera les jours perdus pour ton pays ?
Dût même alors le fort tromper ton espérance,
Un Dieu juste en ton cœur mettra ta récompense :
Par un honteux remords loin d'être combattu,
Tu rentreras paisible au sein de ta vertu ;
Et toujours trop heureux le Mortel qui peut dire :
Soumis à la Nature, elle seule m'inspire ;
Père, Epoux, Citoyen, en paix je puis mourir ;
J'ai connu mes devoirs, & j'ai su les remplir.

Par M. Maison-Neuve.

N.^o 1883.

MARIAGE (les tristes effets d'un) *mal assorti*.

* QUOI ! tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, & son état,
Aux volontés d'un Maître despotique,
Dont on devient le premier Domestique ;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit fans amour ;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber, ou combattre fans cesse ;
Tromper son Maître, ou vivre fans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans fa douleur profonde :
Un tel hymen est l'enfer de ce Monde.

De Voltaire.

N.^o 1883 a.

MARIAGE (sortie contre le). *Sortie contre les Femmes.*

PROFITI, Ami, de mon exemple ;
Que la raison t'éclaire, & si tu peux, contemple
Tous les biens & les maux attachés à l'Amour.
Ce Dieu, qui ne connaît de loix que son caprice,

Nous fait le plus souvent, par un an de supplice,
Payer la douceur d'un beau jour.
Sois sincère autant que fidèle,
Et digne de jouir des faveurs d'une Belle ;
Quel prix espères-tu de tes foins amoureux ?
D'un bonheur assure tandis qu'elle te flatte ;
C'est dans le même instant peut-être que l'ingrate
Se livre à ton Rival heureux.
Rien n'est si trompeur que les Femmes ;
Sous ces traîtres appas qui captivent nos ames,
Elles savent cacher mille énormes défauts ;
Tout leur attachement n'est qu'une frénésie,
Dérèglement de cœur, & folle jalousie,
Source inépuisable de maux.
Si pour moi le fort favorable
A fait naître une fois un objet adorable,
Dont les rares vertus méritoient des Autels,
A ta félicité c'est un nouvel obstacle ;

Non, ne présume pas qu'un semblable miracle
S'accorde deux fois aux Mortels.
Mais que dis-je ? Ce don céleste,
De mes cruels ennuis source amère & funeste,
N'est point de ces faveurs que l'on doive envier.
Si ton aimable sœur eût été moins parfaite,
Je regretterois moins la perte que j'ai faite ;
Je pourrois plutôt l'oublier.

Songe donc aux maux que je souffre,
Considère l'amour comme un terrible gouffre
Dont le bord dangereux de fleurs est parsemé ;
Crains qu'à la fin ton cœur ne s'y laisse surprendre ;
Je serois plus heureux, si j'eusse été moins tendre ;
Ma peine vient d'avoir aimé.
Si par les nœuds de l'Hyménée
Il faut, pour ton malheur, lier ta destinée,
Qu'à cet engagement le cœur n'ait point de part³ ;
Que PLUTUS seul d'abord règle ton Mariage,
Que la Nature ensuite en consomme l'ouvrage :
Le reste est l'effet du hasard.
L'union *morale*, des ames
Peut ajouter un prix au commerce des femmes ;
Mais au fond le *physique* en fait tous les appas,
Et l'instant d'un plaisir qui fans doute est extrême,
N'a rien de plus réel avec celle qu'on aime,
Qu'avec celle qu'on n'aime pas.
Toutes les femmes se ressemblent ;
Quand au gré de leurs vœux les deux sexes
s'assemblent,
Le cœur réclame en vain les droits qu'il a fur nous ;
Les sens, malgré nous-même, usurpent tout l'empire,
Et c'est, n'en doutez pas, cet aveugle délire
Qui fait nos momens les plus doux.
D'une chimérique tendresse
Bien loin de te piquer auprès d'une Maîtresse,

D'adorer tes liens, de bénir ton tourment ;
Mesure ton amour à celui de la Belle,
Et si c'est ton destin de soupirer pour elle,
Que ce soit par amusement,
Je n'ai plus qu'un mot à te dire :
Qu'un babil imposant n'aille pas te séduire
En faveur d'un objet peut-être trop chéri ;
Femme de trop d'esprit n'est pas un avantage,
De ce présent des cieux plus d'une fait usage,
A la honte de son mari.

Fleury.

N.^o 1884.

MARIAGE (discours d'une Demoiselle à une autre Demoiselle
qu'elle veut détourner du).

HÉLAS ! où vous engagez-vous ?
Vous ignorez les maux qu'un parfait amour cause ;
Vous ne voyez, IRIS, que ce qu'il a de doux,
Sans examiner autre chose.
Le Berger qui vous plaît est charmant, je le crois ;
Il a mille vertus, il est tendre, agréable ;
Mais ce Berger, pour être aimable,
Vous met-il à couvert des maux que je prévois ?

Je ne crains point pour vous la funeste aventure

D'ARIANE laissée en proie à la douleur ;
Vous n'éprouverez point un semblable malheur ;
Vous n'aurez point d'Amant perfide ni parjure.
Votre vertu, votre beauté,
Cent dons qu'a mis en vous la savante Nature,
Seront les sûrs garans de sa fidélité ;
Mais pour rendre heureuse une Belle,
Est-ce assez, croyez-vous, qu'un Amant soit fidèle,
Qu'il possède à la fois les précieux trésors
De l'esprit, de l'ame, & du corps,
Et qu'il soit des Bergers le plus parfait modèle ?
Le Sort, ingénieux à vous persécuter,
Ne vous donne peut-être un Amant plein de charmes,
Que pour vous condamner à d'éternelles larmes.
Ah ! si dans votre cœur, que tout semble agiter,
La Raison aujourd'hui se fait encore entendre,
Evitez un penchant qu'il est beau d'éviter ;
Et songez, pour vous mieux défendre
Du dangereux poison qui fait tout enchanter,
Que la mort d'un Amant soumis, fidèle & tendre,
Est de tous les malheurs le plus à redouter.
On se dit, mais en vain, quand la mort nous sépare
D'un Amant dont l'Amour a formé les beaux nœuds,
Que rien ne garantit de cette loi barbare,
Et que tout est soumis à ce qu'elle a d'affreux,

Quoiqu'à tous les Mortels cette loi soit commune ;
On se croit seul en butte au destin rigoureux,
Et, dans cet état douloureux,
Tout nous rend la vie importune.
La perte des présens que nous fait la Fortune,
Touche moins un cœur généreux.
La Raison, qui nous met au dessus des foiblesses,
Nous peut mettre aisément au dessus des richesses,
Dont l'appât séducteur enchante les Humains.
Mais, hélas ! belle Iris, quand on perd ce qu'on aime,

Cette fière Raison, dont l'empire est suprême,
Renonce fans efforts à ses droits souverains ;
Et, loin de condamner notre douleur extrême,
Dans les cœurs malheureux elle rend elle-même
Ses plus sages conseils inutiles & vains.
Pour affoiblir les maux où ma crainte vous livre,
Je vois, j'entends déjà l'industriel Amour,
Toujours attentif à vous suivre,
Vous déguiser l'horreur que l'on a de survivre
A la perte d'un bien que l'on perd sans retour.
Du temps où nous vivons, si vous osez l'entendre,
Jusqu'aux temps les plus reculés,
Hélas ! charmante Iris, ce Dieu, pour vous surprendre,
Vous parlera de cent & cent cœurs désolés,
Qui, sur les sombres bords toujours prêts à descendre
Par ses foin se font consolés.

Mais loin de vous laisser séduire
Aux charmes trop puissans de ce Dieu plein d'appas
Dans ce qu'il vous dira cherchez à vous instruire.
Un cœur que la raison gouverne & fait conduire,
Est, vous le savez bien, d'un grand prix ici-bas.
Ne vous reposez point sur les puissantes armes
Du temps, qui triomphe toujours
Des plus vives douleurs, des plus tendres amours ;
Le temps, quand la raison autorise nos larmes,
Contre notre douleur est d'un foible secours.
ARTÉMISE autrefois, cette illustre Artémise,
Ce modèle étonnant de vertu, de grandeur,
Conserva pour MAUSOLE une héroïque ardeur ;
Et, pleine des transports d'une flamme permise,
Elle porta si loin l'excès de sa douleur,
Que ni le temps, ni sa valeur,
Ni même ce tombeau d'éternelle mémoire,
Ne purent l'empêcher de faire de son cœur
Un sépulchre vivant, où l'Amour eut la gloire

De renfermer (ah ! j'en frémis d'horreur)
Les restes précieux de son fameux Vainqueur.
D'un destin si cruel, d'une vertu si rare,
Pourquoi chercher, Iris, un exemple si loin ?
D'un amour aussi grand, d'un fort aussi barbare
Ce siècle heureux est le témoin.

Dans un Temple sacré, brillante, jeune & belle ;
DES URSINS, dont le nom doit être respecté,
Donna de fa fidélité
Un exemple fameux, qui la rend immortelle.
Le temps de ses douleurs n'arrêta point le cours ;
Aux pieds des saints Autels elle pleura toujours ;
Toujours d'un époux mort la tendre & triste image
Se retraçoit à son cœur amoureux ;
Et jusqu'à ce moment heureux
Que le foible Mortel avec crainte envisage,
Elle porta la gloire de ses feux.
Cet exemple pour vous doit être redoutable :
Un grand cœur aux malheurs est souvent destiné ;
Le vôtre est généreux, grand, sensible, équitable,
Et tel enfin qu'il faut pour être infortuné.

Pavillon.

N.^o 1885.

MARIAGE (le bonheur d'un) *dépend assez communément de la conduite d'un mari avec son épouse.*

UN mari complaisant, libéral, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre,
Si, lorsqu'il se marie, il possède le cœur
De celle dont il veut faire tout son bonheur.

Son exemple est puissant sur l'esprit de la femme ;
Vertueux, il soutient la vertu dans son âme ;
Rempli d'égards pour elle, il en est respecté ;
Fidèle, il la maintient dans la fidélité.
Mille exemples enfin font aisément connoître
Que souvent les maris font ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du temps, il peut se rendre heureux,
En bornant à la femme & ses foins & ses vœux,
Et, plus Amant qu'Epoux, toujours la politesse
Doit suivre les transports de la vive tendresse.
Voilà le vrai moyen d'être en repos, chéri,
Et de faire au Galant préférer le Mari.

Destouches.

N.^o 1885 a.

MARIAGE (à ceux qui pensent au).

AMI, je vois beaucoup de bien

Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien ;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,

M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y songer toute sa vie.

L'abbé Maucroix.

N.^o 1886

MARIAGE (le) *forcé*.

DE maints écus fauves HARPAGON réjouit,
Marioit au vieux ROCH, sans dot, sa jeune fille ;
Déjà la jeune AGNÈS, victime de famille,
Obéissoit au sort. Quand l'époux eut dit *oui*,
(Parole de plusieurs à longs jours regrettée)
Le Prêtre dit ; Agnès, le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'avez consultée.

*M.****

N.^o 1887.

MARIAGE (pour ceux qui courent après le). V la lettre P.N.^o 2409.
La Motte.

N.^o 1888,

MARIAGE (du).

Oui, j'en conviens, le Mariage
Peut inspirer quelque frayeur,
Lorsque par raison l'on s'engage
Sans avoir consulté son cœur ;
Il faut s'aimer pour trouver le bonheur ;
C'est par l'Amour que l'Hymen a des charmes ;
C'est un vieillard qu'embellit un enfant :
Cet enfant calmera vos injustes alarmes

Par les plaisirs du sentiment.
Je vous parle fans imposture,
Et je ferai moins, je vous jure,
Votre Mari que votre Amant.

M. le Comte de Choiseul.

N.^o 1888 a.

MARIE ANTOINETTE (éloge de), *Reine de France ; & de MARIE
THÉRÈSE, Impératrice & Reine de Hongrie.*

* LES Dieux, en lui donnant tout ce qu'il faut pour
plaire,

Ont versé dans son cœur un trésor plus flatteur ;

Des vertus de THÉRÈSE elle est dépositaire.....

François, vous connoîtrez la bonté de son cœur.

M. Balthazard.

N.^o 1888 *b.*

MARIE ANTOINETTE (éloge de), *Reine de France.*

QU'AUX François ta présence est chère !
Pour toi seule, Fille des Dieux,
L'art de régner, c'est l'art de plaire,
Et ton empire est dans tes yeux.
La félicité sur tes traces
Fixe tes sujets assidus ;
Dans toi le sourire des Grâces
Eft la parure de VÉNUS :
Commander est ton apanage ;
Mais ton sceptre est le don des cœurs,
Et tu sais le couvrir de fleurs,
Afin qu'on l'aime davantage.

Mme la Comtesse de Beauharnais.



N.^o 1889.

MARIE ANTOINETTE (à), *Reine de France*.

LE Ciel mit dans ses traits cet éclat qu'on admire ;
FRANCE, il la couronna pour ta félicité ;
Un sceptre est inutile avec tant de beauté ;
Mais à tant de vertus il falloit un Empire.

M. de la Harpe.

N.^o 1890.

MARINE (sur le rétablissement de la). *Eloge de M. de Sartine*.

DEPUIS que le Trident ce levier des deux Mondes ;
Aux bouts de l'Univers fit respecter les Lis,
Qui ne connoît pas fur les ondes

Les immortels lauriers que nous avons cueillis ?
Sur le rivage de l'AFRIQUE,
Le Croissant barbaresque & le Lion belge
Rugissant fous nos coups, & cédant à nos loix
La chute des remparts de GÊNE

Et du marbre de ses palais
Sous le tonnerre des François,
Devant les poupes de DUQUÈNE ;
Et DUGUÉ-TROUIN & JEAN BART
Embrasant les flottes rivales ;
Le front même du Léopard,
Sillonné vers DUBLIN par nos foudres navales !
Devant la HOGUE enfin, si de cruels retours
Fanèrent ces moissons de palmes triomphales,
MADRAS & MINORQUE, en nos jours,
Par leur défense illustre augmentant notre gloire,
Ont vu, de leurs forts consternés,
Nos escadres & la victoire
Entrer dans leurs ports étonnés.
O Fortune ! tu te signales,
En abaissant par intervalles,
Les Peuples même les plus fiers.
En différens climats, que d'attaques fatales
Flétrirent de nouveau nos couronnes rostrales !
Que de cyprès attestent nos revers !
En vain le zèle de nos villes
Avoit prodigué les trésors
Pour reconstruire sur nos bords
D'autres citadelles mobiles ;
Ces vaisseaux, masses inutiles,
Sous la lime du temps périssent dans nos ports ;

L'Art des FORBINS & des TOURVILLES
N'aiguillonnoit plus nos efforts ;
Dans nos chantiers la hache oisive

N'osoit y façonner les pins
Devant la puissance attentive
De nos ambitieux voisins.
Presque endormis fur nos destins,
Et de la défiance embrassant les fantômes,
Nous avons laissé voir a l'Insulaire ardent
L'emblème de ses trois Royaumes
Dans les trois pointes du Trident.
Le moment est venu : tu saisis cet instant,
SARTINE, & des esprits tu ranimes la sève.
Un corps nouveau d'édifices flottans,
A ta voix, fur nos bords magiquement s'achève :
Pour nous fur les deux mers un plus beau jour se lève,
Et nos vaisseaux indépendans
Vogueront déformais fous de nouveaux d'ESTRADES,
Et ne pourront plus, dans nos rades,
Etre enchaînés que par les vents.
Ou font ces vains esprits dont l'indiscrette audace
Prétendoit qu'à ce poste où l'on te voit monté,
La voile d'un vaisseau devroit t'avoir porte ?
Le Sage est ce qu'il veut, & s'instruit par fa place.
Tel fut le grand COLBERT ; à ce sublime emploi,
D'une autre sphère élevé comme toi,

Toujours égal à fa fortune,
Il soutint, d'un bras éprouvé,
Le fardeau qu'une main commune
Auroit à peine soulevé.
Toi, qui du Code maritime
Viens d'effacer, par d'heureux changemens,
La rouille que le temps imprime
Aux plus utiles monumens,
C'est sur l'Autel de la Patrie,
Qu'inhabile à la flatterie,
Je te présente un pur encens.
Un aune, en un plus long Ouvrage,

Errant de rivage en rivage,
Eût chanté de nos ports les honneurs renaissans,
Eût couronne de fleurs l'ancre de l'Espérance,
Eût peint la Liberté, le front ceint de lauriers,
Attachant de ses mains la corne d'abondance
Aux pouppes des vaisseaux guerriers ;
Moi, préfigeant les jours propices
Qu'amènent de tes foins les prudentes prémices,
J'ai craint de retarder tes travaux vigilans,
Et j'ai mesure mes accens,
Non fur le prix de tes services,
Mais fur celui de tes momens.
Puissent de la paix florissante
Les ramaux erre conservés,

Sous la sauve-garde imposante
De nos pavillons relevés !
Puisse l'heureux trident, où notre espoir se fonde,
Ne jamais faire ombrage aux peuples inquiets,
Et devenir plutôt, fur les plaines de l'onde,
Un contrepoids, qu'un sceptre en la main des
François !

M. le Mierre.

N.^o 1891.

MARIS (leçon pour les bons), *jaloux de conserver leurs femmes*. V.
la lettre N.N.^o 2089 a.

M.***

N.^o 1892.

MARIS (satire contre les).

NON, chère EUDOXE, non, je ne puis plus me taire,
Je veux te détourner d'un hymen téméraire ;
D'autres filles fans toi, vendant leur liberté,
Se chargeront du foin de la postérité ;
D'autres s'embarqueront, fans crainte du naufrage :
Mais toi, voyant l'écueil fans quitter le rivage,

Tu n'iras point, esclave asservie à l'Amour,
Sous le joug d'un époux t'engager fans retour,
Ni d'un servile usage approuvant l'injustice,
De tes biens, de ton cœur, lui faire un sacrifice,
Abandonner ton ame à mille foins divers,
Et toi-même à jamais forger tes propres fers.
Ne t' imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satire,
Ni que par un Censeur le beau Sexe outragé,
Ait besoin de mes Vers pour en être vengé.
Ce Sexe plein d'attraits fans secours & fans armes,

Peut assez se défendre avec ses propres charmes ;
Et les traits d'un Critique affoibli par les ans,
Sont tombés de les mains fans force & languissans.
Mon esprit, autrefois enchanté de ses rimes,
Lui comptoit pour vertus les satiriques crimes,
Et livroit avec joie à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides Auteurs ;
Mais je n'ai pu souffrir qu'une indiscrete veine
Le forçât, vieux Athlète, à rentrer dans l'arène ;
Et que, laissant en paix tant de mauvais Ecrits,
Nouveau Prédicateur, il vînt, en cheveux gris,
D'un esprit peu chrétien blâmer des chastes flammes,
Et par des Vers malins nous faire horreur des femmes.
Si l'Hymen après foi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux époux ;

Les femmes font toujours d'innocentes victimes
Que des loix d'intérêt, que des fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs :
On ne s'informe plus ni du sang ni des mœurs.
CRISPIN, roux & Manceau, vient d'épouser JULIE ;
Il est du genre humain & l'opprobre la lie ;
On trouveroit encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit vert pendu chez un Fripier.
Par ses concussions, fatales à la France,
Il a déjà vingt fois affronté la potence ;
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets,
Avec peine un Milan traverse ses guérets ;
Que faut-il davantage ? Aujourd'hui la richesse
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de noblesse ?
Et pour faire un époux, que voudroit-on de plus
Que dix terres en BEAUCE avec cent mille écus ?
Regarde DORILLAS, cet échappé d'ESOPE,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un microscope,
Dont le corps de travers & l'esprit plus mal-fait,
D'un THERSITE à nos yeux retracent le portrait ;

Que t'en semble, dis-moi ? Penses-tu qu'une fille,
Qui n'a vu cet Amant qu'au travers d'une grille,
Et qui depuis dix ans nourrie à Port-Royal,
A passé du parloir dans le lit nuptial,
Puisse garder long-temps une forte tendresse
En faveur d'un mari d'une si rare espèce,

Quand la Ville & la Cour présentent à ses yeux
Des flots d'adorateurs qui la méritoient mieux.
Mais je veux que du Ciel une heureuse influence
Rassemble en ton époux & mérite & naissance ;
Infortuné joueur, il perdra tous tes biens
Qu'un contrat malheureux confond avec les siens.
Entrons dans ce Breton, où s'arrête à la porte
Des Laquais mal payés la maligne cohorte ;
Vois les cornets en l'air jetés avec transport,
Qu'on veut rendre garans des caprices du sort ;
Vois ces pales joueurs, qui, pleins d'extravagance,
D'un destin insolent affrontent l'inconstance,
Et fur trois dez maudits lisent l'arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Pénétrons plus avant : vois cette table ronde,
Autel que l'Avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenés semblent avoir fait vœu
De se sacrifier au noir Démon du Jeu.
Vois-tu fur cette carte un contrat disparaître ?
Sur cette autre un château prêt à changer de Maître ?
Quel soudain désespoir saisit ce malheureux
Que vient d'assassiner un coupe-gorge affreux ?
Mais fuyons ; fous ses pieds tous les parquets
gémissent,
De sermens tous nouveaux les plafonds retentissent ;
Et, par le fort cruel d'une fatale nuit,
Je vois enfin GALET à l'aumône réduit.

Sa Femme cependant, de cent frayeurs atteinte,

Boit chez elle à longs traits & le fiel & l'absynthe,
Ou, traînant avec soi d'infortunés enfans,
Va chercher un asile auprès de ses parens.
HARPAGON est atteint de toute autre folie ;
Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie ;
Il reçut pour sa dot plus d'écus à la fois
Qu'un balancier n'en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattoit de la douce espérance
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance,
Elle croyoit au moins que deux ou trois amis
Pourroient, soir & matin, à sa table être admis ;
Mais Harpagon, aride & presque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de son pain,
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim ;
Si, pour fournir aux frais d'un habit nécessaire,
Sa femme lui demande une somme légère,
Son visage soudain prend une autre couleur,
Ses Valets font en butte à sa mauvaise humeur ;
L'Avarice bientôt, au teint livide & blême,
Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même.
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons ;
Ses Hôtes sans payer ont vidé ses maisons,
D'un vent venu du Nord la maligne influence
A moissonné ses fruits avec son espérance,

Ou de fougueux torrens inondant ses vallons.
Ont noyé sans pitié l'honneur de ses sillons.
Ainsi, toujours rétif, rien ne fléchit son ame ;
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Attende que la Mort, le mettant au cercueil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.
Mais pourquoi, diras-tu, cette injuste querelle ?
Les époux sont-ils faits sur le même modèle ?
ALCIPE n'est-il pas exempt de ces défauts
Que tu viens de tracer dans tes piquans tableaux ?

D'accord ; il est bien fait, généreux, noble & sage,
Mais à se ruiner son propre honneur l'engage.
Si-tôt que la Victoire, un laurier à la main,
Appellera Louis fur les rives du RHIN,
Que des Zéphyr nouveaux les fécondes haleines
Feront verdier nos bois & refleurir nos plaines,
Ses mulets importuns, bizarrement ornés,
Et d'un airain bruyant par-tout environnés,
Sous des tapis brodés se suivant à la file,
A pas majestueux traverseront la ville ;
Tout le peuple, attentif au bruit de ces mulets,
Verra passer au loin surtout, fourgons, valets,
Chevaux de main fringans, insultant à la terre,
Pompe digne en effet des enfans de la guerre ;
Mais, pour donner l'essor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t-il fait de contrats ?

Les bijoux de fa femme ont été mis. en gage,
D'un somptueux buffet le pompeux écalage,
Que du débris commun il n'a pu garantir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vu sortir.
Pour assembler un fonds de deux mille pistoles,
Combien, nouveau Protée, a-t-il joué de rôles ;
Combien a-t-il fait voir que le plus fier Guerrier
Est bien humble aujourd'hui devant un Usurier ?
Il part enfin, & mène avec lui l'abondance ;
Tout le camp se ressent de fa noble dépense ;
Des Cuisiniers fameux, pour lui fournir des mets ;
Epuisent chaque jour les mers & les forêts.
Que fait fa femme alors ? Dans le fond d'un village
Elle va sans argent déplorer son veuvage,
Dans ses jardins déserts promener la douleur,
Et des champs paresseux exciter la lenteur.
On voit, six mois après, tout ce train magnifique,
Réduit à la moitié, revenir foible, étique :
On voit fur les chemins l'équipage en lambeaux,

Des mulets décharnés, des ombres de chevaux,
Qui, dans ce triste état n'osant presque paraître,
S'en vont droit au Marché chercher un nouveau
Maître.

Cependant au printemps il faut recommencer ;
Il faut, fur nouveaux frais, emprunter, dépenser :
Mais nous verrons bientôt une liste cruelle
Du trépas de l'époux apporter la nouvelle ;

Et pour payer enfin de tristes créanciers,
Il ne laisse après lui qu'un tas de vains lauriers.
Il est d'autres Maris volages, infidèles,
Fatigans, damerets, tyrans nés des ruelles,
Qu'on voit, malgré l'Hymen & ses sacrés flambeaux,
S'enrôler chaque jour fous de nouveaux drapeaux,
Qui, d'un cœur plein de feux à leur devoir contraires,
Encensent follement des Beautés étrangères ;
Le foin toujours pressant de leurs galants exploits
En vingt lieux différens les appelle à la fois.
AGATHON dans Paris court à bride abattue ;
Malheur à qui pour lors est à pied dans la rue :
D'un & d'autre côté ses chevaux bondissans
D'un déluge de boue inondent les passans.
Tout fuit aux environs ; chacun cherche un asile ;
Avec plus de vitesse il traverse la ville
Que ces couriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de NERWINDE apporter les lauriers,
Et qui de la Victoire empruntèrent les ailes
Pour en donner au Roi les premières nouvelles.
De cet empressement le sujet inconnu,
Quel est il en effet ? Hé quoi ! l'ignores-tu ?
Il va, fade Amoureux, de Théâtre en Théâtre,
Exposer un habit dont il est idolâtre ;
Dans le même moment on le retrouve au Cours ;
Hors la file, au grand trot, il y fait plusieurs tours ;

Tout hors d'haleine enfin il entre aux Tuileries,
Cherchant par-tout matière à ses galanteries :
Il reçoit tous les jours mille tendres billets ;
Ses bras font jusqu'au coude entourés de portraits ;
On voit briller dans l'or des Blondes & des Brunes,
Qu'il porte pour garans de ses bonnes fortunes ;
Aux yeux de son épouse il en fait vanité ;
Il prétend qu'en dépit des loix de l'équité
Sa femme lui conserve une amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs & court de Belle en Belle.
D'autres amours encor.... Mais non, d'un tel discours
Il ne m'est pas permis de prolonger le cours ;
Ma plume se refuse à ma timide veine.
Eût-on cru que le TIBRE eût coulé dans la SEINE,
Et qu'il eût corrompu les mœurs de nos François,
Pour consoler le RHIN de leurs fameux exploits ?
Je voudrais bien, EUDOXE, abrégant la matière,
Calmer ici ma bile & finir ma carrière ;
Mais puis-je supprimer le portrait d'un époux,
Qui, fans cesse agité de mouvemens jaloux,
Et paré des dehors d'une tendresse vaine,
Aime, mais d'un amour qui ressemble à la haine.
ALIDOR vient ici s'offrir à mon pinceau ;
Il est de fa moitié l'Amant & le bourreau ;
Par-tout il la pourfuit, fans cesse il la querelle ;
Il ne peut la quitter, ni demeurer près d'elle.

L'Erreur, au double front, le dévorant Ennui,
Les funestes Soupçons volent autour de lui ;
Un geste indifférent, un regard fans étude,
Va de son cœur jaloux aigrir l'inquiétude.
Sans cesse il se consume en projets superflus ;
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus ;
Il est, malgré ses soins & ses confiantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, sourd avec cent oreilles.
Chaque objet de son cœur vient arracher la paix ;

Marbres, Bronzes, Tableaux, Portiers, Cochers,
Laquais,
Ceux même qu'aux déserts de l'ardente GUINÉE
Le Soleil a couverts d'une peau bazanée,
Tout lui paroît Amant fatal à son honneur ;
Il craint des héritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folâtre Zéphyr, avec trop de licence,
Des cheveux de fa femme ait détruit l'ordonnance,
Sa main s'arme aussi-tôt du fer & du poison,
D'un prétendu rival il veut tirer raison.
Si la crainte des loix suspend fa frénésie,
Pour l'immoler cent fois, il lui laisse la vie ;
Dans quelque affreux château, retraite des Hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil comme une criminelle,
Et, pour la tourmenter, il s'enferme avec elle.
Dans ce sauvage lieu, des vivans ignoré,
D'un fossé large & creux doublement entouré,

Cette triste victime, affligée, éperdue,
Sur les funestes bords croit être descendue,
Lorsque la Parque enfin, répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux.
Nomme-moi, si tu peux, quelque Mari fans vice,
Ma Muse est toute prête à lui rendre justice.
Sera-ce LICIDAS, qui met avec éclat
Sa femme en un Couvent par arrêt du Sénat,
Et qui, trois mois après, devenu doux & sage,
Célèbre en un Parloir un fécond mariage ?
Sera-ce LYSIMON, qui, toujours entêté,
Convoque avec grand bruit toute la Faculté ;
Et fur son fort douteux consultant HIPPOCRATE,
Fait qu'aux yeux du Public son déshonneur éclate ?
Quel champ ! si je parlois d'un époux furieux,
Qui, profanant fans cesse un chef-d'oeuvre des Dieux,
Ose, dans les transports de fa rage cruelle,

Porter fur son épouse une main criminelle.
Mais je te veux encore ébaucher un tableau :
Remontons fur la scène, & tirons ce rideau.
Dieux ! que vois-je, en dépit d'une épaisse fumée
Que répand dans les airs mainte pipe enflammée ?
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'apperçois TRASIMON fur le ventre étendu,
Qui, tout pâle & défait, rejette fous la table
Les rebuts odieux d'un repas qui l'accable ;

Il fait, pour se lever, des efforts violens ;
La terre se dérobe à ses pas chancelans.
De mortelles vapeurs fa tête encore pleine,
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne :
Il retombe & bientôt l'Aurore en ce réduit
Viendra nous découvrir les excès de la nuit ;
Bientôt avec le jour nous allons voir paraître
Quatre insolens Laquais aussi soûls que leur Maître,
Qui, charmés dans leurs cœurs de ce honteux fracas
Près de fa femme au lit le portent fous les bras.
Quel charme ! quel plaisir pour cette triste femme,
De se voir le témoin de ce spectacle infame,
De sentir des vapeurs de vin & de tabac,
Qu'exhale à ses côtés un perfide estomac !
Tu frémis : toutefois, dans le siècle où nous sommes,
Cher Eudoxe, voilà comme font faits les Hommes.
Quel mérite, après-tout, quels titres souverains
Rendent donc les Maris & si fiers & si vains ?
Osent-ils se flatter qu'un contrat authentique
Leur donne fur ses cœurs un pouvoir tyrannique ?
Pensent-ils que, brutaux, peu complaisans, fâcheux,
Avares, négligés, débauchés, ombrageux,
Parés du nom d'époux, ils feront surs de plaire,
Au mépris d'un Amant soumis, tendre, sincère,
Complaisant, libéral, qui se fait nuit & jour
Un foin toujours nouveau de prouver son amour ;

Non, non, c'est se flatter d'un erreur condamnable ;
Et pour se faire aimer, il faut se rendre aimable.
Après tous ces portraits bien ou mal ébauchés,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchés,
Iras-tu, me traitant d'ennuyeux Pédagogue,
Des martyrs de l'Hymen grossir le catalogue ?
Non ; dans un plein repos arrête ton destin ;
C'est le premier des biens de vivre fans chagrin,
Si dans des Vers piquans JUVÉNAL en furie
A fait passer pour sou celui qui se marie ;
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui,
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

Regnard.

N.^o 1893.

MARIS (aux) *qui veulent plaider en séparation d'avec leur femme.*

... UN sot par Arrêt est difficile à faire ;
Si tous ceux qui le font intentent des procès,
Il faudrait leur créer un Tribunal exprès ;
Encore est-il certain, à bien peser les choses,
Qu'il ne pourrait suffire à juger tant de causes.

Quoi ! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit un Bourgeois du Fauxbourg Saint-
Germain,

Voulez-vous, en rendant votre femme si noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire,
Et, quand vous ferez sot à la face de tous,
Etre encor trop heureux de la revoir chez vous ?

Boursault.

N.^o 1894.

MARMELADE (la) *manquée*.

PAR les mains de DAPHNÉ des pêches apprêtées,
Sans ordre en la poêle jetées,
Cuisoient à bouillons lents fur un feu modéré
Qu'elle-même avoit préparé.
Les AMOURS voloient autour d'elle ;
(Ils s'en écartent rarement)
Chacun d'eux s'empressoit à lui marquer son zèle.
L'un, en passant légèrement,
Allumoit le feu d'un coup d'aile ;
L'autre, à l'entretenir attaché constamment,
Le ménageoit habilement.
En femme dès long-temps faite à leur badinage,
DAPHNÉ, d'un air aisé, la cuiller à la main,
Couvernoit ces mutins, présidoit à l'ouvrage.

Tandis que chacun songe au foin qui le partage,
La Marmelade va son train ;

Et déjà, du fond de l'airain,
Un parfum préférable à ceux que l'Arabie
Renferme en ses vastes déserts,
A replis ondoyans s'exhale dans les airs.
Les noyaux ajoutés, DAPHNÉ, l'ame ravie,
Voyoit, d'un visage content,
L'heureux succès dont à l'instant
Sa peine alloit être suivie ;
Quand, par son astre dominé,
Un AMOUR, au mal incliné,
Détachant fa trousse perfide,
Qui fut de mille cœurs la fatale homicide,
Sous la poêle la fit voler.
L'éclair que nous voyons soudain étinceler,
D'un éclat moins subit s'allume dans la nue ;
L'airain gémit, la flamme à travers s'insinue.
Au hasard de ses doigts tendres & délicats,
DAPHNÉ, comme un autre PALLAS,
Pour enlever la poêle, entre dans la mêlée :
Le secours vint trop tard, hélas !
La Marmelade fut brûlée.

Lainez.

N.^o 1895.

MARRONNIERS (de la culture des). V. la lettre A.N.^o 346.

De Rosset.

N.^o 1896.

MAROT (éloge de Clément), *Poète du seizième siècle.*

AMI MAROT, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier Maître, acceptez cette Epître
Que vous écrit un humble Nourrisson
Qui fur PARNASSE a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime :

Par vous, en FRANCE, EPÎTRES, TRIOLÊTS,
RONDEAUX, CHANSONS, BALADES,
VIRELAIS,
Gente EPIGRAMME & plaisante SATIRE
Ont pris naissance ; en sorte qu'on peut dire :
De PROMÉTHÉE hommes sont émanés,
Et de MAROT joyeux contes sont nés.

Rousseau.

N.^o 1897.

MAROT (éloge de Clément).

SI ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous connoissoient comme je vous connois,
Quitte feriez des dettes que vous fîtes
Le temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un Dizain toutefois
Tel que le vôtre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent dû par vous en conscience ;
Car estimer on peut l'argent au poids ;
Mais on ne peut (& j'en donne ma voix)
Assez priser votre belle science.
*Marguerite de Valois, Reine de Navarre, sœur de
François I.*

RÉPONSE.

Mes créanciers qui de Dixain n'ont cure,
Ont leu le vôtre, & fur ce leur ai dit :
Sire MICHEL, Sire BONAVENTURE,
La sœur du Roi a pour moi fait ce dit.
Lors eux cuidans que fusse en grand crédit,
M'ont appelé Monsieur, à cry & cor ;
Et m'a valu votre Escrit autant d'or ;
Car promis ont non feulement d'attendre,

Mais d'en prêter (foi de Marchand) encor ;
Et j'ai promis (foi de Clément) d'en prendre.

Clément Marot.

N.^o 1898.

MAROT (épitaphe de).

QUERCY, la Cour, PIÉMONT, tout l'Univers
Me fit, me tint, m'enterra, me connut ;
QUERCY mon lot, la Cour tout mon temps eut,
PIÉMONT mes os, & l'Univers mes Vers.

*Jodelle, Poète du commencement du dix-septième
siècle.*

N.^o 1899.

MARS (le Temple de).

Vous avez parcouru les arsenaux de MARS ;
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendarts,
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime,
Si, maître de son art, il ne tend au sublime.
Suivez-moi dans son Temple ; observez, pénétrez
Ses mystères divins, de la foule ignorés ;
Loin des sentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas sage & hardi marchez au Sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des Héros, d'abîmes entourés ?
Sur ce rocher sanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais sacré la superbe étendue ?
Son faîte est dans l'Olympe, au delà du Soleil
Où des Dieux immortels s'assemble le Conseil ;
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.
ALECTON, la Discorde, avec la Mort barbare,
Les Gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lançant en vain sur vous des regards foudroyans ;
La Gloire vous rassure, & fa voix vous appelle ;
La Gloire ouvre le Temple, avancez avec elle.
Je vois les chastes Sœurs dans ces parvis sacrés ;

Leurs utiles travaux n'y font point ignorés.
Un compas à la main, j'aperçois URANIE,
Qui, mesurant la terre & fa forme aplatie,
Nous dépeint en petit, par ses crayons diserts,
Les différens Etats que contient l'Univers :
Chaque point fur la terre a son ordre & fa place,
D'un hémisphère à l'autre elle a marqué la trace.
SANSON avec VAUBAN, ses dignes favoris,
Des novices Guerriers cultivent les esprits ;
Elle leur montre à tous, dans des cartes guerrières,
Les pays, les cités, les monts & les rivières,
Les forts que l'on doit prendre, & ceux qu'on doit
laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin, c'est CALLIOPE ; en caressant la Gloire,
Des Rois & des Héros elle conte l'histoire ;
Ses jeunes Auditeurs, attentifs à fa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits ;
Et la Muse, en traitant des matières si hautes,
Leur montre à profiter des succès & des fautes.
Voyez-vous la Morale, à l'air majestueux,
Qui chasse du Parvis les cœurs présomptueux ?
Elle enseigne aux Guerriers, d'un ton de voix sévère,
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite austère,
Condamne l'intérêt & la férocité,
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité,
Etouffe dans ses mains les serpens de l'Envie,
Et veut pour l'Etat seul qu'on prodigue fa vie.
Approchons-nous : BELLONE, un glaive dans la
main,
Fait tourner fur ses gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les secrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des Favoris qu'il place à son côté.
Dans le fond de ce Temple entouré de clarté,

Sur un Trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du Génie,
Paroît le Dieu terrible en toute sa splendeur ;
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur ;
Le tranquille Sang-froid, qui sans crainte s'expose ;
Le vigilant Travail, qui jamais ne repose ;

La Ruse, à l'œil malin, qui, féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend, dans le besoin, une forme empruntée,
S'échappe, & reparoît comme un autre PROTÉE ;
L'Imagination, aux yeux étincelans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets que PALLAS examine.
Plus loin, les yeux baillés & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidèle Secret ;
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche ;
Ce confident de MARS sait tout ce qui le touche.
Le Trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même aux demi-Dieux mortels,
A ses vrais favoris, qui, dignes de leur gloire,
Aux efforts du Génie ontournis la victoire.
Couronne des Héros, c'est vous dont les appâts
Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats ;
Les autres pallions font pour vous étouffées.
Dans ce Temple brillant, décoré de trophées,
Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placées dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des Fils du Dieu distinguer les statues,
Foulant les Nations que leurs mains ont vaincues.
Là, sont ces deux Héros tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés ;

Le Vainqueur des PERSANS, le Vainqueur de
POMPÉE :

La terre de leur nom est encore occupée.
Là, paroît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL-EMILE, QUINTUS, FABIVS, SCIPION ;
Plus loin le GRAND HENRI, CONDÉ, VILLARS,
TURENNE ;
Là MONTÉCUCULLI, DE BADE, ANHALT, EUGÈNE,
L'heureux GUSTAVE-ADOLPHE, & le GRAND-ELECTEUR.
Là, sortant fraîchement de la main du Sculpteur,
On voit une statue élégante & nouvelle ;
Son front est ombragé d'une palme immortelle :
C'est ce fameux SAXON, le Héros des FRANÇAIS,
Que la Mort dans son lit abattit de ses traits.
Venez, jeunes Guerriers, voici l'Expérience ;
Par d'immenses travaux elle acquit la science ;
Son front est ombragé de cheveux blanchissans,
Ses membres recourbés sentent le poids des ans ;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du Temps qui nous détruit affronte les injures ;
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.
Elle vous fera voir dans la guerre punique,
Par quel coup SCIPION sauva ROME en AFRIQUE ;
A CARTILAGE effrayée attirant ANNIBAL
Le força de combattre en son pays natal ;
Un Général vulgaire, un moins vaste Génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'AUSONIE,

Peut-être eût défendu son pays ravagé ;
Il eût sauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

Frédéric II.

N.^o 1899 a.

MARS ET VÉNUS ; ou *les Amours découvertes*.

*ET le mieux pris*⁴, & le plus amoureux,
Fut ce beau couple heureux & malheureux ;
Heureux qu'Amour de si près les assemble,
Et malheureux d'être trouvés ensemble
Quand ils en font au comble de leurs vœux.
Ce fut le trait d'un mari bien fâcheux,
Un trait pour lui fans doute, & non pour eux
Le mieux pensé du monde, ce me semble,
Et le mieux pris.

Quelle risée ! au goût des jeunes Dieux
Un tel opprobre étoit délicieux
MARS se confond, la belle VÉNUS tremble,
Quoiqu'à leur honte aucune ne ressemble ;

Qui lit le piège étoit le plus honteux,
Et le mieux pris.

Benserade.

N.^o 1899 *b.*

MARS (la plantation de).

L'HOMME né sous le chaume & pour les foins
rustiques,
Qui nous retrace encor les mœurs des temps antiques,
D'une soigneuse main se hâte de semer
Les grains que la saison demande a voir germer.
L'orge ici ; là, le trefle ; ailleurs, dans la prairie,
Bientôt épaissira la luzerne fleurie
Sur-tout l'herbe que prit pour enseigne au combat
ROME champêtre encore avant le Consulat,
Pâture destinée au quadrupède utile,
Né si fier & qu'au frein l'Homme rend si docile,
Qui, s'animant fous lui dans les combats sanglans,
Dans les travaux du foc le précède a pas lents.

M. le Mierre.



N.^o 1899 c.

MARSIAS écorché. *Leçon pour les jeunes Littérateurs
présomptueux.*

*D'ÊTRE écorché⁵ tout vif ah ! quel martyr !
Infortuné celui qui se l'attire :
Ne faut-il pas être un fou bien complet
Pour défier, avec son flageolet,
APOLLON même, & n'être qu'un Satire ?
Plus d'une fois il voulut s'en dédire.
Il n'est pas beau, quoi qu'on en puisse dire,
D'être vaincu, non ; mais il est fort laid
D'être écorché.
Lui pouvoit-il arriver rien de pire ?
Un Ecolier qui commence d'écrire,
Et dont l'orgueil veut prêter le collet
A ceux qui font triés fur le volet,
Mériteroit, par ceux qui savent lire,
D'être écorché,*

Benserade.

N.^o 1899 *d.*

MARTRE (la), *le Renard & le Loup. Leçon
allégorique adressée aux Puissances.*

LA Martre, dans certain détour,
Etrangla le Coq de bruyère ;
Compère le Renard, friand de bonne chère,
Dévora la Martre à son tour ;
Et sire Loup déjeûna du compère.
Ma Fable est le tableau du jour.
Du jour ? De tous les temps. L'Apologue a beau faire.
M. Dorat.

N.^o 1899 *e.*

MARTYRE (le) *des premiers Chrétiens.*

QUEL spectacle en effet à mes yeux se présente !
Quels tourmens inconnus que la fureur invente !
De bitume couverts, ils fervent de flambeaux ;
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des Tigres, des Lions on irrite la rage.

Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dressés !
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés !
Injuste contr'eux seuls, le plus juste des Princes
Par ce sang odieux contente ses Provinces.
Pour eux tout Empereur, TRAJAN même est NÉRON.
Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur nom ;
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices ;
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :
Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux
dons ;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.

L. Racine.

Poëme de la Religion.

N.^o 1899 *f.*

MASCARADE (la) *malheureuse.* V. la lettre A N.^o 317.

La Fontaine.

N.^o 1899 *g.*

MASQUE (l'origine du). V. la lettre J. N.^o 1694

Pannard.

N.^o 1899 *h.*

MASQUES (les) *de la porte Saint-Antoine,*

VERSces remparts témoins des combats de la fronde,
Sur tes pas, ô Folie ! un peuple oisif abonde ;
Des tambours, dans les mains de ces êtres falots,
Etouffent, par leur bruit, le son de tes grelots.

C'est là que se rallie, au cri du ridicule,
Le peuple travesti qui dans nos murs circule ;
C'est de là qu'un amas de bouffons renaissans,
En délire, en tumulte, attroupe les passans.
Aux fêtes de BACCHUS je crois voir les

MENADES :

Le Sage avec l'enfant rit de ces mascarades.
Les sexes font changés : l'homme endosse un corset,
Dont fa large carrure a rompu le lacet ;
La femme en spadassin, affectant la rudesse,
De ses souples contours décèle la mollesse ;
Quelques-uns de la brute ont emprunté les traits,
Ont dépouillé tout l'homme, à la sottise près ;
Et l'on croit voir errer, fous ces formes factices,
Les amis ruminans du malheureux ULYSSES.
Ce char appesanti, qui chemine à pas lents,
Est surchargé par-tout de bouffons pétulans ;

Des moqueurs bigarres grimacent aux portières,
Joyeusement honnis du peuple en fourmillières ;
D'autres, enrubanés de diverses couleurs,
Mènent en lesse un bœuf tout pomponné de fleurs.
Je me figure alors ces antiques parades
Dont THESPIS de l'ATTIQUE amusoit les bourgades,
Et ses Auteurs hissés sur des tréteaux roulans,
Et le bouc promené, qui fut le prix des chants.
Ainsi, lorsque, si loin d'une origine obscure,
La Tragédie en deuil, des cyprès pour parure,
S'empare des esprits à fa voix ébranlés,
Peut d'autant plus fur eux, qu'ils font plus
rassemblés ;

Lorsque le grand CORNEILLE au Spectateur
imprime

Les mâles sentimens de son ame sublime ;
Quand, Père de la Scène, & lui seul fans égaux,
Aigle rapide & fier, planant sur ses rivaux,

Il mec le plus beau sceptre aux mains de MELPOMÈNE,
A voir dehors les fous dont l'essaim se promène,
Montrer de l'Art naissant le burlesque tableau ;
A dix pas de son trône, on le croit au berceau.

M. le Mierre.



N.^o 1900.

MASQUIÈRE (épitaphe de Mlle de).

C'EST ici le tombeau de la sage MASQUIÈRE ;
Pour elle au Roi des Rois, Passant, fais ta prière ;
Son esprit éclairé d'une docte clarté,
Fut rempli de solidité ;
Ses Vers furent ornés d'une noble élégance ;
Et l'on vit ses vertus, ses talens, fa science,
Couronnés par la Piété.

Mlle l'Héritier.

N.^o 1901.

MASSIEU (éloge de l'Abbé), *Poète du dix-septième & du dix-huitième siècle.*

MON devoir, ma reconnoissance,
MASSIEU, te consacrent ces Vers ;
Pourrois-je, en un lâche silence,
Etouffer tes bienfaits divers ?
C'est toi dont la vive lumière
M'ouvrit l'éclatante carrière

Où courut le Chantre THÉBAIN :
Heureux, si, suivant tes maximes,
J'eusse pu verser dans mes rimes
Son enthousiasme divin !

Hardion.

N.^o 1902.

MASSILLON (éloge de), *comme Orateur.*

MASSILLOU, des grands mots dédaignant l'étalage,
Du tendre sentiment emprunte le langage :
Dans le délire adroit d'un stile affectueux,
Il entrouvre la terre, interroge les cieux ;
Il évoque les Morts, il anime la cendre
Dans l'abyme éternel sa voix nous fait descendre.
Ses Auditeurs nombreux, palpitant de frayeur,
La pâleur fur le front, l'alarme au fond du cœur,
Dans les convulsions d'un trouble involontaire,

Poussent du repentir la clameur salutaire.
Pathétique Orateur ! tes accens oppressés,
Tes regards flamboyans, tes cheveux hérissés,
Tout nous dit qu'à tes yeux la céleste vengeance
S'arme pour foudroyer l'audace & la licence.
Tu trembles, tu frémis à l'aspect des Enfers,
Dont les gouffres profonds à tes yeux font ouverts.

*Par M. l'Abbé de la Serre.
Du Poëme didactique d'Eloquence. Ch. I.*

N.^o 1902 a.

MATELOTS (les) *en Dauphins*⁶. Les *Voleurs punis*.

IL est un Dieu ce BACCHUS mais ils eurent
Si peu d'esprit, que tous le méconnurent ;
Et le voyant ainsi dans leur vaisseau,
Doux, familier, aimable, jeune & beau,
Tous contre lui firent du pis qu'ils purent ;
L'ayant volé, fa perte ils résolurent :
Lui les laissa croire ce qu'ils voulurent ;
Il ne paroît qu'un simple jouvenceau ;
Il est un Dieu.
Quand tout-à-coup, de Matelots qu'ils furent,
Ils font Dauphins rendant l'onde qu'ils burent,
Comme deux jets, par un double naseau,

Et pour leur peine ils vont au fond de l'eau.
Que les méchants pillent, massacrent, jurent ;
Il *est un Dieu*.

Benserade.

N.^o 1903.

MÂTIN (le jeune) & le vieux. *Leçon allégorique
aux méchants sans vergogne.*

ABOYARD, chien hargneux, agaçoit tout le monde
Et mettoit souvent en lambeaux
Les justaucorps & les manteaux ;
Il étoit craint d'une lieue à la ronde.
Son Maître lui pendit un gros bâton au cou
Pour modérer sa violence.
Cela ne fit qu'augmenter l'insolence
De l'animal ; il en devint plus fou.
Croyant que ce bâton étoit la récompense
De son mérite, il ne regarda plus
Les autres chiens du voisinage :
Mais certain vieux Mâtin, que les ans rendoient sage,
Eut pitié de le voir dans un pareil abus.
Ami, dit-il, jusqu'où va ta folie
De prendre pour un ornement
La marque de ton infamie ?
Tu devrois te cacher ; à ton acoutrement,
Chacun dit : C'est un garnement.
Mais ta cervelle est si légère,
Que tu ne sens pas ta misère.

Richer.

N.^o 1903 a.

MÂTIN (le) & *la Levrette. Sortie ingénieuse contre les Filles du monde, & contre les vieux Crésus.*

UN vieux Mâtin, tout cousu d'or,
S'étoit amouraché d'une fine Levrette,
Qui, pour répondre à la fleurette,
De fa part courtoisoit du barbon le trésor.
C'est la règle en fait d'amourette ;
Jeunesse obtient, vieillesse achète ;
Point d'Angelique enfin, si c'est un vieux Médor,
Sans les beaux yeux de la cassette.
La Belle s'entendoit à grossir fa recette ;
Un doux sourire, une faveur,
Je dis même la plus légère,
Tout avoit son taux, fa valeur,
Sur le pied du tarif émané de CYTHÈRE.
Le Mâtin cependant s'en déféroit l'honneur,
N'attribuant qu'à son mérite
De ses exploits galans l'heureuse réussite :
De tant de pallions qui triomphent d'un cœur,
L'amour-propre fans doute est la plus douce erreur,
Et la dernière qui nous guide.
Aussi, pour plaire aux yeux dont il étoit épris,

N'épargnant ni soins, ni dépenses,
Il se fardoit le teint, prodiguoit les essences ;
Prévenu, malgré son poils gris,
Qu'il étoit plus beau qu'ADONIS.
Eh ! ne l'étoit-il pas ? La friande Coquette
Savoir bien son métier en lui faisant la cour ;
Il lui filoit de l'or tant que duroit le jour ;
La nuit, jeunes bichons d'une taille parfaite
Venoient avec elle à leur tour
Filer au fuseau de l'Amour.

Fleury.

N.^o 1904.

MATIN (le). *Ariane & Bacchus.*

DES nuits l'inégale Courtière
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
Chaque Astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le MAURE
Déjà les heures de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du Jour.

Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire
Eft ce souffle délicieux

De la Volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déjà la Colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
TRITON fur la mer applanie
Promène sa conque d'azur,
Et la Nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des FAUNES qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes NAÏADES dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté !
L'embarras de paroître nue,
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux :
Le règne du travail commence.
Monté fur le trône des airs,
Eclaire ton Empire immense,
Soleil, annonce l'abondance

Et ses plaisirs à l'Univers ;
Vengeur d'ARIANE éplorée,
Vainqueur de l'INDE & des TITANS,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatans ;
Qu'elle abandonne le rivage

Où tout lui retrace l'image
D'un Amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés fous cet ombrage,
Aimables enfans du Matin,
Ris, Enjouemens, Jeux, Badinages,
Annoncez votre Souverain ;
THÉSÉE a laissé fans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits.
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez, par vos bienfaits,
L'Amour trahi par l'Inconstance.
Que le Dépit, d'intelligence,
S'unisse aux plus tendres Désirs ;
Que le flambeau de la Vengeance
Soit allumé par les Plaisirs.
Dieux ! le succès fuit l'espérance ;
Aux yeux de son charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuse,
Epreuve une douce langueur ;
Ingrat Thésée ! elle t'accuse

Du feu qui s'allume en son cœur.
Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à BACCHUS ;
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa foible Maîtresse,
Bacchus, enivré de tendresse,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse :
Abandonnée au sentiment,
L'Amante, avec moins de faiblesse,
Résiste encore à son Amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour se taire,

Augmente le prix de l'aveu ;
Elle voudroit briser encore
Le trait dont son cœur est atteint ;
Un baiser du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de son teint :
C'est vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ses désirs ;
Rouge charmant que la Nature
Pétrit par la main des Plaisirs.
Quel trille Elève de la GRÈCE
Pourroit, en voyant fa beauté,

Préférer les lis de l'ivresse
Et les pâleurs de la Sagesse
Aux roses de la Volupté.
C'en est fait, les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent à l'entour,
Emules du Dieu de l'amour ;
Les Zéphyrs en l'air se caressent,
Et les nuages qui s'abaissent,
S'opposent aux rayons du jour.

M. le Cardinal de Bernis.

N.^o 1904 a.

MATIN (description poétique du).

LE feu des étoiles
Commence à pâlir,
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir ;
L'ombre diminue,
Et, comme une nue
S'élève & s'enfuit ;
Le Jour la poursuit
Et, par sa présence,
Chasse le Silence,

Enfant de la Nuit.
L'amoureux Satyre,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre ;
Mais, sourde à sa voix,
La Nymphé timide
Fuit d'un pas rapide :
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Règne la licence,
L'ardeur, les désirs,
Et l'intempérance,
Fille des Plaisirs.
Mais déjà l'Aurore,
Du feu de ses yeux,
Embellit & dore
Les portes des cieux ;
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine

Sur son char d'ébène :

Dans les airs portés,
Les aimables Songes,
Suivis des Mensonges,
Sont à ses côtés ;
Près de lui voltige
L'Amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage ;
Sans obscurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses,
FLORE du grand jour
Attend le retour ;
Le jeune Zéphyre
A ses pieds soupire,
Et le Dieu badin,
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'Abeille agissante,
Fidelle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'email,
Tandis que, moins sage,

Le Papillon vain
Parcourt en volage
La rose & le thim.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ses yeux,
Amant langoureux,

Près d'elle il s'arrête,
Et dans sa conquête
Voit mille plaisirs ;
Mais si l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs ;
Plus de complaisance ;
Dans la jouissance
Il perd ses désirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents
Le Bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruisseaux,
Où naît la fougère,
La jeune Bergère
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure

Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple Nature
Vient frapper nos yeux.
PHILOMÈLE éveille,
Par ses doux concerts,
Echo qui sommeille
Au fond des déserts ;
Et, prenant sa route
Au plus haut des cieux,
PHÉBUS glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

M. le Cardinal de Bernis.

N.^o 1905.

MATIN (le) ; ou *le retour des occupations*,

L'AURORE, d'éclairs couronnée,
Dans les champs obscurcis des cieux,
Sur un char d'incarnat traînée,
Porte ses regards radieux.
Des temps les courriers bien fidèles,
Deployant l'azur de leurs ailes,

Devançant son cours glorieux ;
Leurs mains dans les plaines mobiles
Dirigent les rênes fragiles
Et pressent les coursiers fougueux,
La nuit de ses lugubres voiles
A vu pâlir l'obscurité,
Et de sa tiare d'étoiles
Fuir la frauduleuse clarté.
Aux côtés de sa Souveraine,
Armé d'un long sceptre d'ébène,
MORPHÉE accourt avec terreur ;
Et des pavots le fils frivole,
Le Songe mensonger, s'envole
Sur les pas légers de l'Erreur.
Des portes qu'entrouvre l'Aurore

S'échappe un coloris brillant ;
L'incarnat de la pourpre dore
La sur face de l'Orient :
Tandis qu'un nuage effroyable
De fa noirceur impénétrable
Obscurcit encor l'Univers,
A travers les ombres errantes,
Du jour les lumières naissantes
Se brisent dans les champs des airs.
L'Aube, de fa main triomphante,
Enchaîne le Dieu du sommeil ;

Et de l'opale étincelante
Sème le palais du Soleil.
La porte à ses yeux dévoilée,
Par les bras du Temps ébranlée,
Roule fur ses gonds impuissans ;
Phébus, franchissant la barrière,
S'élance, & loin de la carrière,
Pousse ses chevaux mugissans.
L'altier favori du Tonnerre⁷
Fixe d'un œil audacieux
Le tour que décrit fur la terre
Son char étincelant de feux.
La douloureuse PHILOMÈLE
Et la naïve Tourterelle
Redisent les foin de l'Amour ;
Et, cadencant fa voix légère,
Du Dieu qui lui rend la lumière
L'oiseau célèbre le retour.
Le Berger que Phébus éclaire,
Murmure le nom de désir
Sur les lèvres de fa Bergère
Ses lèvres cherchent le plaisir :
Il fuit... & fa plaintive Amante
Déploie en tresse voltigeante

L'or mobile de ses cheveux.
En habit de fleurs, la Nature
Sourit à sa simple parure,
Et peint le regret dans ses yeux.
De son Amant dans la prairie
Sa vue à calmé le chagrin ;
Il cueille une rose fleurie
Qu'il enlasse aux lis de son sein.
Les Ris discrets & le Mystère
Dressent un Trône de fougère,
Où l'on fait asseoir le Bonheur :
L'Amour vole fur fa houlette,
Folâtre fous fa colerette,
Et se dérobe dans son cœur.
Au sommet d'un rocher aride
Qu'enrichit l'argent d'un ruisseau,
Le Soleil du Pêcheur avide
A rappelé l'espoir nouveau ;
Le liège qu'il suspend fur l'onde,
Guide la course vagabonde
Se son incertain hameçon ;
Au gré des Zéphyrs chancelante,
Sa ligne⁸ fous le poids tremblante,
Trahit les efforts du poisson.

Le cercle étroit que fur vos têtes
Phébus retrace dans les airs,
Bergers, n'est qu'un cercle de fêtes
Marqué par vos plaisirs divers.
L'Amour, fous les doigts de TITYRE,
Fait soupirer l'or de fa lyre
Ou résonner ses chalumeaux :
A ses sons les Graces légères,
Sous la forme de vos Bergères,
Dansent sur l'émail des côteaux.
Ah ! dans ces prisons ténébreuses

Qu'ornent les chiffres de l'orgueil,
Où des passions fastueuses
La grandeur creuse le cercueil ;
C'est fur l'aile de l'Infortune
Qu'échappant aux bras de NEPTUNE,
L'Aurore ramène le jour :
Ce ne font point des chants paisibles,
Ce font des sifflemens horribles
Qui manifestent son retour.
Effrayé du trait de lumière
Qui se brise dans son réduit,
L'Avare, entrouvrant la paupière,
S'arrache aux ombres de la nuit.
Son front qu'assiège la vieillesse
Des noirs frimas de la tristesse,

Sourit à l'éclat de son or ;
Le feu nuance son visage,
Et fa voix retrouve un passage
Pour s'applaudir de son trésor.
Déjà le Courtisan frivole
Charge d'un encens imposteur
L'Autel où gémit son Idole
Sous le fardeau de la grandeur :
Des voiles de la flatterie
Masquant son avide furie,
Il voit à ses pieds l'Univers.
Assis sur une nef mobile,
L'air gronde, & la parque fragile
Disparoît dans le sein des mers.
Du jour la Coquette étonnée
Pleure la fuite du Plaisir ;
Sa chevelure abondonnée
S'arrange à la voix du Désir :
Sur l'ébauche de sa figure
L'Art, par les mains de l'Imposture,

Décrit les traits de la Beauté ;
Son œil, qu'enhardit l'insolence,
Retrace avec la pétulence
Le besoin de la Volupté.
Au Temple où l'oblique Chicane
Siège fous le dais de l'Honneur,

Quel Mortel de son rauque organe
Vend la mercenaire fureur ;
Sous les habits de la Justice,
C'est l'insatiable Avarice
Qui dicte ses infames loix,
Et qui, d'une main inégale,
Pendant la balance vénale,
Met l'or à la place des droits.
Aux feux de ces lampes funèbres,
Quels Humains consomment leurs jours !
L'Aurore éclipse ses ténèbres,
Les foins les obsèdent toujours :
L'un, à l'oubli des noirs abymes⁹
Arrache les ombres sublimes
Qu'il reproduit dans l'Univers ;
L'autre, par la main de THALIE¹⁰,
Crayonnant l'humaine folie,
Fait prendre une ame à nos travers.
Cet autre, au flambeau du Délire
Tout à coup allume ses sens¹¹,
Et, cédant au feu qui l'inspire,
Nous transporte par ses accens.

Heureux, quand leur altière Idole
Les pare d'un laurier frivole
Aux yeux de la postérité,
Et, dans la mémoire des âges,
Marque leurs pénibles Ouvrages
Au sceau de l'Immortalité !

Semant de fleurs le précipice,
Ainsi, Mortels infortunés,
L'Ambition ou l'Avarice
Tiennent vos esprits fascinés.
Aux yeux que la Sagesse éclaire
La gloire n'est qu'une chimère ;
Le plaisir fait seul le bonheur :
Sous une forme enchanteresse
L'Amour se variant fans cesse,
Remplit seul le vide du cœur.
Le Soleil, qui de fa carrière
Parcourt l'espace lumineux,
Bientôt dans un autre hémisphère
Cachera l'éclat de ses feux.
Ainsi, perdus pour la tendresse,
Vos jours qu'a comptés la tristesse,
Périront dans l'obscurité :
Hélas ! dans ce moment funeste,
Trop souvent, Mortels, il ne reste
Que le regret d'avoir été.

M. Le Prieur.

N.^o 1906.

MATIN (le).

L'AURORE fur le front du Jour
Sème l'azur, l'or & l'ivoire,
Et le Soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.
Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme & de clarté couverts,
La bouche & les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du Monde.
La Lune fuit devant nos yeux,
La Nuit a retiré ses voiles ;
Peu-à-peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.
Déjà la diligente Avette
A pillé les fleurs & le thim,
Et revient riche du butin
Qu'elle a fait fur le mont Hymette.
Je vois le généreux Lion
Qui fort de sa caverne creuse,
Hérissant la perruque affreuse
Qui met en fuite ENDYMION.

Je vois les Agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naître,
CLORIS chantant les mène paître
Parmi ces coteaux verdissans.
Les Oiseaux, par leur doux ramage,
A l'envi semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.
La charrue écorche la plaine ;
Le Bouvier, qui fuit les filions,
Excite, à force d'aiguillons,
Le couple de Bœufs qui l'entraîne.
ALIX apprête son fuseau ;
Sa mère, qui lui fait sa tâche,
Presse le chanvre qu'elle attache

A fa quenouille de roseau.
ALIDOR cherche à son réveil
Le trésor qu'il voyoit en songe,
Et se repaît du doux mensonge
Qui le flattoit dans le sommeil.
Le Forgeron est au fourneau,
Et déjà le charbon s'allume ;
Le fer embrasé fur l'enclume
Etincelle fous le marteau.
Cette chandelle semble morte ;
Le jour la fait évanouir ;

Le Soleil vient nous éblouir,
Vois qu'il passe a travers la porte.
Levons-nous, cet Astre charmant
Nous avertit de rendre hommage
A celui dont il est l'image,
Et qu'il annonce incessamment.

Théophile.

N.^o 1907.

MATIN (le).

QUAND de l'Aurore une tendre lumière
Blanchit les crêpes de la nuit,

Qu'à peine encor dans sa carrière
Un jour naissant le reproduit ;
EGLÉ, de plaisirs fatiguée,
Rentre à l'hôtel : déjà l'âme intriguée
Des passe-temps du lendemain,
Indolemment elle change de teint ;
Au Comte, qui la croit fidelle,
Elle écrit en bâillant le billet du matin,
L'avertit que lui seul doit la trouver chez elle,
Consigne son époux, & s'endort à la fin.
Fuyons ces lieux qu'habite l'Imposture.
Muse ! pourquoi m'arracher au sommeil ?

Que vois-je ? quel heureux réveil !
C'est le tableau de la Nature.
Déjà de leurs jolis concerts
Mille oiseaux remplissant les airs,
Chantent le Dieu qui va paraître ;
Ils semblent adorer cet être
Dont la douce chaleur entretient leurs amours :
Je les vois s'envoler & revenir sans cesse,
Se caresser, se fuir, se rejoindre toujours ;
Ils font remplis de cette ivresse
Que leur inspirent les beaux jours.
Je te salue, ô source de lumière !
Astre, que j'aperçois sur le front des coteaux ;
Elance-toi ; viens, par tes feux nouveaux,
Embellir la Nature entière :
De Zéphyre l'aile légère,
Humide du nectar des cieux,
S'agite & fait boire à la terre
Un suc fécond & précieux.
Où Zéphyre a passé, tout vit dans la Nature ;
Le fable s'est couvert d'une noble verdure,
Le chêne étend ses bras, & le jeune arbrisseau
A sa tige plus forte ajoute un jet nouveau.

La tendre violette éclore
Tient de Zéphyr son pourpre obscur ;
L'hyacinthe a reçu l'azur,

Il a versé le carmin sur la rose,
Et sur le lis l'albâtre le plus pur.
Heureux Bergers, vous marchez vers la plaine ;
Je vous vois encor réunis
Écouter le jeune DAPHNIS
Qui chante une amoureuse peine ;
C'est le seul de nos maux qui trouble vos esprits.
Plus loin, on aperçoit les Bergères timides ;
Leurs troupeaux sont aussi leurs guides ;
Mais l'Amour n'oseroit animer leurs propos.
CHLOÉ parle de ses agneaux,
AMARILLIS de sa houlette,
PHILIS veut écouter ; mais son âme distraite
Lui laisse à peine entendre quelques mots.
On se sépare ; & PHILIS incertaine
Craint d'aller rêver à l'écart.
Le cristal pur d'une fontaine
S'offre à sa vue ; elle y porte un regard :
On ne veut pas le voir, mais on se voit sans peine ;
On y revient, & l'on ne fait comment ;
Un doux penchant à ce plaisir entraîne.
Quand on se voit sans en être plus vaine,
Comme Philis, on pardonne au penchant.
Daphnis cependant à son trouble
Livres son cœur, & s'en laisse agiter :
La solitude le redouble ;

Daphnis se plaît à l'augmenter.
Philis fuit encore sa présence ;
Mais chaque jour la voit près du même ruisseau
Où ce Berger, le seul de son hameau,
Cherche le frais & le silence.

Y viendrait-elle le braver ?
Ce soupçon affreux le dévore.
N'importe : y viendra-t-elle encore ?
Quelque tourment qu'Amour fasse éprouver,
C'est toujours un plaisir de voir ce qu'on adore.
M. le Bret.

N.^o 1907 *a.*

MATINÉE (la belle). V. la lettre C. N.^o 772.
M. de Saint-Lambert.

N.^o 1908.

MATINEUSE (la belle).

LE silence régnoit fur la terre & fur l'onde,
L'air devenoit serein & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde ;

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le Monde ;
Quand la jeune PHILIS, au visage riant,
Sortant de son Palais plus clair que l'ORIENT,
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.
Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

C. de Malleville.

N.^o 1909.

MATINEUSE (la belle).

DES Portes du matin l'Amante de CÉPHALE
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jetoit sous les cieux, nouvellement ouverts.
Ces traits d'or & d'azur qu'en naissant elle étale.
Quand la Nymphé divine, à mon repos fatale,
Apparut & brilla de tant d'attraits divers,

Qu'il sembloit qu'elle feule éclairait l'Univers,
Et remplissoit de feux la rive orientale.
Le Soleil se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,

Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.
L'onde, la terre & l'air s'allumoient à l'entour ;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis étoit l'Astre du jour.

Voiture.

N.^o 1910.

MATRONE (la) *d'Ephèse ; ou la Veuve inconsolable, mais
consolée.*

S'IL est un Conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'Ecrits ?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de PÉTRONE ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux Censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.
Dans EPHÈSE il fut autrefois

Une Dame en sagesse & vertus fans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner fur l'Amour conjugale :
Il n'étoit bruit que d'elle & de fa chasteté
On l'alloit voir par rareté ;

C'étoit l'honneur du sexe. Heureuse fa patrie !
Chaque mère a fa bru l'alléguoit pour Parron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célèbre Maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle :
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole :
Il mourut ; & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroit consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le foin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle -ci faisoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tout les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a fa mesure, & que de tels regrets
Pourraient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là fa douleur rengrégée.

Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoir perdue,
Elle entre dans fa tombe, en ferme volonté

D'accompagner cette ombre aux Enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié !
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie ;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse & hardie.
L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie,
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion
Etoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles.
Le Monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit feiblement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux ;
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,

Froide dépouille & pourtant chère ;
C'étoit-là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de fortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux, fans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas !
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Sort, & la Nature :
Enfin fa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre Mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un Soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance,
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi,
Rempliroit aussi-tôt sa place :
C'étoit trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grâce.

Pendant la nuit, il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau ;
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris ? pourquoi ces pleurs ?
Pourquoi cette triste musique ?
Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles :
Le Mort pour elle Y répondit.
Cet objet, fans autres paroles,
Disoit assez par quels malheurs
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la Suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fut mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention,
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie.

Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplat pas aux deux femelles »

Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son souper ;
Ce qu'il fit ; & l'Esclave eut le cœur fort tente
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au Mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre Epoux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fut homme à vous
suivre,

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever sa carrière ;
La notre fera longue encor, si nous voulons :
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons ;
On ne meurt que trop tôt. Qui nous presse ?
attendons :

Quant à moi, je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les Morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage ;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune & belle, elle avoit fous ses pleurs de l'éclat,

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'Amour ayant ses charmes,
Tout y fit. Une Belle alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'Amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le Mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un Amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du Mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux foins du Garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grand pas ;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre Mort en la place ;
Les Passans n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui font
belles ;
Il en est qui ne le font pas :
S'il en étoit d'assez fidelles,
Elles auroient allez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces ;
Ne vous vantez de rien, si votre intention
Est de résister aux amorces.
La notre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone,
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire ;
Cela lui sauvoit l'autre ; &, tout considéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

La Fontaine.

N.^o 1911.

MAUX (le plus grand de tous les) *est celui de ne pas aimer.*

AIMER une coquette, aimer une infidelle,
Aimer une volage, aimer une cruelle,
Ce sont-là des tourmens qu'on ne peut exprimer ;
Mais le plus grand de tous est de ne point aimer.

Desmahis.

N.^o 1912.

MAYENNE (portrait du Duc de).

CE Prince, dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe GUISE avoit porté les armes ;
Succédant à fa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le sceptre de la Ligue fut remis dans ses mains.
MAYENNE étoit doué d'un courage héroïque
Savoit, par une heureuse & sage politique,
Réunir fous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tyrans :
Souvent il le trompoit à force de prudence,
Etoit irrésolu par trop de prévoyance,

Moins agissant qu'habile ; & souvent sa lenteur
Otoit à son parti les fruits de fa valeur.

De la Henriade de Voltaire.

N.^o 1913.

MAYNARD¹² (requête de) *au Cardinal de Richelieu.*

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du COCYTE.
C'est où je ferai des suivans
De ce bon MONARQUE de FRANCE,
Qui fut le Père des Savans
En un siècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que ru fais aujourd'hui
Pour combler l'EsPAGNE de honte.
Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire PAVIE.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde¹³ ?

N.^o 1914.

MÉCHANCETÉ (la) *punie. Leçon pour ceux qui cherchent de sang froid à nuire à leur prochain.*

UN Lion, dans un bois souffrant d'horribles maux,
Gissoit environné de tous les animaux.
Là, se voyoient les Ours, les Tigres, les Panthères,
Dangereux habitans des plages solitaires ;
L'Eléphant Indien, aux précieuses dents,
Connu par mille faits généreux & prudents ;
Un Renard, plus rusé que pas un de sa race,
Arriva le dernier, & vint prendre sa place.
Le Loup, morne & chagrin, voulut mal-à-propos
Lui faire une avanie, & proféra ces mots :
Tandis que tous ici d'une mortelle crainte
Pour le Prince en danger nous avons l'âme atteinte,

Qu'occupés de ses maux, & fuyant tous les jeux,
Au Ciel pour sa santé nous adressons nos vœux ;
Il vous semble plus doux de faire bonne chère,
N'importe à quels dépens Hé ! tout beau, mon
compère,
Point de bruit. Savez-vous que d'un pays lointain

J'apporte pour le Prince un remède certain ?
D'un Roi si généreux, si grand, si pitoyable,
Je ne savois que trop le danger effroyable ;
J'en ai perdu long-temps le boire & le manger ;
Et, courant fans repos maint pays étranger,
J'allois, interrogeant dans ma douleur extrême,
Tant j'étois insensé, jusques aux rochers même ;
Lorsque du fond d'un antre une terrible voix
Fit entendre ces mots répétés par deux fois :
Ton Roi ne peut guérir du mal qui le dévore,
Que dans la peau d'un Loup toute fumante encore.
Le Loup, saisi d'horreur, pouffe un long hurlement ;
Le Renard est de tous applaudi hautement ;
Et le Prince malade approuvant fa recette,
Ordonne fur le champ que l'épreuve en soit faite.
Les bêtes fans pitié se jetant fur le Loup,
Chacune prend plaisir à lui donner son coup ;
Et le premier de tous, d'une ardeur fans égale,
A le bien écorcher le Renard se signale.

Perrault.

N.^o 1915.

MÉCHANS (on ne doit jamais faire grace aux).

* AUTANT qu'il faut de soins, d'égards & de prudence

Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déferer un traître à la Société ;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un Méchant, pour en faire justice,
Instruire l'Univers de fa mauvaise foi,
En le nommant par-tout d'une éclatante voix.
Du Méchant, Comédie de Gresset.

N.^o 1916.

MÉCHANS (la mort des).

COMME au plus beau des mois, dans un jour fans
nuage,
On voit un tourbillon s'élever dans les airs,
Qui, suivi coup fur coup de foudres & d'éclairs,
Renverse les moissons par un soudain orage ;
Ainsi, quand les Méchans font les plus enchantes
Par le calme si doux de leurs prospérités,

La foudre de la Mort vient écraser leur tête ;
Ils passent tout d'un coup des plaisirs dans les fers,
Et tombent-, par l'effort d'une double tempête,
De la nuit du cercueil, dans la nuit des enfers.

N.^o 1916 a.

MÉCHANS (les), *comme les bons, se disputent la gloire de la primauté dans leurs actions. Allégorie.*

L'ASPIC ET LE BASILIC.

JE ne fais quel Auteur, en parlant de l'Aspic,
Conte qu'un jour dans son domaine
Cet animal, terrible à la nature humaine,
Fit rencontre d'un Basilic.
Quel duo ! Mais enfin les Méchans, ce me semble,
Plus souvent que les bons, se rencontrent ensemble.
Aiment-ils à se rencontrer ?
C'est un point dont les Sages doutent ;
Car, réciproquement sachant se pénétrer,
On pourroit aussi démontrer
Que mutuellement ces Messieurs se redoutent.
Ceux-ci de prime abord se firent amitié.

Tous deux grands ennemis de tous tant que nous
sommes ;
Et l'un & autre sans pitié,
Du mal que de concert ils vouloient faire aux
Hommes
Convinrent d'être de moitié.

De moitié, dit l'Aspic ! attends donc ; ce partage.
N'est pas juste, & je veux avoir quelque avantage :
Tu n'es auprès de moi qu'un chétif ennemi ;
Mes armes font beaucoup plus sûres ;
Je fais, en un seul jour, cent fois plus de blessures
Que tu n'en pourrois faire en un siècle & demi.
Le plus subtil poison n'est pas celui qui frappe
Par ton œil ici-bas un peu trop redouté.
En fuyant tes regards on est en sûreté ;
Mais à ma langue rien n'échappe,
Et, pour mettre le comble à ma capacité,
Rarement guérit-on du trait qu'elle a porté.

Pesselier.

N.^o 1917.

MÉCHANS (la fuite des). V. la lettre R. N^o 2650.

M. Dorat.

N.^o 1918.

MÉCHANS (pour se tenir en garde contre les). V la lettre
H.N.^o 1317.

Le Bret.

N.^o 1919.

MÉCHANT (souvent on accueille le) *parce qu'on le craint.*

QUE dans ses procédés l'Homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent ;
On applaudit aux traits du Méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,

Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le fort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre.
On le voit une fois ; il peut être applaudi :
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami ?

Comédie du Méchant, de Gresset.

N.^o 1920.

MÉCHANT (sortie contre un) *homme, fils d'un méchant homme.*

QU'ON doit peu de respect aux cendres de ton père,
Et que la Mort fut juste en l'ôtant de ces lieux !
Il employa toujours tant de foins à mal-faire,
Qu'il sembloit n'être né que pour fâcher les cieux.
Il fut ouvertement l'espoir de l'insolence
Il fit avec ardeur la guerre à l'innocence ;
Et jamais la vertu n'eut un tel ennemi.
Puis, croyant sa fortune au dessus de l'envie,
De peur d'être méchant feulement à demi,
Il te donna la vie.

Brébeuf.

N.^o 1921.

MÉCHANT (le) *déconcerté*, V. la lettre C. N.^o 658.

Ganeau

N.^o 1921 *a.*

MÉCHANT (le). V. la lettre L.N.^o 1832

La Fontaine.

N.^o 1922.

MÉCONTENS (pour les). V. la lettre A.
N.^o 19,

*M.****

N.^o 1923.

MÉCONTENTEMENT (le). V. *la* lettre A.
N.^o 314.

Gaudet.

N.^o 1924.

MÉCONTENTEMENT (le). V. *la* lettre A.
N.^o 321.

La Motte.

N.^o 1925.

MÉCONTENTEMENT (le) *sur sa condition.*

V. la lettre C.N.^o 670.

D'Ardenne.

N.^o 1926.

MÉCONTENTEMENT (le) *sur son sort* V. la lettre N.N.^o 2108.

La Motte.

N^o 1927.

MÉCONTENTEMENT (le). V. la lettre P.
N.^o 2199.

La Fontaine.

N.^o 1928.

MÉDECIN (le) *mal payé.*

JADIS certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal allez bizarre eut le cerveau blellé,
S'imaginant fans celle, en fa douce manie,
Des Esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Enfin un Médecin, fort expert en son Art,
Ise guérit par adresse, ou plutôt par hasard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire...
Moi, vous payer, lui dit le Bigot en colère ?

Vous, dont l'Art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis.

Boileau.

N.^o 1928 *a.*

MÉDECIN (le) *Tantmieux.*

UN Médecin, qui passoit pour habile,
Chez un Malade exerçoit son talent ;
Or le Malade alloit toujours mourant.
Que je te plains, esprit simple & débile !
Qu'espères-tu d'un Docteur ignorant ?
Qu'il te guérisse ? Hélas ! la Médecine
A la santé porte plutôt ruine ;
Bref, je croirois tout Médecin chargé,
Par le Tyran de l'Empire des Ombres,
D'expédier & lettres de congé
Et passeports pour les rivages sombres ;
Que si parfois, de concert avec eux,
Le hasard tire un Malade d'affaire,

C'est de leur Art l'effet miraculeux,
A les ouïr mais si, tout au contraire,
Le Patient va revoir ses aïeux,
Lui seul a tort. Quoi que l'homme propose,
S'écrieront-ils, c'est le fort qui dispose ;

Qui peut braver la puissance des Cieux ?
Au reste, ils ont mérité leur salaire,
Et, par leurs soins inquiets, assidus,
Il a vécu deux jours entiers de plus ;
Ils s'en font bien payer du Légataire.
Mais je reviens au Médecin *Tant mieux*.
(C'étoit le nom du Galien moderne.)
Ami, lui dit un jour le langoureux,
Je suis brûlé d'une chaleur interne.
Tant mieux, reprit gravement l'assassin.
Notre Docteur revint le lendemain :
(De visiter Médecin ne se lasse)
Hé bien ! dit-il, comment vous portez-vous ?
Hélas ! ami, je suis plus froid que glace ;
Bon, c'est tant mieux, au destin j'en rends grace ;
Dans peu de temps vos maux finiront tous.
Il disoit vrai : le pauvre misérable
Vit par la mort la fin de son tourment.
Tout esprit juste, en lisant cette Fable,
N'a-t-il pas dû s'attendre au dénouement ?

M.***



N.^o 1929.

MÉDECIN (le) *sans le savoir.*

BACCHUS venoit m'offrir un essai de Tocane :
Il voit la fièvre & Chambon fur mon lit,
Prêt à me faire prendre un breuvage profane.
A cet aspect, le Dieu frémissant de dépit,
D'un coup de thyrses qu'il rompit,
Renverse & bouillon & tisane :
Parmi ce fracas & ce bruit,
La, fièvre fort, le frisson fuit.
Lainez s'éveille :
Un Ris, un Jeu folâtre, un Satyre badin
Lui font baiser une bouteille ;
Et ; tandis qu'ils versent le vin,
Une Santé vermeille
Lui met le verre en main.

Lainez.



N.^o 1930.

MÉDECIN (le) *Poëte*.

ROC, Médecin peu docte, & Poëte savant,
Fait des Epitaphes souvent,
Où des Morts il conte l'Histoire.
Les maux que fit un Art, l'autre Art les fait guérir.
ROC, Poëte, fait vivre au Temple de Mémoire
Ceux que ROC, Médecin, vient de faire mourir.

D'Aceilly.

N.^o 1931.

MÉDECIN (le) *guéri de l'Astrologie*.

ENFANS de GALIEN¹⁴, pardonnez l'Apologue.
Un Médecin, qui pis est, Astrologue,
De ion valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoscope, & vit, selon son thème,
Qu'en même jour le Valet & lui-même
Seroient de maladie emportés tous les deux.

Il calcule vingt fois, rouvre maint & maint Livre,
Voit par-tout son arrêt. A peine il doit survivre
Colin d'une heure. Or, jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chère au Médecin.
Il s'attache à ses pas, ne le perd plus de vue.
Que sens-tu, mon enfant ? comment va la vigueur,
Et Dieu t'assiste de grand cœur,
A chaque fois qu'il étèrue.
Il veut le voir manger, lui mesure son vin ;
Le soir lui fait faire un potage.
Dort-il mal ? Dès le grand matin,
Le petit clystère anodin.
Par son régime exact, le docte personnage
Fait tant & tant, que de Colin,
Moitié diète, moitié chagrin,
Fleur de jeunesse, embonpoint déménage.
Surcroît d'alarme ; au maigre jouvenceau
Prend une légère colique.
On saigne, vient la fièvre ; aussi-tôt l'émétique ;
Soudain, redoublement, bon transport au cerveau ;
Bientôt de foin en soins Colin est au tombeau.
Le sang de l'Astrologue en ses veines se glace ;
Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son testament. Enfin l'heure se passe ;
Puis le jour, puis la nuit, puis à se rassurer
Il coule la semaine entière :

L'expérience enfin amena la lumière.
De CARDAN¹⁵, d'HIPOCRATE¹⁶ il abjure les loix,

Voit que l'un & l'autre Art n'est qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Astrologie !

La Motte.

N.^o 1932.

MÉDECIN (le) *malade..*

C'EST à la feule Mort que je fuis redevable
D'avoir recouvré la santé.
La Mort n'a pas renom d'être fi charitable,
J'en conviens ; cependant, graces à fa bonté,
Vous me voyez ressuscité.
Ce Monstre, poursuivant fa fatale tournée,
S'avisa de passer chez moi.
Il y trouva la fièvre accompagnée
De tous les maux qu'elle entraîne après soi.
J'étois dans un grand désarroi,
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir.

Un Moine, à mon chevet, tâchoit de me résoudre
A lui donner lieu de m'absoudre
Par un sincère repentir.
Je contentois son zèle, &, d'une voix mourante,
Je disois, *Peccavi*, lorsque la Mort parut.

En cet état elle me méconnut ;
Et me croyant la victime innocente
De la célèbre Faculté,
D'un coup de sa faux menaçante
Elle alloit avancer le moment redouté.
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle !
Je suis de ton Empire un apprentif soutien ;
A me prendre si-tôt il y va trop du tien :
Je fuis un Médecin. Toi, Médecin, dit-elle ?
Oui, dis-je, & de PARIS... Le pays n'y fait rien.
Tu t'appelles ?... PROCOPE. Il ne me souvient guères
D'avoir ouï ce nom là- bas.
Pourquoi ne te connois-je pas,
Comme je fais tous tes Confrères ?
A l'envi chaque jour ils peuplent mes Etats :
Mais de toi rien ne vient. Le moyen ! répliquai-je
Je fuis si jeune ; à peine ai-je atteint vingt-cinq ans ;
Je n'ai pas encore eu le temps
De jouir de mon privilège.
Jusqu'à présent par moi peu se font fait soigner ;
Et les premiers, j'ai cru les devoir épargner,

Pour attirer la constance.
Mais aujourd'hui la pratique commence ;
Vous entendez dans peu parler de moi.
Laissez-moi donc le jour ; il doit vous être utile :
Pour ma rançon, je vous en offre mille.
Mille ! soit, dit la Mort, guéris ; mais souviens-toi
A quel prix je te laisse vivre.
Pour me tenir parole il est divers moyens :
Pour le plus sûr, tu n'as qu'à suivre
Les leçons de tes Anciens ;
Saigne, purge beaucoup, c'est la plus courte voie.
Adieu, le Ciel te tienne en joie.
Grace à ma qualité, je me porte fort bien :
Mais, comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.

Profitez, chers amis, d'un conseil salulaire.
Pour échapper à la commune loi,
S'il se peut, passez-vous toujours du ministère
De mes Confrères & de moi.

Procope.



N.^o 1933.

MÉDECINE (déclamation contre la), *adressée à un Médecin.*

* TOUT en Médecine est systême ;
Son objet n'est point, évident :
Le Malade est, s'il est prudent,
Son premier Médecin lui-même ;
Il raisonne sur ce qu'il sent :
Fions-nous-en à la Nature,
Si sûre dans tous ses desseins ;
Seule, elle fait mieux une cure
Que tous les plus grands Médecins.
Cette mère prudente & sage
Mieux que nous connoît nos besoins,
Et, pour conserver son ouvrage,
Ne néglige aucun de tes soins.
Quelquefois elle a besoin d'aide,
J'en conviens, & je ne dis pas
Qu'il ne soit plus d'un bon remède
Utile dans de certains cas ;
Mais n'employons cette ressource
Qu'à la dernière extrémité,
Et puisons toujours à la source
De la vie & de la santé.

Aux remèdes que l'Art applique
Il est aisé de se tromper :
Le symptôme qui nous indique
Le mal que l'on veut extirper,
Est quelquefois problématique.
L'on croit qu'un tel mal vient de chaud,
Et le Médecin le suppose ;
Car le savoir, c'est autre chose.
Lors, loin de donner ce qu'il faut,
On donne un poison tout contraire :
Seul le Malade eût pu guérir ;
Traité dans la forme ordinaire,
Sans un miracle il va mourir.
Le Monde, dans son premier âge,
Connoissoit-il les Médecins ?
Les Hommes, plus forts & plus sains,
Vivoient alors bien davantage.
Même aujourd'hui dans le village,
Chez les robustes paysans,
Où votre Art n'est point en usage,
Ne vit-on pas aussi long-temps ?
Combien de Nations encore
Où l'on est vigoureux & sain,
Et chez lesquelles on ignore
Jusques au nom de Médecin ?

Les animaux de toute espèce,
Sans Docteurs & sans Faculté,
N'ont-ils pas l'instinct & l'adresse
De mieux conserver leur santé ?
Et ceux sur qui votre Art s'exerce,
Ces domestiques animaux,
Qui sont avec nous en commerce,
En sont sujets à plus de maux.
Suivant le proverbe vulgaire,
Qui vit médicalement

Et de drogues d'Apothicaire,
Languit, vit misérablement.
Ces fiers Romains, que l'on renomme,
Furent long-temps fans s'en servir ;
Sous CATON, le Sénat de Rome
De la ville les fit bannir.
Je l'honore & je la respecte
Cette célèbre Faculté ;
Mais, malgré son utilité,
Elle est dangereuse & suspecte,
Et, quoi qu'on en puisse espérer,
J'appréhende de m'y livrer.
La Médecine & la Justice
Veulent notre bien toutes deux ;
Mais, en exerçant leur office,
Portent un bandeau fur leurs, yeux.

La Justice & la Médecine
Se ressemblent encore assez,
En ce que, de noble origine,
Tous biens & tous maux compensés,
Quoique toutes deux respectables,
Il n'est pas aisé de juger,
Vu les abus & le danger
De leur pratique inséparables,
S'il en résulte plus de bien
Qu'elles ne causent de dommage.
Ce Caton passoit pour bien sage :
Pour moi je ne décide rien ;
Mais j'en conclus que l'on doit plaindre
Les Malades & les Plaideurs,
Parce que rien n'est plus a craindre
Que Médecins & Procureurs.
Ces grands Médecins si célèbres,
Qu'on a presque divinisés,
Combien de monumens funèbres

De leur vivant ont-ils dressés ?
Ces réputations su hautes
S'obtiennent à bien peu de frais ;
Le jour éclaire leurs succès,
Et la terre couvre leurs fautes.
Ainsi que nos Héros guerriers,
De votre Art les grands Coriphées

Devroient, dans leurs fameux trophées,
Joindre les cyprès aux lauriers.
CELSE, ce Médecin auguste,
Et pour lors le plus grand esprit,
Qui raisonne toujours si juste,
Nous dit lui-même en son Ecrit,
Que de son temps la Médecine
Avoir changé plus d'une fois,
Que c'est toute une autre routine,
D'autres principes, d'autres loix.
Chez un Malade aujourd'hui même
Assemblez cinq ou six Docteurs,
Ils font de différent système,
Et se reprochent leurs erreurs.
On hésite, on dispute, on doute,
On cite même autorité ;
L'un veut prendre par cette route,
Et l'autre par l'autre côté.
Jugez de la perplexité
D'un patient qui les écoute,
Et quelle triste extrémité !
Ce que je dis là, vos Confrères
Le confesseront volontiers ;
Et j'en ai vu des plus sincères
S'en plaindre eux-mêmes les premiers.
Cependant le Malade paye

Bien cher la Consultation,

Qui, sans rien décider, l'effraye.
Or, quelle est leur conclusion ?
Presque toujours une saignée,
Fût-ce pour la dixième fois,
Jusqu'à ce qu'il soit aux abois :
Telle est la méthode enseignée
Dans toute l'Ecole aujourd'hui ;
Ainsi l'on prépare l'athlète.
Loin d'animer la force en lui,
Par la saignée & la diète
On vous l'exténue, on l'abat
Pour le disposer au combat
Du mal & de la Médecine,
Qui, par leurs efforts violens,
Causent une guerre intestine,
Dont les frais font à nos dépens,
Et font souvent notre ruine.

L'Abbé de l'Attaignant.



N.^o 1934.

MÉDECINS (les progrès de la fortune des).

QU'UN Médecin à pied visite ses Malades,
Il souffre mille affronts : il voit bols & pommades,
Drogues & Charlatans, aux meurtres aguerris,
Tuer impunément ceux qu'il auroit guéris.
Mais quand, un peu plus riche, à fa roulante chaise
Un cheval attelé le conduit plus à l'aise,
A ses prudens conseils on veut bien recourir,
Et même par ses mains se résoudre à guérir.
O ! quand jusqu'au carrosse arrive la science,
Combien plus sur encor de son expérience,
Plus sur de fa sagesse & de fa probité,
Voit-on du Médecin le nom accrédité ?
Nécessaire aux talens, à tout autre mérite,
Le bien est nécessaire ; &, sans être hypocrite,
Souvent l'Homme ne doit qu'a l'or dont il jouit,
L'éclat de la vertu dont il nous éblouit.

M. l'Abbé de Villiers.



N.^o 1934 a.

MÉDECINS (le Talisman des). *Esculape & les Graces.*

JE te dois une Fable, & voici mon tribut ;
Puisse-t-il, cher Ami, mériter ton suffrage !
Mon cœur y peint le tien, ton plus cher attribut :
Mais que ta modestie ignore mon ouvrage,
Elle m'accuseroit d'avoir manqué le but.
Lorsque du séjour du tonnerre
ESCULAPE fut député
Pour aller être fur la terre
Le défenseur de la santé,
Contre les maux qui font la guerre
A notre pauvre humanité ;
JUPITER voulut que les Grâces
Se fissent un plaisir d'accompagner ses traces.
MOMUS, Aristarque éternel,
Trouva dans ce choix-là matière à railleries.
JUPITER répondit à ses plaisanteries
Par cet oracle solennel :
Le corps, chez les Mortels, n'est pas le plus malade :
J'ai remarqué dans la plupart,
Que l'esprit d'ordinaire a la plus forte part
Aux maux qu'il communique à son cher camarade.

Songez donc à guérir l'esprit ;
Les Graces rempliront dignement cet office «.
Ainsi fut fait, dont bien nous prit,
Puisque l'expérience apprit
Qu'il faut des agrémens l'innocent artifice,
Pour nous faire écouter celui qui nous guérit.
Sur l'effet du remède en vain l'on nous éclaire,
Si l'on n'a l'art d'en faire une douce boisson ;
Mais le Médecin qui fait plaie
Avance bien la guérison.

Pesselier.

N.^o 1935.

MÉDECINS (aux).

DANS un beau corps Nature & Maladie
Etoient aux mains. Une aveugle vient là :
C'est Médecine, une Aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci, comme fur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature.

Piron.

N.^o 1936.

MÉDÉE¹⁷ ; ou *l'Amante outragée conspirant la vengeance contre celui qui l'a trahie.*

SOUVERAINS Protecteurs des loix de l'Hyménée,
Dieux, garans de la foi que JASON m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ferment il vainquit ma pudeur ;
Voyez de quel mépris vous traite ce parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes fans pouvoir, ou fans ressentiment...
Jason me répudie ! Eh ! qui l'auroit pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
Peut-il bien me quitter après tant de bienfaits ?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ! mon père trahi, les élémens forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,

Lui sont-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui sont-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait pas où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?

Tu t'abuses, Jason ; je fuis encor moi-même ;
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine & je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père,
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère.
Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels Dieux me fourniront des secours assez grands ?
Ce n'est plus vous, Enfers qu'ici je sollicite ;
Vos feux font impuissans pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance, aussi-bien que du jour
Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,
Accorde cette grâce à mon désir bouillant.
Je veux cheoir fur CORINTHE avec ton char brûlant ;
Mais ne crains pas de chute à l'Univers funeste ;
Corinthe consumé garantira le reste.
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arrêteront les feux.
CRÉON en est le Prince, & prend Jason pour gendre ;
C'est assez mériter d'être réduite en cendre,

D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

P. Corneille.

N.^o 1937.

MÉDICIS (portrait de Catherine de).

SON Epoux expirant à la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.
Chacun de ses enfans nourris fous fa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna fans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion
Semoient la jalousie & la division,
Opposant fans relâche, avec trop de prudence,
Les GUISES aux CONDÉS, & la FRANCE à la FRANCE,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux, & d'amis,
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
Infidelle à fa Secte, & superstitieuse,
Possédant, eu un mot pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, peu de ses vertus.

De la Henriade, Ch. II. De Voltaire.

N.^o 1937 *a.*

MÉDIOCRITÉ (la) *procure souvent le bonheur.* V. la lettre
B.N.^o 513.

La Fontaine.

N.^o 1938.

MÉDIOCRITÉ (éloge & entretien sur la).

SOUVERAINE de mes pensées,
Tes loix sont-elles effacées ?
Toi, qui feule régnois sur les premiers Mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse Liberté, tu n'as donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Leurs volontaires cœurs, esclaves,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens.
Là, je vois des chaînes dorées ;
Là, d'indignes ; là, de sacrées :
Par-tout je vois des fers & de tristes liens.
N'est-il plus un cœur vraiment libre,
Qui, gardant un juste équilibre,

Vive maître de foi, fans asservir ses jours ?
S'il en est, montre-moi ce Sage,
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur fous fa loi se range pour toujours.
Tu m'exauces, Nymphé ingénue ;
Dans une contrée inconnue,
Sur des ailes de feu je me sens enlevé.
Quel ciel pur ! quel paisible Empire !
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes foin cultivé.
Aux bords d'une mer furieuse,
Où la Fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un port sûr & tranquille,
Qui maintient, dans un doux asile,
Des barques à l'abri du caprice des eaux.
Sur ces solitaires rivages,
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de sa sécurité,
Dans un Temple simple & rustique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.
Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des Palais bruyans du fastueux PLUTUS ;
Là, fous tes loix & fous ton culte,

Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sincères vertus.
Séduits par d'aveugles Idoles,
Du Bonheur fantômes frivoles,
Le Vulgaire & les Grands ne te suivirent pas ;
Tu n'eus pour sujets que ces Sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant fur tes pas.
Tu vis naître dans ces retraites
Ces nobles & tendres Poètes
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans,
Si le fracas de la Fortune,
Ou si l'Indigence importune
Eût troublé leur silence ou caché leurs talens.
Mais en vain tu fuyois la Gloire ;
La Renommée & la Victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros
Mieux formés, par tes loix stoïques,
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la mollesse & l'orgueil des faisceaux.
Pour MARS tu formois, loin des villes,
Les FABRICES & les CAMILLES,
Et ces sages Vainqueurs, philosophes Guerriers,
Qui, du char de la Dictature,
Descendant à l'Agriculture,
Sur tes secrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Dèité paisible,
Le Mortel sagement sensible,
Qui jamais loin de toi n'a porté ses désirs !
Par fa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité feule il cherche ses plaisirs.
Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms ;

Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des vallons.
Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au delà de leur foible horizon :
Quelques bruits que la foule en sème,
Il est satisfait de lui-même,
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.
Il rit du fort, quand les conquêtes
Promènent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du Midi ;
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instans du Monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.
Amitié, charmante Immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidèle

Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.
Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,
Ecartant ces songes funèbres,
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les Grands fous les riches lambris.

Gresset.

N.^o 1939.

MÉDIOCRITÉ (entretien fur la)

CROYEZ que si j'étois VOLTAIRE,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrois voltiger la Fortune légère,
Et la laisserois aujourd'hui
Partager loin de moi fa fureur passagère.
Je connois l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces mifères de toute espèce,
Et ces dehors de politesse

Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique Poète & Souverain.
Quand le fatal ciseau, terminant mon destin,
M'aura plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre, après ma mort, au Temple de Mémoire ?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'Histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux ?
Le doux Plaisir & la Mollesse,
La vive & naïve Allégresse,

Ont toujours fui des Grands la pourpre & les
faisceaux :
Prisant la liberté, leur troupe enchanteresse
Préféra l'aimable paresse
Aux plus brillans succès, & les jeux aux travaux.
Ainsi la Fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis ;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits,
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi ;
Il nous oblige & nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire, dans son hermitage,
Dans un pays dont l'héritage

Eft son antique bonne foi,
Peut, fous les loix d'une vertu sauvage,
Vivre au gré de PLATON & disposer de soi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre, & mourir en Roi.

Frédéric II.

N.^o 1940.

MÉDISANCE (la) *ne doit pas nous contraindre à fuir la Société.*

POUR tous les sots discours où l'on peut être mis,
Faut-il donc renoncer à ses meilleurs amis ;
Et, quand même on pourroit le résoudre à le faire,
Croiroit-on obliger tout le monde à se taire ?
Contre la Médisance il n'est point de rempart.
A tous les faux caquets n'ayons donc nul égard,
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux Censeurs une pleine licence.

Molière.



N.^o 1941.

MÉDISANCE (sur la).

FUIS l'air contagieux de cette horrible peste
Que portent dans l'esprit ces discours médisans,
D'autant plus dangereux, d'autant plus séduisans,
Qu'ils savent mieux cacher leur malice funeste.
Souvent par un seul mot tu perds un innocent,
Comme on voit des moissons le trésor jaunissant,
S'embraser par le feu d'une feule étincelle :
Tu lui serois plus doux en arrachant son cœur,
Qu'en versant le venin de ta langue cruelle,
Qui, fans toucher son corps, lui ravit son honneur.

Arnaud, d'Andilly.

N.^o 1942.

MÉDISANCE (la).

PAR une lâche Médisance
Découvrir de secrets péchés
Que la charité veut que l'on tienne cachés,
Et porter son venin jusques sur l'innocence ;

Sans respecter les loix du Juge souverain,
Blessar l'honneur de son prochain,
Par les funestes traits d'une langue cruelle,
L'outrager sans colère & fans emportement.
Voilà ce que le monde appelle
Un innocent plaisir, un doux amusement.

Jacques Testu.

N.^o 1942 *a.*

MÉDISANCE (la fine).

D'UN Procureur on vendoit la Pratique
Au plus offrant. Un homme du métier,
Qui connoissoit du Palais la rubrique,
Soudain arrive, & dit à l'Héritier :
Monsieur, avant que je mette aux enchères,
Expliquez-vous. Vend-on fa femme aussi ?
Car, vous savez comme moi, Dieu-merci,
Qu'elle faisoit les deux tiers des affaires.

Fleury.

N.^o 1943.

MÉDISANCE (la) *complete*. V. la lettre J. N.^o 1645.

M. le Marquis de Pézay.

N.^o 1944.

MÉDISANCE (la). V. la lettre P.
N.^o 2380.

Richer.

N.^o 1945.

MÉDISANS (sortie contre les).

CEUX de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours fur autrui les premiers à médire.
Ils ne manquent jamais de saisir promptement

L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le Monde autoriser les leurs,
Et, fous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partages
De ce blâme public dont ils font trop chargés.

Molière.

N.^o 1946.

MÉFIANCE (la). V. la lettre C.
N.^o 624.

La Fontaine.

N.^o 1947.

MÉFIANCE (la). V. la lettre L.
N.^o 1833.

La Fontaine.

N.^o 1948.

MÉFIANT (le) à *propos*. V. la lettre L.
N.^o 1829.

M. Dorat.

N.^o 1948 *a.*

MÉLANCOLIE (la) *dissipée.*

DE mes chagrins profonds secrets dépositaires,
Grotte obscure, antres sourds, campagnes solitaires,
Ou dans un long effroi la Nature se tait,
Caverne du silence où la douleur se plaît,

Tombe qu'elle éleva dans ce lugubre asile,
Silencieux étang, forer morne & tranquille,
Sapins si tristement élancés jusqu'aux cieux,
Dérobez, s'il se peut, l'Univers à mes yeux.
De tout ce qu'on y voit mon aine importunée,
A ce coin de la terre est à jamais bornée ;
J'y puis errer en paix. Dans ces lieux pleins d'horreur
Tout est calme & désert, la Nature & mon cœur.
Quelle Divinité majestueuse & sombre
Descend de ce coteau qui se perdoit dans l'ombre ?
Dieu ! que de noirs soucis sur son front amassés !
Elle marche à pas lents, & les yeux font baissés ;
Mais on voit éclater, à travers sa tristesse,
La touchante beauté dont le charme intéresse ;
Son aspect de ces bois redouble encor le deuil,
Et sa bouche s'attache au marbre d'un cercueil.
Tout me dit que c'est toi, Muse mélancolique,
Qui présidas aux nuits du Chantre Britannique,

Et, fuyant la clarté des célestes flambeaux,
Réchauffa par tes pleurs la cendre des tombeaux.
Demeure, je te suis ;... attends-moi... Vain prestige !
Un songe m'enchantoit ;... la vérité m'afflige.
Je me retrouve seul, en proie à mes regrets,
Et mes tremblantes mains n'ont saisi que cyprès.
Toi, qui rendois le calme à mon ame agitée,
Sensible CORILLA, quoi ! je t'ai donc quittée !

Ma sombre défiance a passé jusqu'à toi ;
Tout, jusqu'à mon amour, s'est tourné contre moi :
Tout me fuit, tout est mort...

...J'ai vu la persidie,
Par son impunité bassement enhardie,
De mes crédules vœux cherchant à s'emparer,
Approcher de mon cœur, pour le mieux déchirer ;
J'ai vu des hommes bas, cruels, fourbes, avides,
A force d'être vils, devenus intrépides,
De honte enveloppés, méchants avec froideur,
Tourner à leur profit jusqu'à leur déshonneur.
j'ai connu l'Envieux & ses pâles alarmes ;
Tous mes foibles succès ont fait couler des larmes...
Dieu ! combien de serpents réchauffés dans mon sein,
Pour le prix de mes soins, m'ont soufflé leur venin !
C'est alors, que, traînant ma vague inquiétude,
J'ai dans le tourbillon trouvé la solitude.
Il fallut craindre, hélas ! ce que j'avois aimé.
J'ai détourné les yeux, & mon cœur s'est fermé...

Je crus toucher au calme, & ce calme est affreux
Les cœurs passionnés font toujours malheureux.

L'imagination, trop souvent importune,
Sait, par les souvenirs, prolonger l'infortune ;
Et ce cœur douloureux, à lui-même livré,
Emporte tous les traits dont il fut déchiré...

Destin, à mes ennuis permets que je succombe !

.....

Mais, quoi ! quel tourbillon, par les vents apporté,
Couvre d'un voile épais le Monde épouvanté ?
Aux tonnerres des monts, des foudres souterraines
Au loin semblent répondre, & font gémir ces plaines !
Des profondeurs des bois fort un bruit menaçant ;
Ce troupeau consterné s'arrête en mugissant ;
Dans le fracas des airs, la nuit inattendue,
Précipitant son char, fort des flancs de la nue ;
L'éclair meurt fur fa trace en y laissant l'effroi,
Et la vague écumante a monté jusqu'à moi...
Je ne redoute rien. Il est un Etre juste
Dont la voix me rappelle à son essence auguste :
Il ne détruira point l'ouvrage de ses mains.
Mon ame va jouir, elle échappe aux Humains.
Oui, je crois au bonheur... mon dernier jour s'achève ;
L'existence pour moi fut un pénible rêve :
Il finit... Ah ! Grand Dieu, je bénis mon trépas ;
L'ami de la vertu doit tomber dans tes bras...
Tout change ; ce désert se transforme en bocage ;
L'Aquilon dans les cieux a dispersé l'orage.

De brillantes vapeurs, enveloppant les monts,
Semblent un voile d'or ceintré sur les vallons ;
L'onde amoureusement embrasse la verdure,
La fleur naît, l'oiseau chante, & le Zéphyr murmure.
Tout me plaît, tout s'anime en ce charmant séjour ;
C'est le tranquille EDEN, embelli par l'Amour.
Que vois-je ? Mille Amans, enchaînés sur ces rives,
Rappellent en riant les heures fugitives,
S'enivrent à longs traits d'une innocente ardeur,
Et m'offrent à l'envi le tableau du bonheur.
Où suis-je ? quel rayon a dessillé ma vue !
O transports consolans dont mon ame est émue !...
Jeune & sensible encor, je puis jouir comme eux :

C'est la haine & l'ennui qui font les malheureux !
Corilla, Corilla, je t'adore, & tu m'aimes !
Qu'importe l'Univers ? n'est-il pas en nous-mêmes ?
Pardonne à ce délire où s'égaroient mes sens ;
Non, je ne hais plus rien, pas même les méchants....

M. Dorat.



N.^o 1948 *b.*

MELON (le).

ET toi¹⁸, fruit raboteux, qu'un potager enserre,
Qui veut être abreuvé, qui repose à terre ;
Toi, dont le corps pesant, privé de ce soutien,
Entraînerait sa tige & romproit son lien,
De ta chair colorée un suc exquis s'épanche ;
Par lui dans notre sein l'ardente soif s'étanche.
Ah ! fruit délicieux, faut-il que ta bonté
Trahisce si souvent mon goût & ta beauté.

Dulard.

Poème des Merveilles de Dieu.

N.^o 1949.

MELONS (les) & la Citrouille. *Moralité. Leçon allégorique pour les Orgueilleux.*

SUR une couche au soleil exposée,
Un Jardinier sema des Melons avec soin.
Une graine de gourge, au milieu d'eux glissée,
Dans ce lit eut son petit coin,

Tant que ces plantes, dans l'enfance,
Se nourrirent à peu de frais.
Elles furent d'intelligence,
Point de partage, nul procès :
Mais si-tôt que chacune d'elles
Avec avidité fouilla dans le terreau,
Voilà les plaintes, les querelles ;
On voulut charter du berceau
Cette plante trop meurtrière,
Qui déjà dominoit la couche presque entière.
Elle, pour conserver son habitation,
Allégua la possession.

Titre injuste, abusif, dit la gent melonnière ;
Ça, vite, décampez, & courez fans honneur,
Du Berger & du Laboureur
Rassasier la faim grossière ;
Tandis que nous, servis avec éclat,
Serons toujours le premier plat
Qui flatte en un festin & le goût & la vue....

Alte-là, Messieurs les Melons,

Vous êtes par trop fanfarons,

Répondit la Citrouille émue.

Sur cent de vous, combien de bons ?

Deux ou trois, encore peut-être.

Pour nous, si nous avons le goût un peu moins fin,

Du moins ce goût est-il certain,

Et nous sommes toujours ce que nous devons être.

Or dites-nous présentement,

A qui des deux la préférence,
Ou du très-bon, qui l'est fort rarement,
Ou du moin bons, qui l'est avec constance ?

.....

D'Ardenne.

N.^o 1950.

MÉMOIRE (le Temple de). V. la lettre D.
N.^o 946.

Piron.

N.^o 1950 *a.*

MÉMOIRE (la fécondité de la) ; ou *ce que nous appelons mémoire heureuse, provient de la délicatesse des esprits animaux & des fibres qui s'attachent à notre cerveau.*

LES esprits animaux, parcelles vagabondes,
En formant au cerveau mille traces profondes,
Disposent ses filets à prendre, à retenir
L'image des objets. De là, le souvenir,
Ce vaste réservoir d'innombrables pensées,
Admises sans effort, fans désordre entassées,

Qui s'offrent quelquefois si-tôt que je le veux,
Qui quelquefois aussi résistent à mes vœux,
Qui souvent à mon ame en foule se présentent,
Et, promptes à sortir, à l'envi se supplantent ;
Qui souvent malgré moi refusant de marcher,
Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.

Les fibres du cerveau font souples & fidelles
A l'action des corps qui s'exercent sur elles.

L'objet matériel, prompt à les émouvoir,
Par ses coups redoublés les porte à recevoir
De ses impressions les traces fugitives,
Images à la fois réelles & fictives.

Alors dans le cerveau, leur flexibilité
Admet tous ces tableaux dont il est affecté.

Telle d'un arbrisseau la branche obéissante
Se plie en espalier, en voûte verdoyante ;

Ainsi la cire molle, aisée à manier,

Reçoit les traits divers que trace l'Ouvrier.

Plus de notre cerveau les fibres font flexibles,

Plus elles ont de jeu, plus les objets sensibles

Cravent profondément leurs portraits variés,

Et tels d'entr'eux jamais ne feront oubliés.

Tous ces divers tableaux s'introduisent en foule ;

L'un ne détruit point l'autre ; aucun d'eux ne
s'écoule :

Tout est clair & distinct, tout s'offre fans effort ;
Le trait se concentrant, n'en devient que plus sort.

Mais ces fibres aussi sont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boissons trop nuisibles,
Soit par le poids des ans, qui nous traîne au tombeau ;
Les traces foiblement s'impriment au cerveau ;
Ce ne font bien souvent qu'empreintes passagères,
Que portraits fugitifs, que lueurs éphémères :
L'image des objets, reçue avec effort,
S'offre, & soudain s'efface, entre, & promptement
sort.

Tel l'éclair brille & meurt ; tel, poussé vers la plage,
Le flot au même instant couvre & fuit le rivage.
Selon que les objets font vifs ou languissans,
Admises au cerveau par l'organe des sens,
Leurs traces, dans l'esprit stables où passagères,
Font des impressions profondes ou légères.
De là tous ces tableaux de la mémoire exclus,
Ou de qui nous n'avons qu'un souvenir confus ;
De là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte
Triomphe du temps même, & brave son atteinte.
Ainsi, fades Ecrits dont on fut ennuyé,
De vous, tout, jusqu'au rire, est souvent oublié.
Ainsi, tendres adieux d'une mère expirante,
Dans son fils votre idée à jamais est vivante.
Tels font de la mémoire & l'essence & le prix ;
Que ses riches trésors de l'Homme soient chéris.
Oui, cette faculté, qui veut de la culture,
Eft un des plus beaux dons qu'accorde la Nature ;

Miroir universel, elle nous rend présens
Les siècles reculés, les grands événements,
Tous les faits consacrés dans la Fable & l'Histoire ;
Le Savant quelquefois lui doit toute fa gloire.
Ses trésors cependant ne font qu'un embarras,

Lorsque le jugement ne la dirige pas.

Dulard.

Poëme de la Grandeur de Dieu.

N.^o 1951.

MÉMOIRE (les disgraces assez communes aux ! Prédicateurs qui
manquent de). V. la lettre P.

N.^o 2509.

L'Abbé de Villiers.

N.^o 1952.

MÉNAGE (déclamation contre les femmes qui veulent acquérir de la science, au lieu de s'occuper de leur). V. la lettre F.N.º 1223.

Molière.

N.^o 1953.

MÉNAGE (éloge de).

QUELS honneurs éclatans n'as-tu pas mérités ?
Tu n'es qu'aux premiers jours ou l'homme est
vraiment homme ;
Et déjà ton esprit a toutes les clartés
Des fameux Ecrivains d'ATHÈNES & de ROME.
APOLLON me l'a dit ; tu seras fans pareil
En l'Art qui nous apprend tant d'illustres mensonges.
Il n'est point de Savant dont le profond sommeil
Sur la double montagne ait fait de si beaux songes.
MÉNAGE, si tu vis autant que j'ai vécu,
Tu verras à tes pieds le Critique vaincu
Applaudir à ta Muse éloquente & fertile ;
Et le siècle présent, & tous ceux qui naîtront,
Ne se pourront lasser d'admirer fur ton front
La couronne d'HOMÈRE & celle de VIRGILE.

Le Président Maynard.



N.^o 1954.

MENTEUR (le) *a beau dire de temps à autre la vérité, il n'est
jamais cru. V. la lettre S.*

N.^o 2866.

D'Ardenne.

N.^o 1954 *a.*

MENTEUR (le).

JE l'adorais cette jeune ZÉLIE ;
Aimant si bien, j'avois su l'enflammer ;
Elle a changé ; je sens que je l'oublie ;

Amour ! Amour ! je ne veux plus aimer.
Ah ! j'étois né pour brûler de sa flamme ;
Et ce penchant ne sert qu'à m'alarmer :
Ne m'offre rien qui séduise mon ame ;
J'aimerois trop ; je ne veux plus aimer.
Foible Mortel, quelle crainte importune,
Me dit le Dieu ! vois, pour te mieux charmer,
J'ai rassemblé les trois Grâces en une.
N'importe, Amour, je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux se présente
Telle qu'Amour prit soin de la former.
Je m'écriai : Sans doute ; elle est charmante !
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.
Oui, du printemps c'est l'image embellie,
C'est, je le vois... mais comment s'exprimer ?
FLORE, VÉNUS, MINERVE, & la FOLIE :
Heureusement je ne veux plus aimer.
De l'Univers je la verrois suivie :
A ses rivaux peut-on s'accoutumer ?
A l'admirer je passerai ma vie ;
C'est bien assez, je ne veux plus aimer.
Oui, dit l'Amour, fuis toujours ta THÉMIRE
Sur le péril je saurai le calmer ;
A tous momens j'aurai foin de te dire :
DAPHNIS, au moins il ne faut pas l'aimer.
Par quels conseils me laissois-je séduire ?
Contre ses droits l'Amour peut-il s'armer ?
L'Enfant malin, je le voyois sourire,
Quand je disois, je ne veux plus aimer.
Depuis ce jour, fans vouloir m'en défendre,
De tous ses feux je me sens consumer ;
Belle Thémire, ai-je pu m'y méprendre ?
Vous avoir vu, hélas ! c'est vous aimer.

M. Monière.

N.^o 1954 *b.*

MÉPRISANS (leçon pour les). V. la lettre L.N.^o 1795.

De la Motte.

N.^o 1955.

MÉPRIS (pour ceux qui ont du) *pour la vie.*

IL n'est pas encor nuit !¹⁹ que les heures font lentes !
Est-ce un homme accablé de douleurs violentes
A qui l'impatience arrache ce discours ?
De ses tourmens fans doute il veut hâter le cours.
Non, c'est un paresseux qui se lasse de vivre ;
Aux plus mortels ennuis l'oisiveté se livre :

Toujours peu satisfait de la fuite du temps,
De sa vie importune il compte les instans ;
La mort lui paroît donc préférable à la vie.
Quoique d'un fort douteux cette mort soit suivie,

Et que son nom lui seul inspire la terreur,
Il semble tous les jours accuser sa lenteur,
Et vouloir avancer le moment redoutable
Qui fixe des Humains le sort irrévocable.
O Ciel ! eh ! comment l'Homme, en les égaremens,
Est-il si peu d'accord avec ses sentimens ?
Il redoute la mort comme le mal suprême ;
Il fait qu'en expirant il perd tout ce qu'il aime ;
Et la vie est le bien qui le touche le moins,
Et qu'il pourroit juger indigne de ses foins !
Que dis-je ? Ce mépris fut, même en tous les âges,
La sublime vertu des Héros & des Sages.
Les uns, cherchant la gloire au milieu des combats,
Ont mis un seul honneur à braver le trépas ;
Les autres, dans le sein de leurs Dieux domestiques,
L'ont vu fondre sur eux avec des yeux stoïques,
Soit qu'un lâche assassin vînt de leurs tristes jours,
Par l'ordre d'un Tyran, précipiter le cours ;
Soit que, pour éviter la honte & l'esclavage,
Une mort volontaire honorât leur courage.
Admire qui voudra leur noble fermeté ;
Je n'y découvre, moi, qu'insensibilité.
Il est beau, dira-t-on, de vivre dans l'Histoire,
Et qu'un long avenir guide notre mémoire.
Je le veux : cependant tous ces propos divers
Sont bons pour embellir de la Prose ou des Vers ;

Ils peuvent tout au plus enivrer de fumée
Ces Amans de la Gloire & de la Renommée
Qui, pour des biens futurs, chimériques & faux,
Sont contents de mourir, s'ils meurent en Héros.

Le Sage est revenu de ces contes frivoles,
Et ne se repaît point de pompeuses paroles.
Vivre au milieu des siens, à son aise & long-temps,
Vaut mieux qu'un vain trophée & des noms éclatant
Eh ! pourquoi retrancher de ces courtes années
Qu'aux fragiles Humains le Ciel a destinées ?
Ses décrets souverains doivent être observés.
Jouissons des momens qu'il nous a réservés,
Et concluons, qu'enfin l'excès de la folie
Fut & fera toujours de mépriser la vie.

De Coulange.

N.^o 1956.

MÉPRISE (la) *heureuse & malheureuse*. V. la lettre
A.N.^o 282 & 291.

Le Bret.



N.^o 1956 *a.*

MÉPRISE (la).

L'AUTRE jour, prenant le frais,
Vous dormiez fur la fougère ;
L'Amour, voyant tant d'attraits,
De loin vous prit pour fa mère :
S'approchant de plus près,
Il dit : Ce n'est point elle ;
Ce font les mêmes traits ;
Mais VÉNUS est moins belle.

*M.****

N.^o 1957.

MER (la), *ses merveilles & ses dangers.*

SOUVERAIN de l'humide Empire,
Que mon œil aime à s'égarer
Sur tes plaines d'émail qu'il parcourt, qu'il admire,
Et qu'en vain il veut mesurer !
Quelle en est, Dieu puissant, l'effrayante étendue !
Quel champ ! avec les cieux l'onde au loin confondue,

Semble se perdre dans les cieux.
Vaste & pompeux spectacle, où, charmé, j'envisage
Une vive peinture, une charmante image
De l'immense grandeur des Dieux !
Quelle couleur riante & pure
Vient m'offrir ce cristal flottant !
Elle unit de nos prés la naissante verdure,
Et des cieux l'azur éclatant.
Quel silence ! quel calme ! En ses grottes profondes
EOLE tient captifs les fiers tyrans des ondes ;
Zéphyr, rien ne trouble ton cours.
Là, bondissent des eaux les citoyens agiles ;
Ici, les Alcyons, fur les flots immobiles,
Couvent le fruit de leurs amours.
Au gré d'un souffle favorable
Voguent cent flottantes maisons,
Qui, vers plus d'une plage à Colchos préférable,
Vont porter de nouveaux JASONS.
Que ; aime à voir enfler leurs ondoyantes voiles !
Quel charme à les guider a forcé les étoiles
Au gré de l'Art industriel ?
Sur elles dans les airs luisent des feux propices,
Réunis pour marquer des plus heureux auspices
Leur cours favorisé des Dieux,
Peuples lointains, quelle abondance
Répandent-elles dans vos ports !

Mais comme leur abord accroît votre opulence,

Leur retour enrichit nos bords.
Ainsi par leur secours chaque climat répare
Le défaut de ces biens que la terre bizarre
Fait éclore fous d'autres cieux ;
Et par un doux échange, autorisé d'ASTRÉE,
Les trésors que produit une feule contrée,
Se reproduisent en tous lieux.
Mais quels objets charment ma vue²⁰ ?
Aux muets habitans des mers
Ici plus d'une embûche est avec art tendue ;
Là, s'offrent mille jeux divers :
Un peuple de beautés couvre l'Empire humide ;
Le Triton est épris. Jalouse NÉRÉÏDE,
Tu fuis dans le moite séjour.
Quel charme se répand dans l'air que je respire !
NEPTUNE, ah ! je le sens, ce fut dans ton Empire
Que naquit la mère d'Amour.
Que m'offre au loin ce vaste espace²¹ ?
Des monts, des forêts, des cités,
Petits mondes femés fur l'humide surface,
Qui les borne de tous côtés.
A qui donc appartient leur suprême domaine,
Arbitre souverain de la liquide plaine ?

Est-ce à JUPITBR ? est-ce à toi ?
Mais d'un coup de trident soudain tu les fais naître ;
Et d'un coup de trident tu les fais disparaître
Reconnoïtroient-ils d'autre loi ?
Mon œil perce l'humide plaine :
Dieux ! quels monstres par-tout épars !
Leur masse énorme inspire une frayeur soudaine,
Leur nombre étonne les regards :
Mais dans ton sein fécond quels trésors tu recèles,
O Neptune ! est-ce assez ? Que d'espèces nouvelles
D'arbres, de fleurs, de fruits divers !
Que ton rival soit fier de l'Empire du Monde ;

Aussi puissant que lui, ta main a su dans l'onde
Te faire un nouvel Univers.
Mais qu'entends-je ? les airs frémissent ;
Les Aquilons, brisant leurs fers,
Aux pluvieux AUTANS, qui fièrement mugissent,
Disputent l'Empire des mers.
D'un orgueilleux essor la vague menaçante
Jusques aux cieux s'élance, & toujours renaissante,
Se creuse cent gouffres mouvans.
Dans leur avare sein fans celle ils l'engloutissent ;
De leurs flancs agités fans cesse ils la vomissent
Au gré du caprice des vents.
Le jour fuit ; la nuit prend fa place :
Mais quelle fatale clarté,

Plus effrayante encor que la nuit qu'elle chasse,
Luit à mon œil épouvanté ?
Les foudres, que les vents de tous côtés provoquent,
Avec un bruit affreux se heurtent s'entrechoquent,
Semblent près d'embraser les flots.

Quels tourbillons de feu livrent la guerre à l'onde !
En est-ce fait, Grands Dieux ! allons-nous voirie
Monde

Se replonger dans le chaos ?
Les vents, les vagues nous maîtrisent :
Frêles asiles des Nochers,
Vos antennes, vos mâts en mille éclats se brisent ;
Que je crains pour vous les rochers !
Précipités cent fois des Cieux jusqu'au TÉNARE,
Vous livrez vos trésors à l'Océan avare²²,
Sans calmer les flots courroucés.
Mais qu'entends-je, Grands Dieux ! quel bruit
épouvantable !

J'en frémis ! Vous heurtez l'écueil inévitable ;
Vos vastes flancs font fracassés ;
Dans l'onde une troupe éperdue

Fond parmi les tas de débris ;
Une autre, entre la vie & la mort suspendue,
Pousse aux cieus de lugubres cris ;

Contre l'onde épuisant leur force & leur adresse,
Ceux-ci trouvent enfin la mort dans leur foiblesse,
Après un long & vain effort.
Quelques-uns, fur un ais, seul reste du naufrage,
Par la vague en courroux vomis fut le rivage,
Nuds, tremblans, bénissent leur sort.
EOLE impose à la tempête,
Les vents rentrent dans leurs cachots.
Mais fur les vastes mers quel spectacle s'apprête ?
Mille nefs ont couvert les flots.
Quel ordre ! Mais déjà l'affreux signal se donne²³,
Et soudain de leurs flancs, où domine BELLONE,
Partent cent globes foudroyans.
Je vois, je vois ces nefs s'abymer fracassées,
Ou voler en éclats dans les airs élancées
Par les salpêtres flamboyans.
A ces spectacles lamentables,
L'acharnement ne peut finir.
Les nefs qu'ont épargné les carreaux redoutables,
Pour se détruire, vont s'unir.
Plus de fuite : il faut vaincre, ou la mort est certaine.
Un déluge de sang teint la liquide plaine.
O MARS ! quelles font tes fureurs ?
C'est peu des cruautés que t'a fourni la terre ;

Il falloir que la mer aux horreurs de la guerre
Joignît de nouvelles horreurs.
Mais l'onde engloutit le rivage²⁴.
Quel est ton dessein, Dieu des Mers ?
Prétends-tu de ton frère usurper le partage ?
Veux-tu subjuguier l'Univers ?
Ciel ! l'onde me poursuit ; où trouver un refuge ?

Que vois-je ? un grain de fable a du nouveau déluge
Borné le cours impétueux.
Retourne, fière Mer, respecte les limites
Que, jaloux de ses droits, JUPITER a prescrites
A tes accès présomptueux.
Chaque jour mon œil, du rivage,
Contemple ces objets divers,
Et je vois fans péril ou le calme ou l'orage
Régner sur l'Empire des Mers.
J'admire chaque jour & tes beautés paisibles,
Neptune, & tes fureurs pompeusement terribles,
Que je vois s'entre-succéder ;
Et comparant les biens dont tu combles le Monde,
Et les maux dont tes flots sont la source féconde,
J'hésite, & n'ose décider.

M.***

N.^o 1957.

MER (tableau de la).

O toi ! tantôt paisible, & tantôt furieux,
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théâtre d'inconstance & d'intestine guerre,
Qui de tes flots altiers environnes la terre,
Qui, source de trésors, lien de l'Univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers,
Océan, quels tableaux ta surface présente !
L'Astre du jour se lève ; & fa clarté naissante.
Lançant obliquement mille traits lumineux,
Sur les flots tremblotans forme un sillon de feux.
Les vents font enchaînés dans leurs prisons profondes.
Prêts à sortir du port, à voler fur les ondes,
De superbes vaisseaux à ce calme trompeur
Semblent de leur départ reprocher la lenteur.
L'onde à foibles replis s'approche de la plage,
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
La Fable ici dirait qu'ALCIONE & CÉIX
De leurs tendres amours couvent alors les fruits.

Dulard.

Poème de la Grandeur de Dieu.



N.^o 1957 *b.*

MER (tableau des effets de la).

DANS ton calme & dans tes orages,
Au Souverain qui te forma,
Et dans tes bords te renferma,
Tu rends, vaste Océan, d'éclatans témoignages ;
Là, prevenant l'effet d'un repos corrupteur,
Sa main d'un sel conservateur
A muni sagement la lenteur de ton onde ;
Ici, son bras t'enchaîne. Effrayant, courroucé,
Tu viens briser tes flots près d'engloutir le Monde,
Contre le grain de fable où son ordre est tracé.
Ton onde, constamment docile,
Qu'une active & douce chaleur
Elève en subtile vapeur,
S'affranchit de ce sel déformais inutile,
S'étend dans l'atmosphère, &, prompte à s'épancher
Dans les entrailles du rocher,
En ruisseaux, en torrens, s'échappe des montagnes :
Ainsi vous vous formez par un cercle éternel,
Fleuves qu'un cours utile aux cités, aux campagnes,
Vient enfin réunir dans le sein maternel.

*M.****

N.^o 1957 c.

MER (les dangers de la) *vaincus*.

IL remplit du chaos les abymes funèbres ;
Il affermit la terre & chassa les ténèbres.
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.
Les bornes qu'il leur a prescrites,
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Ou leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit ;
Un grain de fable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnoit son Maître, & s'enfuir.

M. Le Franc.
Poëme des Merveilles de Dieu.



N.^o 1957 *d.*

MER (tableau de la) *lorsqu'elle est agitée.*

MAIS ce calme est troublé. Fièremment courroucée,
L'onde s'enfle & mugit jusqu'aux cieux élancée ;
Elle tombe écumante, & cent gouffres ouverts
L'engloutissent soudain, soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.
Elle retombe, & roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot ; à leurs mugissemens
Les Aquilons fougueux joignent leurs sifflemens.
L'onde tumultueuse, en cet affreux orage,
Prête à tout submerger, va franchir le rivage.
Impuissante fureur ! un frein impérieux
Enchaîne, fière Mer, tes flots séditieux.
Le doigt du Tout-puissant a tracé fur le fable
Un ordre redouté, barrière insurmontable ;
Ton onde audacieuse, à cet auguste aspect,
Tombe, &, pleine d'effroi, recule avec respect.

Dulard.



N.^o 1957 e.

MER (l'empire de la) *est un séjour de guerre éternelle.*

LES différens poissons, pour leur goût recherchés,
Ont tous leurs ennemis visibles ou cachés ;
A leur antipathie, à leur haine fidèles,
Ils se livrent entre eux des guerres éternelles.
Ainsi le sein des mers n'est qu'un champ spacieux,
Théâtre de discorde & de combats nombreux,
Un Empire ou la force opprime la foiblesse,
Où tout est stratagème, art, embûche, souplesse,
Où l'ennemi triomphe & cède tour-à-tour :
Scène renouvelée au terrestre séjour.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

N.^o 1957 *f.*

MERCREDI (le) *des Cendres.*

TOUT passe ; un jour de plus s'est levé fur nos têtes !
Il a fané les fleurs & terminé les fêtes.
Au Temple un peu de cendre épars fur notre front,
A changé ce tumulte en un calme profond :

Des sous que je formois en chantant le délire,
J'entends frémir encor les cordes de ma lyre ;
Muse, laisse mourir tant de frivoles sons,
De plus graves objets veulent de nouveaux tons.

M. le Mierre.

Des Fastes & Usages de Paris.

MERCURE & le Sculpteur. *Leçon allégorique pour les gens trop
prévenus en leur faveur.*

LE Dieu qui porte un caducée
Se mit un jour dans la pensée
De changer de figure & de quitter les cieux,
Voulant s'instruire par lui-même
De ce que l'on pensoit de lui dans ces bas lieux.
C'étoit une imprudence extrême :
Quelque parfaits que soient les Dieux,
Ils risquent trop d'être si curieux.

Après diverses aventures,
Il vint chez un Sculpteur, où trouvant les figures
De JUPITER & de MOMUS,
Il voulut savoir quelle somme
On les vendoit. Combien, dit-il à l'homme,
Ce Jupiter ? Deux oboles, fans plus.

Nº 1958.

Notre galant sourit de voir Monsieur son père
Non plus prisé que quelqu'un du vulgaire.
Et ce petit Bouffon ? Un demi-carolus.
MERCURE voit enfin le seul objet qu'il aime ;
C'est dire assez qu'il s'apperçoit lui-même.
Par le STIX, disoit-il tout bas,
On doit plus m'estimer que ces Dieux inutiles ;
Je préside au commerce, & rends les gens habiles ;
Le Monde me doit trop pour n'en point faire cas.
Le fanfaron croyoit que tout l'or du PACTOLE
Ne pouvoir payer son Idole.
Combien, dit-il, celui qu'ici je vois niché ?
Pour ce maître fripon, repart le Polyclète,
N'aurons débat ; & si tu fais emplette
De JUPIN ou MOMUS, il suivra le marché.
Tout homme enflé de son mérite,
Si de s'en informer il étoit assez fou,
Se verroit détrompé bien vite.
Tel s'estime un mont d'or, qui ne vaut pas un sou
Richer.



N.^o 1959.

MÈRE (avis à une) *coquette*.

MÈRE, crains pour ta fille ; elle examine en toi
L'esprit, l'air, tout enfin, jusqu'au *je ne sais quoi*.
Le pis pour cet enfant, dont tu fais les délices,
C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes
vices :

Ne t' imagine plus que fa simplicité
Puisse contre tes mœurs la mettre en sûreté.
Quoiqu' ailleurs quelquefois son enfance sommeille,
Elle est auprès de toi tout œil & tout oreille.

Le P. Sanlecque.

N.^o 1960.

MÈRE (conseils d'une) à son *fils présenté depuis peu à la Cour.*

DEPUIS deux mois au plus vous êtes à la Cour ;
Vous ne connoissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le Courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même fans retour.

Craignez de ces Messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le Monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours ;
L'impression demeure. En vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage ;
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé,
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connoissez donc le Monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.
Croyez que dans les Cours règnent les injustices,
Que là, point de vertu ne rachète les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion,
Et qu'à la Cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de l'avoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu que la Société
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire,
Et les plus ennuyeux saveur s'y mieux conduire.
Je connois cette Cour, on peut fort la blâmer ;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes sur-tout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.

Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit,
Cachez vos sentimens, & même votre esprit ;
Sur-tout de vos secrets soyez toujours le maître ;
Qui dit celui d'autrui, doit passer pour un traître ;
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un fot.

.....

De Voltaire.

N.^o 1961.

MÈRE (la) *prudente*. V. la lettre E.
N.^o 983.

M. Dorat.

N.^o 1962.

MÈRE (la) *désespérée & suppliante*. V. la lettre H.
N.^o 1440.

M.***

N.^o 1963.

MÉRITE (le) *doit être indépendant de la naissance*²⁵.

Quoi ! faut-il naître Duc pour avoir du génie ?
HORACE n'est-il rien, réponds, homme orgueilleux,

Quand il fait résonner son luth harmonieux,
Et que je sens, par ses accords ravie,
Mon ame s'élever jusqu'au plus haut des cieux.

Irai-je donc, bêtement glorieux,
Lui demander sa généalogie ?
Me verra-t-on, Auditeur dédaigneux,
Persiffler de ses chants la douce mélodie,
Et prôner comme un sot la lourde psalmodie
De quelques Marquis ennuyeux ?
Que le vulgaire aveugle adore la naissance !
Qu'il flatte ces MIDAS que la sottise encense !
Moi, j'admire ROLLIN né pauvre & fans aïeux,
Et dans le grand ROUSSEAU Je vois le fils des Dieux.
M. l'Abbé de Reyrac.

N.^o 1964.

MÉRITE (on ne connoît le) *des Grands Hommes que lorsqu'ils
n'existent plus.*

HOMMES fameux, grands personnages,
Guerriers vaillans, Ministres sages,
Malgré les travaux glorieux
Que vous exposez à nos yeux
Pendant la paix, pendant la guerre,

Nous ne connoissons bien votre juste valeur,
Que quand la tombe vous enterre.
Des cèdres du LIBAN l'on ne voit la hauteur,
Que quand ils font couchés par terre.

N.^o 1965.

MÉRITE (le) *personnel*.

ON ne se choisit point un père ;
Par un reproche populaire
Le Sage n'est point abattu :
Oui, quoi que le vulgaire en pense,
DAMON, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.
N'envions que l'humble sagesse ;
Seule elle fait notre noblesse ;
Le vice notre indignité.
Par-là se distinguent les Homme ;
Et que fait à ce que nous sommes,
Ce que nos pères ont été ?
Que j'aime à voir le sage HORACE
Satisfait, content de sa race,
Quoique du rang des Affranchis !
Mais je ne vois qu'avec colère

Un fils tremblant au nom d'un père,
Qui n'a de tache que ce fils.
Le sang s'altère & se répare ;
Ainsi CASTOR, né de PYNDARE,

Prit place entre les Immortels ;
Ainsi le hideux POLIPHEME,
Fils indigne d'un Dieu qui l'aime,
N'a pu partager fies Autels.

La Motte.

N.^o 1966.

MÉRITE (le) & la Fortune. Moralité pour bien des gens.

LE Mérite, Cadet de fort bonne Maison,
Et l'Infante Fortune, opulente héritière,
Par les liens d'hymen furent unis, dit-on ;
Au bon vieux temps c'étoit-là la manière.
Entre eux point de débat, point de discussion ;
Il n'étoit bruit par-tout que de leur union.
Jamais on ne voyoit Fortune fans Mérite ;
Mérite fans Fortune étoit cas suprenant,
C'étoit même chose illicite.
La mode, hélas ! n'en est plus maintenant.
Tant pis ; car, après tout, l'hymen étoit sortable ;
L'époux étoit bien fait, insinuant, aimable ;

L'épouse avoir de grands attraits
Et du comptant : que faut-il davantage ?
Comptant lui seul tient lieu des plus beaux traits ;
Au demeurant, l'humeur un peu volage ;

C'étoit le seul défaut dont on pût la taxer ;
Mais Mérite, fin personnage,
Mieux que tout autre avoit su la fixer.
Pour un Cadet une telle alliance
Devoit sans doute avoir de grands appas,
Si de tout bien la jouissance
A la longue n'ennuyoit pas.
Chez ce couple charmant accouroient a toute heure
Gens de toute condition ;
L'intérêt, joint à l'inclination,
Les attiroit à leur demeure,
D'où l'on ne sortoit point fans admiration.
Mérite, beau diseur, enchantoit tout le monde ;
C'étoit lui qu'on louoit ; Fortune n'étoit rien ;
Cependant c'étoit de son bien
Qu'il faisoit largesse à la ronde ;
Largesse à qui, tout bien compté,
Il devoit le bonheur de se voir tant vanté.
Devenu fier de cette préférence,
Il croit Fortune indigne de son cœur ;
Pour elle plus d'égard, de soin, de déference ;
C'étoit mépris, c'étoit hauteur,

Même ne regardoit souvent la pauvre Infante,
Que comme il auroit fait fa très-humble servante.
Qu'on juge si ce trait dut bien fort la piquer ;
Elle étoit femme, elle étoit méprisée ;
Pour moins l'on pourroit se choquer.
Elle en fut si scandalisée,
Que fur le champ, fans dire adieu,
Elle délogea dudit lieu.
Vous jugez bien qu'elle trouva retraite.
Gens d'affaire, tous des premiers,
La recueillirent volontiers.
J'oubliois qu'en partant elle fit maison nette,
Laissant au Mérite pour bien,

Ou peu de chose, ou même rien.
Ce coup ne le toucha que de la bonne forte :
Qu'y perdoit-il ? Un assez foible appui ;
Sans elle il comptoir bien de retenir chez lui
Des Courtisans la flatteuse cohorte.
Il se trompa. Hors quelques vrais amis,
Tout, jusqu'aux gens de bien, déserta du logis ;
Du côté de Fortune & des sots & des sages
On vit tourner tous les hommages.
Ce n'est pas tout : il se voit à son tour
Réduit à lui faire fa cour.
Cette vengeance a pour elle des charmes ;
On fait assez que pareil incident

Pour tout vindicatif est un morceau friand.
Mérite de dépit en verse maintes larmes ;
Mais ses soupirs font superssus :
A la porte on le laisse à loisir se morfondre ;
Pour achever même de le confondre,
Il voit le crime admis, & lui seul être exclus.

Le P. Benoît, Jésuite.

N^o 1967.

*MÉRITE (le) de nos aïeux ne doit pas être une raison suffisante
pour obtenir des emplois au détriment de ceux qui ont le mérite*

personnel
V. la lettre A.N.^o 168.

La Chaussée.

N.^o 1967 *a.*

MÉRITE (le) *outragé.* V. la lettre E.
N.^o 1156 *a.*

M. de Vixouze.



N.^o 1967 *b.*

MÉRITE (le) *se connoît par les dehors les moins affectés*

Au Sage il faut si peu de chose,
Alors qu'il fait se modérer !
La Bergère veut se parer,
Et se pare avec une rose ;
Elle suiffit à la Beauté :
Mais le luxe & la vanité
Demandent une autre parure
Et fur un front charmant,
Qu'avoit embelli la Nature,
On veut placer le diamant.
En fait-on mieux ? Non, je vous jure.

M. de Mayer.

N.^o 1967 *c.*

MÉRITE (le) *de nos aïeux devient fort souvent l'instrument de
notre fortune*²⁶.

*JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds, son revenu :
C'étoit mon bisaïeul, de célèbre mémoire.
Son fils fit tout de même, aussi son petit-fils.*

Jamais au monde ils n'ont acquis
Que de l'estime & de la gloire.
Mon bisaïeul étoit un Fablier,
Disoit fort plaisamment une femme immortelle.
Cet arbre est mort, mais non pas tout entier ;
J'en fuis un rejeton, une tige fidelle :
Voici mes fruits, une Fable nouvelle ;
Avec bonté daignez la recevoir ;
Dans mon malheur c'est mon unique espoir.
Foible, abattu, cherchant un appui nécessaire,
Un lierre desséché languissoit fur la terre ;
Il apperçoit un chêne audacieux
Dont le sommet se perdoit dans les cieux.
Ce chêne répandoit une ombre bienfaisante.
Les Mortels fatigués des ardeurs du midi,
Trouvant fous son feuillage un salutaire abri,
Y venoient ranimer leurs forces languissantes :
Cet arbre croit sacré ; les Bergers d'alentour
L'avoient défié dans leur reconnaissance.
Qui fait les Dieux ? C'est notre amour.
Notre lierre s'approche ; &, plein de confiance,
Poussé par son heureux destin,
Il embrasse le tronc de cet arbre divin ;
Il s'élève, il serpente autour de son écorce ;
Le voilà ranimé, vigoureux, plein de force.
Je fuis ce lierre abandonné ;

Vous, cet arbre divin que ma faiblesse embrasse.

Je vous ai peint mon fort infortuné,
Votre appui seul peut en changer la face.
Par l'arrière petite-fille de la Fontaine.

N.^o 1968.

*MERLE (le) & la Fauvette. Leçon allégorique pour ceux qui
jouissent de leur liberté.*

UNE Fauvette habitoit une cage ;
On se plaisoit à l'entendre chanter ;
Sa voix charmoit le voisinage :
Amoureux de son doux ramage,
Un Merle assez souvent venoit la visiter :
A travers les barreaux, pendant la nuit entière,
Notre couple s'entretenoit ;
Toujours avec chagrin le Galant s'éloignoit
De son aimable prisonnière.
Ils maudissoient l'Aurore & son cruel retour,
Quand il venoit troubler leur mutuel amour.
C'est trop nous gêner ; venez vivre
Avec moi, lui dit-elle un jour ;
Vous le pouvez ; moi, je ne puis vous suivre :
Ainsi que moi vous ferez bien,
Venez, vous ne pouvez mieux faire.

Je chante, je fais bonne chère ;

On a grand foin de moi, je ne manque de rien,
Bon millet, exquise navette,
Mouron, sucre, échaudés, biscuits.
En été, boisson fraîche & nette ;
En hiver bon feu, bon logis.
Ces douceurs ne me tentent guère,
Répondit le rusé compère ;
Il n'est point de félicite,
Ni de biens fans la liberté.

Le Brun.

N.^o 1968 *a.*

MERLE (le), *l'Hirondelle, & le Hibou ; ou le Mariage manqué.*

IRIS, il est donc vrai, DAMON a son congé ;
Pour lui vos yeux n'ont plus que de l'indifférence,
Et, par une sage inconstance,
D'un nœud mal assorti votre cœur dégagé,
Peut s'applaudir d'avoir changé.
Je l'avois bien prévu ; jeune, opulente, aimable,
Un tel Amant n'étoit pas votre fait ;
Pour vous en mieux convaincre, écoutez cette Fable ;
C'est votre Damon trait pour trait.

Un Hibou des plus laids, voisin d'une Hirondelle,
Se mit un jour dans la cervelle
De l'aimer, & soudain lui fut offrir son cœur.
Un Hibou ! direz-vous ; si, la vilaine bête !
N'importe, il fut si bien déguiser sa laideur,
Qu'il vint, grace à la nuit, à bout de sa conquête ;
L'Hirondelle agréa ses feux :
Bientôt, pour lui plaire elle chasse,
Beaux Tarins, doux Pinsons, & Serins amoureux ;
A Monsieur le Hibou tous cédèrent la place.
Tous les soirs, sans manquer, ce sale & triste Amant
Alloit chercher insolemment,
Dans un bocage des plus sombres.
L'objet dont il étoit épris ;
Et la pauvre femelle, à la faveur des ombres,
Le prenoit pour un Adonis.
Des Amans prévenus que l'erreur est extrême !
Elle admiroit jusqu'à son chant,
Le trouvoit cent fois plus touchant
Que celui du Rossignol même :
Bref, l'oiseau de nuit, plus fier
Que l'Aigle de JUPITER,
Osa parler d'hymen. Dans sa flamme indiscrete
Si l'Hirondelle eut consulté son cœur,
L'affaire eût été bientôt faite ;

Mais il falloit avoir l'aveu de son tuteur,
Fin Merle, à duper difficile.
Le Hibou, que la nuit s'offre à favoriser,
Vole à son nid sans crainte, & pense l'abuser
Comme il a trompé sa pupille.
Ah ! qu'il s'en fallut bien ! A ses lugubres cris,
Le Merle reconnut d'abord la fourberie.
Bel oiseau, lui dit-il d'un air de raillerie,
De cet hymen vraiment je connois tout le prix ;
Sur ma parole que j'en donne,

Assemblez dès demain tous les oiseaux ici ;
De bon matin rendez-vous y :
Si la clarté du jour n'a rien qui vous étonne,
L'Hirondelle est à vous, & je vous l'abandonne.
Vous jugez bien que le Hibou
Pour s'y trouver ne fut pas assez fou.
Que conclure de là ! C'est qu'au siècle où nous
sommes,
Il est bien des Hibous sous la forme des Hommes ;
Ebauches de Ville & de Cour,
Que dans l'ombre on prendroit pour des tableaux
d'élite,
Mais qui perdent tout leur mérite,
Dès qu'on les expose au grand jour.

Fleury,



N.^o 1969.

MERYEILLES (les). V. la lettre C.
N.^o 579.

P. Corneille.

N.^o 1969 *a.*

MÉSALLIER (le danger de se). V. la lettre R.
N.^o 2748 c.

Pesselier.

N.^o 1969 *b*.

MÉSANGE (l'instinct de la). V. la lettre J.
N.^o 1661.

Dulard.

N.^o 1969 *C*.

MÉTAMORPHOSE (la double). V. la lettre T.
N.^o 2982 *a*.

Benserade.

N.^o 1969 *d.*

MÉTAPHYSICIENS (sortie contre les).

PENSEURS célèbres, pauvres gens,
Qui sur le système du Monde
Balbutiez vos argumens,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes erreurs nous inonde
Sous mille titres différens !
Vous m'amusez bien, je vous jure,
Et j'aime votre sérieux,
Lorsque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux mieux,
Croit deviner la contexture
De ce globe mystérieux...
Ah ! de cet embarras extrême
Qui vous empêche de sortir ?
Adorez un Etre suprême,
Sans chercher à le définir ;
Qu'il soit de tout cause première,
Qu'il anime les Elémens...
Qu'il ait une puissance entière

Sur la mort, la vie, & le temps :
Dès-lors, raisonneurs inutiles,
Si par lui tout est dirigé,
Reposez-vous, dormez tranquilles ;
Voilà votre globe arrangé.

M. Dorat.

N.^o 1970.

MÉTÉMPSYCOSE (la) ; ou *le Petit-Maître ridiculisé.*

UN vieux Singe étant mort, son ombre calotine
Sollicite l'époux de PROSERPINE,
Pour revoir la clarté du jour.
Le Roi du ténébreux séjour
Lui voulant ôter sa souplesse,
Sa malice sur-tout, & sa vivacité,
Du corps d'un âne alloit la faire hôtesse ;
Ainsi l'avoit-il arrêté.
Mais l'ombre, après quelques gambades
Et deux ou trois pantalonades,
Dont le bon PLUTON rit bien fort,
Obtient du Dieu de se choisir un fort,
Et lui demande avec instance
La faveur de passer au corps d'un Perroquet :
Ce sera, dit-elle, mon fait ;

Car je pourrai du moins, dans cette résidence,
Conserver avec l'Homme un peu de ressemblance.
On fait qu'étant Singe autrefois,
J'imitois son air & son geste ;
Et jouant ici de mon reste,
Je le copierai de la voix.
L'ame du Singe à peine anime un vert plumage,
Qu'une vieille l'achète & le met dans la cage.
Bavard comme elle, il charmoit son ennui ;
Aux passans il chantoit leur gamme,
Causoit le long du jour avec la bonne femme,
Qui ne parloit plus sensément que lui.
Le sire en fit aisément la conquête :
A son nouveau talent d'étourdir le quartier,
Se joint je ne fais quoi de son premier métier.
En Arlequin il remuoit la tête,
Faisoit craquer son bec, formoit différens sons ;
Il agitoit sa queue en cent & cent façons,
Et jouoit les Marionnettes.
La vieille, mettant ses lunettes,
Ne se lassoit de l'admirer,
Triste d'être un peu sourde, & souvent d'ignorer
Ce qu'avait dit son Perroquet fertile.
Au demeurant, suivant son style,
Le drôle aimoit à siroter,

La vieille aussi. L'âge de radoter
Eft assez la saison de boire :
L'une tint bon ; l'autre s'en trouva mal.
Notre emplumé, pour n'être assez frugal,
Se vit encor contraint de passer l'onde noire.
Il reparut devant PLUTON,
Qui, le privant de la parole,
Vouloit le renvoyer dans le corps d'une sole.
Perrot, craignant sur-tout de devenir poisson,
Eut recours à son protocole,

Vous fit nouvelle cabriole,
Joua fa farce, & plut. On lait que quelquefois
Peu de chose amuse les Rois.
Selon son goût enfin le Dieu le fit renaître,
Et de l'Homme lui donna l'être ;
Mais n'osant pas en faire un Mortel vertueux,
Un Sage, il le destine au corps d'un Petit-Maître,
D'un brouillon, d'un présomptueux,
Portant la tête au vent, de soi-même idolâtre,
Importun, fanfaron, d'ennuyeux entretien,
Parlant beaucoup, ne disant rien,
Vrai personnage de Théâtre,
Et d'ordinaire aussi personnage de Cour.
MERCURE en cet état le rencontrant un jour :
Je t'ai vu naguère au TÉNARE,
S'écria-t-il ; tu n'es qu'un composé bizarre

Et du Singe & du Perroquet :
Grace à ton geste, ainsi qu'à ton caquet,
Ton ridicule se consomme ;
D'un semblable mélange on ne fait qu'un sot homme.
Tannevot.

N.^o 1971.

MÉTROMANIE (les disgraces attachées à la).

RENTRE dans le néant dont je t'avois tiré ;
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à ta feule indigence.
Cette soit de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des gouffres affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des Auteurs fans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, & servir de pâture
A je ne fais quel tas de brouillons affamés,
Dont les Ecrits mordans fur les Quais font ferriés.
Déjà dans les Cafés tes projets se répandent ;
Les Parodistes oisifs & les Forains t'attendent :

Vas, après t'être vu fur la Scène avili,
De l'opprobre avec eux retomber dans l'oubli.

La Métromanie, Comédie de Piron.

N.^o 1971 *a.*

MEUDON (la fontaine de), ou *l'Homme poursuivi par la Gloire.*

AIMABLE fille des montagnes,

Qui d'un tertre isolé qu'ombragent trois ormeaux,
Sur un lit de gravier laissant tomber tes eaux,
Viens désaltérer nos campagnes ;
Dans quelle grotte obscure, ou bien fous quels
berceaux

Rassemble-tu l'essaim de tes jeunes compagnes
Et les Nymphes de ces coteaux ?
Souffre-moi pour témoin de leurs danses légères
Et de leurs plaisirs innocens.

HORACE a vu jadis de semblables mystères ;
Horace a célébré, dans ses divins accens,
La fontaine de BLANDUSIE,
Objet de son hommage, honneur de L'ITALIE,
Et le rendez-vous des Amans.

O Nymphes ! tu serois plus digne de ses chants.
Fontaine de MEUDON, source pure & lympide,
Accueille fur tes bords un habitant nouveau ;
Aux sons qu'il va former que toi feule préside.

Dans les antiques mœurs on entendoit OVIDE
Te promettre le sang d'un agile chevreau
Ou d'une génisse timide.

Mais faut-il présenter cette offrande homicide
A la Déesse d'un ruisseau,
Et fouiller son cristal liquide ?

Tu verras par mes mains ton rivage jonche
De branches de LILAS, d'EPINE printanière ;
Je renouerai le tout d'un ruban détaché
Du corset de quelque bergère ;
Et voilà mon bouquet, il est fait pour nous deux.
Les dons de la campagne ici bornent mes vœux ;
Ici je me sens plus tranquille ;
Les folles passions, dont au sein de la ville
Je portois fur mon cœur le pénible fardeau,
Se calment dans ce libre asile
Et fous un horizon plus beau ;

L'ambition s'endort, les préjugés se taisent ;
Des désirs effrénés les tumultes s'apaisent.
Je fuis plus à moi-même, & dépends moins d'autrui ;
Mes penchans font plus doux, mes plaisirs plus
faciles ;

Il n'en faut de bruyans qu'à ces ames stériles
Que l'agitation défend contre l'ennui.
Le repos est un bien, lorsque notre ame est pure ;
Et lorsqu'elle est sensible, un champ peut l'attendrir.
D'un œil indifférent qui peut voir la verdure,

N'étoit pas né pour le plaisir.
Je respire avec l'air le calme & l'alégresse ;
Ce gazon, ce coteau, cet arbre m'intéresse ;
L'oiseau chante, & l'Amour ranime ses accens ;
La Nature m'entoure & parle à tous mes sens.
Nature ! que sert-il que, dans leur fausse ivresse,
D'ambitieux Rimeurs te nomment leur Maîtresse ?
Tu n'es pas à leurs yeux des objets le plus beau ;
Non, tu n'as point touché leur vanité futile.
Pour être applaudis à la ville,
Ils nous parlent de leur hameau.
Leur vain amour pour toi n'est rien que la manie
D'étaler à nos yeux ce qu'ils n'ont point goûté ;
Ils peignent une fleur, & ne l'ont pas cueillie ;
Tu n'es point leur Divinité ;
Ils n'ont pas fous tes yeux composé leur cantique.
Qu'ils viennent fur ces bords ; fortunés comme moi
Renonçant, pour t'aimer, à l'orgueil poétique,
Tous leurs Vers couleront purs & doux comme toi.
Eh ! qui se défendrait d'un riant paysage ?
Au spectacle des champs qui pourroit résister ?
Ah ! c'est fur un charmant rivage
Que SAINT-LAMBERT a dû chanter.
Là-bas fur ce coteau, théâtre de verdure,
Regardez l'homme heureux : il contemple, il jouit ;

Son visage est serein, & sa bouche sourit...

Son front est rayonnant d'une volupté pure.
Vous lui parlez ; à peine il entend vos discours,
A peine il vous répond. L'onde est là qui murmure ;
Il compte les cailloux qu'elle effleure en son cours,
Il est l'Amant de la Nature,
Il est seul avec elle, il est encre ses bras...
Cruels ! n'approchez point, ne l'interrompez pas ;
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides.
Ces momens font bien chers, puisqu'ils font si
rapides !

Il ne peut les goûter toujours.
Bientôt les passions reprendront leur empire ;
Peut-être est-il, hélas ! fous celui des Amours,
Ou peut-être la Gloire a trop su le séduire :
La Gloire ! Ah ! s'il est vrai, ces momens feront
courts.

O Souveraine de mes jours !
Gloire, tu me poursuis jusqu'au sein des campagnes,
Sous l'abri des rochers, au faîte des montagnes ;
Ton séduisant fantôme est toujours devant moi.
Eh bien ! je t'obéis, je fuis encore à toi.
Ne me reproche point une oisiveté sage ;
Mon vaisseau se radoube, & va braver l'orage.
Dans les trésors cachés de la réflexion,
Solitaire, appliqué, j'ai puisé des richesses ;
Gloire, voici le temps de tenir tes promesses ;
Sur moi de tes splendeurs fais briller un rayon.

La plus belle retraite en peut être embellie ;
Et si tu m'exauçois, du sein de mes foyers,
Je reviens en ces lieux semer sur la prairie
Tes couronnes & tes lauriers.

M. de la Harpe.

N.^o 1972.

MEUNIER (le), *son Fils, & l'Ane. Leçon allégorique pour les gens peu inquiets du qu'en dira-t-on.*

L'INVENTION des Arts étant un droit d'ainesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne GRÈCE :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La FEINTE est un pays plein de terres desertes ;
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à RACAN MALHERBE l'a conté.
Ces deux rivaux d'HORACE, héritiers de fa lyre,
Disciples d'APOLLON, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & fans témoins,
(Comme ils se consioient leurs pensers & leurs foins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,

Qui par tous ces degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance,
Dois-je dans la Province établir mon séjour,

Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la
Cour ?

Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter ;
Mais j'ai les miens, la Cour, le Peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son
Fils,

L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de Foire :
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet Homme & son Fils le portent comme un
lustre.

Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
Le premier qui les vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance ;
Il met fur pied fa bête, & la fait détalier.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,

Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure,
Il fait monter son fils, il suit ; & d'aventure
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe grise ;
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est
grand'honte

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune Fils,
Tandis que ce migaud, comme un Evêque assis,
Fait le veau fur son âne, & pense être bien sage.
Il n'est, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge,
Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup fur coup renvoyés,
L'Homme crut avoir tort, & mit son Fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens font fous ;
Le Baudet n'en peut plus, il mourra fous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre Bourrique ?
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre fa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & son père.
Essayons toutefois, si, par quelque manière,

Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Ane, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit ; Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours ; car quand il va voir JEANNE,
Il monte fur fa bête, & la chanson le dit :
Beaux triots de Baudets ! Le Meûnier repartit :
Je fuis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire a ma tête. Il le fit, & fit bien.
Quant à vous, suivez MARS, ou l'Amour, ou le
Prince.

Allez, venez, courez, demeurez en Province ;
Prenez Femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

La Fontaine.



N.^o 1973.

MEUNIER (le).

QUEL état douloureux ! ami, peux-tu le croire,
Disoit le Meûnier MATHURIN ?
Un ruisseau règle mon destin,
Et lorsqu'il manque d'eau, je suis contraint d'en
boire ;
Mais lorsqu'il coule, ami GRÉGOIRE,
Et qu'il fait tourner mon moulin,
A longs traits j'avale du vin.

*M.****

N.^o 1973 *a.*

MICHEL (éloge de Jean), *Poète du dix-septième siècle. V la lettre*
G.N.^o 1371 *c.*

N.^o 1974.

MIDI (le), *Alphée & Aréthuse*.

CE grand Astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de la carrière,
Suspendre son cours glorieux.

Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple, du haut des airs,
L'Olympe, la terre, & les mers,
Remplis de fa clarté féconde,
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la Nature en silence
Attend que le Dieu de DÉLOS
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots,
Tandis que des Géans horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de VÉSUVE & d'ETNA.

Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes, à demi-nus,
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'INDE & de LATONE,
Couronné de feuillages verts,
Jouit des dons que les Hivers
Offrent en tribut à l'Automne.
Déjà le champagne glace
Dans le verre éclate & bouillonne ;
Déjà SILÈNE terrassé

Au Dieu des songes s'abandonne ;
BACCHUS s'enivre, Amour l'ordonne,
Et dans le vin qu'ils ont versé
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
ARÉTHUSE fuit les chaleurs ;
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,
Vole sur un tapis de fleurs ;
La Nymphé combat & succombe ;
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi-fermés ;
Elle s'endort ; son urne tombe,
Plus de voile pour ses appas,
Tout est confondu par MORPHÉE.
Volez, Amours, volez, ALPHÉE ;
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire.
Quoi, dit-il, serois-je vainqueur ?
Elle dort ; elle qui déchire
Un cœur soumis, un tendre cœur
Qu'elle méprise & qu'elle attire !
Elle dort, ô Dieux ! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime ;

Cruels, si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,

Ne puissiez qu'après le crime,
Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit ; l'Amour est son excuse ;
Déjà tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils font animés.
L'onde de la Nymphé rebelle
Résiste à leurs efforts heureux,
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'Amant, de l'Amante,
Vont prendre & suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore ;
Un Dieu caché fous les roseaux,
Du feu que la Naïade ignore,
Echauffe autour d'elle ces eaux :
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais fans colère & fans douleur.
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on désire ?

M.***



N.^o 1975.

MIDI (le) ; ou *l'Heure du Berger*

L'OMBRE fuit devant la lumière,
Et ne peint plus les objets sur la terre ;
Au plus haut des cieux emporté,
L'Astre brûlant qui nous éclaire
A redoublé l'activité
De son feu perpendiculaire.
Alors, vers ces beaux lieux que Nature a formés,
Dont la fraîcheur est éternelle,
Les troupeaux, les Bergers, avec le même zèle,
Tournent leurs pas accoutumés.
Mille arbres dont l'épais feuillage
Forme des berceaux dispersés,
Sous leurs rameaux entrelassés
Paroissent enchaîner l'ombrage.
Un Dieu sans doute habite ce bocage,
Tout y respire sa bonté ;
C'est le Dieu de la Volupté,
Je le connois à son ouvrage.
Du sein humide des coteaux
Qui ferment en fuyant cette douce retraite,
S'échappent de légers ruisseaux

De qui l'onde pure & nette,
Par mille charmans détours,
Se joue en ce lieu qu'elle aime,
Fuit, revient fur elle-même,
Rechange aussi-tôt son cours,
Puis revient, & fuit de même,
En murmurant de s'éloigner toujours.
PHILOMÈLE en ces lieux à fa plainte amoureuse
Vient s'abandonner tous les jours ;
C'est-là que naissent les Amours,
Et que PHILIS apprend à devenir rêveuse.
Tandis qu'ailleurs, fous de riches lambris,
Un Art, à la santé funeste,
Offre aux regards des Convives surpris,
De mets empoisonnés l'abondance indigeste ;
D'un repas frugal & fans frais,
Mollement étendus fur la simple verdure,
Tous nos Bergers font satisfaits ;
La gaieté, l'appétit, assaisonnent les mets
Qu'a préparés la Nature.
Fatigué quelquefois de ses divers travaux,
Le Dieu des bois à cette heure sommeille ;
LYDAMAS n'ose point animer ses pipeaux,
De crainte que leur son ne frappe son oreille :
Assis auprès, de CORIDON,

il parle de CÉRÈS OU du Dieu de la treille,
Et le flexible osier, sous la main d'ALCIDON,
Forme une agréable corbeille.
Bientôt LYCAS de ses, gluaux
Va disposer l'innocente malice ;
Souvent il voit son artifice
Fatal à d'imprudens oiseaux.
Amans ailés, modérez votre peine,
CLIMÈNE aime vos chants, & vous la charmerez ;
Voyez les biens qui vous font préparés,

Vous volerez sur le sein de Climène.
Près du ruisseau chéri déjà DAPHNIS attend
Que sa PHILIS daigne paraître ;
Un stratagème heureux doit lui faire connoître
Si son cœur est indifférent.
L'adroit Berger y laisse sa houlette ;
Quel fort heureux ! si Philis le voyant....
Mais elle vient.... D'une vue inquiète,
Philis a parcouru tous les lieux d'alentour ;
Son Berger ne fait point résonner fa musette.
Il est parti, dit-elle, il étoit fans amour :
Elle descend à la fontaine ;
Quel doux spectacle pour fies yeux !
Sa houlette.... D'abord un désir curieux
A la voir de plus près l'entraîne ;
Bientôt vient un autre dessein ;

Elle veut la toucher ; cependant elle n'ose :
De la houlette elle approche sa main,
La retire, s'enfuit fans en savoir la cause,
Revient, hésite encore, & la prenant enfin.
Elle admire les fleurs dont elle est entourée,
Puis de l'Amour tout-à-coup inspirée,
Rougit, laisse la sienne, & s'échappe soudain.
Daphnis, témoin de ce mystère,
Va saisir aussi-tôt celle de la Bergère,
Court après elle, & se jette à ses pieds.
Philis, interdite & muette,
Laisse tomber de ses mains la houlette,
Détourne en soupirant ses yeux humiliés,
Veut fuir encore ; mais, baigné de ses larmes,
Le Berger parle de mourir :
On ne résiste point à de si fortes armes ;
Philis n'a plus la force de s'enfuir,
Elle s'arrête & reprend fa houlette
Des mains du Berger amoureux.

Daphnis ne reliant point une ardeur indiscrete ;
Le bonheur qu'il éprouve avoit fixé ses vœux ;
Son amour ne cherchoit qu'à se faire connoître ;
Il dira, *je vous aime* il l'entendra peut-être ;
Daphnis se croit allez heureux.

Le Bret.

N.^o 1976.

MIEL (à ceux qui veulent avoir du).

MAIS lorsque l'AMÉRIQUE eut à notre hémisphère
Fait goûter la douceur d'une sève étrangère,
Le suc de ses roseaux fut par-tout préféré
Aux faciles rayons du miel pur & doré.
Du ciment dont son art forme ses édifices,
Rien n'a pu jusqu'à nous remplacer les services.
Recherchez donc la cire, & que dans un jardin
Naissent le serpolet, la mélisse, le thym,
Le safran, l'hyacinthe, & ces fleurs parfumées
Qui des essaims légers attirent les armées :
Construisez leur asile, excitez leurs travaux,
Ménagez leurs trésors, & pour guérir leurs maux,
Des Sages de nos jours apprenez l'industrie,
Qui fait mieux qu'autrefois nous conserver leur vie.

M. Rosset.

Poëme d'Agriculture.

N.^o 1976 *a.*

MILAN (le). V. la lettre O.
N.^o 2130 *a.*

Dulard.

N.^o 1977.

MILAN (le) *malade. Leçon allégorique aux gens
sans religion.*

UN Milan, voleur redouté,
Et qui des Dieux méprisoit la puissance,
Tomba malade. En cette extrémité
Il ose implorer leur clémence ;
La crainte le rendoit contrit.
Ce dévot personnage,

Vers le séjour céleste élevant son esprit,
Appelle une Cigogne, & lui tient ce langage :
Hélas ! je meurs, si les Dieux immortels
Ne font touchés de ma misère ;
Encensez pour moi leurs Autels,
Obtenez-moi leur secours salutaire.
Cela n'est pas aisé, compère,
Répondit la Cigogne, & j'appréhende fort
Qu'ils ne soient sourds à ma prière.
Pour parler franchement, ils n'auroient pas grand tort,
Tu n'aimes pas les Dieux ; mais tu crains leur colère ;
Comment peux-tu compter sur eux,
Toi qui, noirci de mille crimes,
Jusques sur leurs Autels dévoras les victimes ?
En vain pour ta santé je leur ferai des vœux.

Richer.

N.^o 1978.

MILAN (le), *le Singe, & le Chat. Leçon pour
ceux qui veulent en imposer.*

IL ne suffit pas qu'on commence
A rentrer dans le bon chemin ;
Il faut avec courage aller jusqu'à la fin :
Le point essentiel, c'est la persévérance.

Le Milan, le Singe, & le Chat,
Résolus de changer de vie,
Dans un désert, tous trois de compagnie,
Se retirèrent fans éclat.
Le trio solitaire embrassa la réforme ;
Chacun en fut édifié.
Pendant cinq ou six mois leur conduite uniforme,
Au plan qu'ils s'étoient fait parut assez conforme.
Le Milan avoir oublié
L'exercice du brigandage ;
D'un Castillan le Singe avoir la gravité ;
Le Chat n'alloit plus au fromage :
L'exemple de leurs mœurs pour règle étoit cité ;
Qui le suivoit, passoit pour sage.
Mais bientôt le relâchement
S'introduisit dans l'hermitage.

Du plus zélé parfois la ferveur se dément.
Le Chat revint à ses friponneries,
Le Milan à ses cruautés,
Le Singe à ses bouffonneries ;
Nos vicieux relaps furent décrédités.
Sur nos mauvais penchans la victoire est peu sûre ;
Ils ne font qu'assoupis, nous les croyons vaincus :
La Raison quelquefois gourmande la Nature ;
Mais la dernière a sou vent le dessus.

Le Brun.

N.^o 1978 *a*

MILET²⁷ (les femmes du).

DES Femmes de Milet parurent les plus belles.
L'albâtre, le lis même est obscurci par elles.
Leur air majestueux, & leur taille & leurs traits,
Tout annonce l'éclat de leurs charmes secrets.
Les Dieux n'ont point formé de plus noble
 assemblage ;
Sans doute elles seroient leur plus parfait ouvrage,
S'ils leur avoient donné, plus distraits dans leurs
 soins,
Quelques grâces de plus, quelques beautés de moins.

*Colardeau,
Le Temple de Gnide.*

N.^o 1979.

MILON (le) ; ou *l'espoir enlevé*.

MILON dans un bosquet avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains il lui forme une cage ;
Et courant tout joyeux rejoindre son troupeau,
Il pose à terre son chapeau,
Et pardessous met le chanfre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'osier ;
Attends-moi là ; dans moins d'une heure
Je te promets, mon petit prisonnier,
Une plus riante demeure.
Quel plaisir d'offrir à CLORIS
Ce don, nouveau gage de ma tendresse !
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix ;
Qu'elle m'en donne un seul, avec un peu d'adresse
Ne puis-je pas en prendre cinq ou six ?
Oh ! si déjà la cage étoit finie !
Il dit, part, s'éloigne à grand pas,
Trouve un saule, l'émonde, & rentre en la prairie
Un faisceau d'osier fous le bras.
Mais de quelle douleur son ame est accablée !
Un vent perfide avoit retourné le chapeau,

Et sur les ailes de l'oiseau
Tous les baisers avoient pris la volée.

M. Berquin.

N.^o 1980.

MILTON (jugement sur). V. la lettre H.
N.^o 1464.

M.***

N.^o 1980 *a.*

MINÉIDES (les) *changées en Chauve-souris.*
PRESQUE toujours des filles de MINÉE²⁸

Heureuse avoit été la destinée ;
Elles faisoient des ouvrages de prix :
Tout alloit bien, n'eût été le mépris
Qu'elles avoient des fêtes de l'année.
Il n'étoit point pour les Dieux de journée,

Et la plus sainte en étoit profanée.
L'impiété perd les jeunes esprits,
Presque toujours.
Le Ciel punk leur malice obstinée,
Et les voilà près de leur hyménée,
Par un beau soir, toutes chauve-souris ;
Car ce n'est rien de l'être en cheveux gris ;
On le devient quand on est surannée,
Presque toujours.

Benserade.

N.^o 1980 *b.*

MINES (des).

DU terrestre séjour les entrailles profondes
Sont, comme fa surface, en richesses fécondes :
L'Homme en est possesseur ; mais il faut que fa main
Les arrache de force à son avare sein.
Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes,
Il devient l'habitant des plus profonds abymes ;

Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un lugubre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces antres funèbres,
Silence²⁹, profondeur, solitude, ténèbres.

Il y respire un air trop souvent meurtrier.
Des voûtes que son bras s'efforça d'étayer,
Ecrasent leurs appuis tout-à-coup éboulées.
Ces horreurs à ses yeux font en vain étalées ;
L'or est tout ce qu'il voit ; cet objet plein d'appas
Forme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine ;
Au bord du soupirail en monceaux il le traîne ;
Et par de longs tissus le fardeau soulevé,
Monte ; à nuire, à servir tour-à-tour réservé,
De nos biens, de nos maux source la plus féconde,
Le bonheur à la fois & le malheur du Monde.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

N.^o 1981.

MINISTRE (entretien moral d'un).

HEUREUX ! que dites-vous ? apparence trop vaine !
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs

Des maux qui sont cachés dans l'éclat des grandeurs.

Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Responsable du fort & des événements,
Des misères du Peuple, & des brigues des Grands ;
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'Empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je fuis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié.
C'est peu que les périls, l'esclavage, & la peine
Que dans tous les Etats le Ministère entraîne ;
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs !
Ministre d'un Empire où règnent deux pouvoirs,
Où je dois, unissant le Trône à la Patrie,
Sauver la liberté, servir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien
D'un Peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :
Maître & juge de tout, de tout on est esclave ;
Et régir des Mortels le destin inconstant,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.

Gresset.

Tragédie d'Edouard. Act. I. Sc. IV.

N.^o 1981 *a.*

MINISTRE (le) *peu connu*. V. la lettre L.
N.^o 1775.

M. Bret.

N.^o 1982.

MINISTRE (réponse d'un) *condamné injustement à la mort, à
qui son ami donne le conseil de se tuer, pour éviter la honte de
l'échafaud. Le vrai courage.*

QUELQUE honneur qu'à ce fort la multitude attache.
Se donner le trépas est le destin d'un lâche ;
Savoir souffrir la vie, & voir venir la mort,

C'est le devoir du Sage, & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime ;
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel ;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du Monde où m'a placé la Sagesse immortelle,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle :
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la Nature & dans l'Humanité

Gresset.

Tragédie d'Edouard, Act. IV. Sc. VII

N.^o 1983.

MINISTRE (représentation d'un) *sage, qui veut
détourner son Souverain du crime.*

*EH ! ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits,
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître ;
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus :
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime.

Racine.

N.^o 1984.

MINISTRE (entretien moral fur la disgrace d'un)³⁰.

REMP LISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de VAUX, faites croître vos ondes,
Et que LANQUEIL enflé ravage les trésors
Dont les regards de FLORE ont embelli ces bords.

On ne blâmera plus vos larmes innocentes
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les Destins sont contens, ORONTE est malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, fans craindre du fort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des Mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours font de secondes nuits ;
Les soucis dévorans, les regrets les ennuis,
Hôtes infortunés de fa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent a toute heure :
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le Palais des Rois cette plainte est commune ;

On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque fur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour foi les vents & les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort fur la foi des Zéphyrs.
Jamais un Favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;

Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit
Ne sauroit le quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'Histoire raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le Soleil de la Cour ;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre, & du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers ; Oronte vous appelle,
Vous, dont il a rendu la demeure si belle ;
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ;
Il aime ses Sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de CLÉMENT rendez-le ambitieux ;
C'est par-là que les Rois font semblables aux Dieux.
Du magnanime HENRI qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son tort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

La Fontaine.

N.^o 1985.

MINISTRE (entretien d'un) *sage avec un Roi.*

QUOIQU'ON nomme le Peuple un monstre à
plusieurs têtes,
Si les uns font grossiers, les autres font honnêtes ;
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une feule parole est pour eux une loi.
La Cour en apparence a bien plus de justesse ;
C'est le séjour de l'art & de la politesse :
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer,
Et fur quelle parole ose-t'on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y sont, les amis s'embarrassent ;
Tels voudroient s'étouffer, que l'on voit qui
s'embrassent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin.
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,

Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite ;
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il fait que vos yeux en feront les témoins :
Celui-ci fait du jeu fa capitale affaire ;
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire ;
Et l'on arrive ainsi, presque en toutes les Cours,
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y celle de l'être ;
Et ceux qui de leurs temps examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu, fans trop savoir pourquoi.
Boursault.

N.^o 1986 & 1987.

*MINISTRES (les) sont souvent plus prompts à faire
rétablir les loix pour punir, que pour récompenser.*

DE sons tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets est fans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, & le présent le frappe :
Mais, plus prompt que l'éclair, le présent nous
échappe ;
Et de tant de Mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs foins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,

Prennent à notre gloire un intérêt fidèle, ,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
J. Racine.

N.^o 1988.

MINISTRES (entretien moral & philosophique
fur les).

SAVOIR à chaque chose imposer son vrai nom
N'appartient qu'au Sage, dit-on ;
Cependant c'est la multitude,
C'est-à-dire, ce font les fous
Qui les ont presque imposés tous.
Ils appellent béatitude
Et suprême félicité,
Un poste périlleux & plein d'inquiétude,
Où jamais homme n'est monté
Que par un sentier âpre & rude,
Où l'on ne se maintient que par la servitude,
Et d'où presque toujours on est précipité.
Tant qu'on demeure en place, une foule importune,
Qui d'un homme élevé fuit toujours la fortune,
Le garde presque à vue en tout temps, en tous lieux ;

Il ne respire l'air qu'au travers de la presse.
Qui s'ouvre & se resserre autour de lui fans cesse :
En vain, actif, laborieux,
Il ne s'accorde pas un moment de relâche ;
Il succombe le jour sous le poids de sa tâche,
Et la nuit le sommeil se refuse à ses yeux.
Le Public cependant, sans garder de mesure,
Exerce à tout propos la plus aigre censure
Sur les événemens divers,
Jugeant de tout à l'aventure,
Et le plus souvent de travers.
C'est toujours au hasard, jamais au savoir faire,
Qu'il impute les bons succès.
L'évènement est-il contraire ?
Il s'en prend au Ministre, & lui fait son procès.
Tel est le destin ordinaire
Des hommes élevés au dessus du Vulgaire.
Comment s'aveugle-t-on assez
Pour estimer heureux ceux qu'on y voit placés ?
Regnier.

N.^o 1989.

MINISTRES (leçons aux Rois sur le choix des).

V. la lettre O.N.^o 2195 a.

N.^o 1990.

MINISTRES (moralité allégorique pour les). *Le secret de se faire aimer ou haïr.*

MON tendre ami, soutien de ma Couronne,
Dit un Sultan à son Visir,
Pourquoi, sur les marches du Trône,
Ne parviens-tu qu'à te faire haïr ?
Si tu le peux, occupe-toi de grâce
A justifier mon amour ;
Le cri de la haine me lasse ;
Fais-toi des amis dans ma Cour.
Fort-bien, dit le Visir, la chose m'est facile ;
En moins de rien j'en aurai mille....
Tant mieux, ne perds donc point de temps ;
Il es si doux de voir aimer ce que l'on aime !
On m'aimera. Ma joie en est extrême ;
Quoi ! tu deviendras cher à tous les mécontents ?
N'en doutez pas, ils me loueront fans celle ;
Mon secret est fûr, le voici :
L'ambition, l'orgueil & la paresse,
En moi trouveront un appui ;
Je destine ton or aux talens inutiles ;

Ils ne font pas rares ici ;
Et les éloges imbécilles
Ne manqueront pas, Dieu merci.
Sur ceux qui gouvernent tes villes
Je n'aurai plus les yeux ouverts ;
Leur tyrannie en de vastes déserts
Changera tes plaines fertiles,
Et tes Sujets, dans la crainte des fers,
Iront chercher d'autres asiles.
Arrête ! dit le Sultan effrayé,
Je t'ai trop entendu, renonce à vouloir plaire,
Et des Courtisans au contraire
Redouble encor l'inimitié.
L'Astre de feu qui nous éclaire,
Si ses rayons brillans & doux
Sont le tourment & l'effroi des Hiboux,
Doit-il nous cacher sa lumière ?

Le Bret.

N.^o 1991.

MINISTRES (aux) *sur le peu de solidité de leur
élévation.*

V. la lettre H.N.º 1512.

D'Ardenne.

N.º 1992.

MIRACLES (les) *de Jésus-Christ.*

CEPENDANT il paroît à son Peuple étonné
Un Homme (si ce nom lui peut être donné),
Qui, sortant tout-à-coup d'une retraite obscure,
En Maître & comme Dieu commande à la Nature.
A sa voix font ouverts des yeux long-temps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis & charmés ;
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible ;
Et la langue qui fort de la captivité.
Par de rapides chants bénit fa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'a son ordre à l'instant ils retrouvent dociles ;
Le mourant, étendu fur un lit de douleurs,
De ses fils désolés court essuyer les pleurs ;
La Mort même n'est plus certaine de fa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant,
Se relève, & fa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source,

Il ne dérangé point les Astres dans leur course ;
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter des esprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est fur nous qu'il l'opère,
Et pour nous fort de lui fa vertu salutaire.
Il guérit les langueurs, il nous rappelle au jour ;
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchantet les yeux par ses
merveilles,
Il parle ses discours ravissent les oreilles.
Par lui font annoncés de terribles arrêts,
Par lui font révélés de terribles secrets ;
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle ;
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le Monde, & n'est point étonné ;
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né :
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne :
Qu'empressé de l'entendre, un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure ; il faut croire, il
l'ordonne ;
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.

*L. Racine.
Poëme de la Religion.*



N.^o 1993.

MIRACLES (les).

HOMME en proie à l'erreur & rebelle à la grace,
Assemblage étonnant de faiblesse & d'audace,
Rougis, ou pâlis une fois !
Viens, contemple avec moi, dans toute sa puissance,
Celui dont les éclairs annoncent la présence,
Et dont le tonnerre est la voix.
Qui sommes-nous devant la Majesté sublime
Dont le haut firmament & le profond abyme
Ne limitent pas le pouvoir ?
Que doit être à ses yeux le plus vaste royaume,
Quand l'Univers pour elle est un léger atome
Que sa volonté fit mouvoir ?
De ce vouloir divin s'anima la Nature ;
Elle reçut de lui sa loi constante & sûre.
Insensés que nous sommes tous !
Parce que cette loi triomphe sans obstacles,
Que rien n'en interrompt les sensibles miracles,
Ils cessent de l'être pour nous !
Les Astres, les faisons, la nuit & la lumière,
Tout commence, finit, & rouvre sa carrière ;

Quel prodige plus étendu !
Reconnoître-nous moins sa sagesse éternelle
Au bel ordre établi, qui par-tout la révèle,
Qu'à ce bel ordre suspendu ?
Eh bien ! Mortel aveugle, il faut te satisfaire
Préfère un phénomène à l'Astre qui t'éclaire,
Ton Dieu se plie à ton erreur,
A ta fragilité son pouvoir se mesure,
Et, suspendant le cours des loix de la Nature,
En va manifester l'Auteur.
Sous un Prince endurci toute L'EGYPTE en armes
A volé fur les pas de JACOB en alarmes
Qu'arrête la fureur des flots.
Déjà des ennemis l'approche menaçante
Le ferre entre les bords de l'onde mugissante
Et la pointe des javelots ;
L'élément redouté lui présente un asile ;
L'onde fuit, se divise, & le flot immobile
Reste suspendu dans les airs.
La main qui, désolant les coupables campagnes,
Jadis fous l'eau profonde a caché les montagnes,
Dessèche les gouffres des mers.
Dans ce vallon bordé de hauts rochers liquides
Roulent de PHARAON les chariots rapides ;
Mais les HÉBREUX font garantis ;
Et le dernier à peine a gagné le rivage,

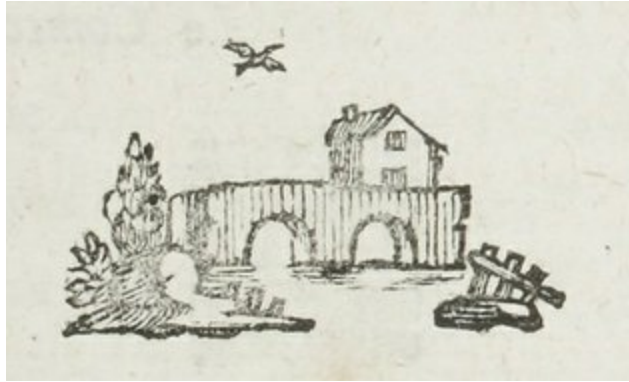
Que du flot qui rend son empire & sa rage
Les barbares font engloutis.
Le désert à ce peuple inspire une autre crainte :
Là, jamais de l'oiseau la soit ne fut éteinte,
Jamais fruit ne s'y recueillit.
L'air offre l'aliment que refusoit la terre,
Le remède à la soit fort du sein de la pierre ;
Le roc est frappé, l'eau jaillit.
Je garde devant vous un timide silence,

Sommet du mont sacré qu'embrasa la présence
Du dispensateur de la loi ;
Le miracle vivant de cette loi suprême
Que de son doigt fur vous Dieu nous grava lui-même,
Parle suffisamment pour moi.
Aux rives du Jourdain suivons l'Arche terrible ;
L'Hébreux mal aguéri par elle est invincible,
Les clairons ont frappé l'écho ;
L'eau remonte à sa source, où l'effroi la rappelle ;
L'Arche traverse, avance, & je vois devant elle
Tomber les murs de JÉRICHO.
L'impie AMORRHÉEN, qu'a trompé sa vaillance,
Dans la fuite avoir mis sa dernière espérance,
En voyant approcher la nuit :
De faillir aux Vainqueurs la lumière étoit prête ;
JOSUÉ, plein de foi, dit au Soleil : Arrête !
Et l'Amorrhéen est détruit.

La flamme ou l'eau du ciel tombe à la voix d'Elie ;
Des monstres dont la faim redouble la furie
DANIEL n'est point offensé ;
Leur sein sert à JONAS de retraite paisible :
Sous les coups imprévus d'un vengeur invincible
SÉNACHERIB est renversé.
L'Arche a brisé DAGON... Mais quels plus grands
miracles,
En imposant silence à tous les faux Oracles,
Remettent SATAN dans les fers ?
O prodige qui rend la Nature interdite !
Dieu se fait homme, il naît, il meurt, il ressuscite ;
Les cieux nous font ouverts.
Inéxorable, un jour il en doit redescendre.
Tremble incrédule ! alors, pour le voir & l'entendre,
Tu sortiras du monument.
Repens-toi sans délai ; malheur à qui diffère !
Le moment précieux où ton cœur délibère,

Peut-être est ton dernier moment.

Piron,



N.^o 1994.

MIROIR (le).

MIROIR, peintre & portrait, qui donnes, qui reçois,
Et qui portes par-tout avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'a besoin que de voix.
Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage ;
Tu fuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.
Les mains d'un Artisan, au labeur obstinées,
D'un pénible travail sont, en plusieurs années,
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.
Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours, & n'est jamais semblable.
Le Comte d'Etelan.



N.^o 1995.

MIROIR (le). *Moralité pour les beaux & pour les laids.*

JADIS un père de famille
Avoit un jeune fils aussi beau que le jour ;
Il avoit encore une fille,
Vrai remède contre l'amour,
Quiproquo de Dame-Nature ;
Quelquefois au beau Sexe elle, fait cette injure ;
C'est lui jouer un assez mauvais tour.
Ces enfans badinoient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge ; & trouvant un Miroir
Sur la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout-à-coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits ; vanité dont fa sœur
Ressentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxoit fa laideur.
Elle n'entendoit pas là-dessus raillerie ;
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre & l'envie
S'en étoient emparés. Elle va promptement
Trouver son père à son appartement.
Mon petit frère a la manie

De se mirer, dit-elle ; il se croit un Soleil,
Et son orgueil est sans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie,
D'approcher du Miroir, & de s'y regarder.
Le père n'en fit rien ; &, loin de les gronder,
Embrasse ses enfans, tous les deux les caresse ;
Et leur partageant fa tendresse
Mes chers enfans, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux :
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit foin de vous parer,
Vous donne horreur du vice & du libertinage,
Qui pourroient la déshonorer ;
Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
Appercevant votre disgrâce,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs
Dont brille la jeunesse,
Vous répariez ce défaut par vos mœurs ;
Rien n'est si beau que la sagesse.

Richer.



N.^o 1996.

MIROIRS (les). *Leçon allégorique pour les
Coquettes.*

UNE femme sur le retour
Vouloit encor paraître aimable
Mais son Miroir, plus raisonnable,
Se tuoit de lui dire : Eh ! qui ? vous, de l'amour !
Le désir d'en donner n'est pas ce qui l'inspire.
Croyez-moi, je vous parle avec sincérité,
Quand la jeunesse & la beauté
Ont délogé, l'Amour fur leurs pas se retire.
Ces avis n'étoient pas du gout
De notre indocile femelle,
Qui, n'imaginant rien de mieux que d'être belle,
Pour le paroître encor avoit recours à tout.
Un jour que ce Miroir fidèle
Continuoit à la tirer d'erreur,
Sur le champ elle entre en fureur,
L'accuse d'imposture, &, saisissant la glace,
En vingt morceaux elle la casse.
Mais, quoi donc ? au lieu d'un miroir,
En voilà vingt qui, faisant leur devoir,
De tous cotés lui présentent la face.

Contre certains défauts à quoi bon se fâcher ?
C'est vanité, c'est imprudence ;
Le trop de foin qu'on prend à les cacher
Les expose à plus d'évidence.

D'Ardenne.

N.^o 1997.

MISANTHROPE (adieux du) & *honnête homme*
au genre humain.

QU'UN autre, plus esclave ou plus ami des Hommes,
Daigne vanter les lieux, les temps même où nous
sommes,
Instruit, désabusé par tant de maux soufferts,
Pour moi, j'ose être libre & déposer mes fers..
O mes contemporains si peu dignes de l'être !
O mes concitoyens que j'ai trop su connoître !
Emules l'un de l'autre, & despotes jaloux,
C'en est fait, ô Mortels ! je ne tiens plus à vous.
Je pourrai déformais, avec une ame pure,
Respirer fous les loix de la simple Nature,
Et fans le faux appas d'un prestige enchanteur,
Réaliser pour moi le suprême bonheur.
Là, je vous oublierai ; là, de votre injustice
Mon cœur, mon foible cœur ne fera plus complice.
Je ne vous verrai plus, & mes regards au moins

De vos débordemens ne feront plus témoins.

Puisque la vérité passe ici pour chimère,
Puisque seul en ces lieux le mensonge prospère,
Comment pourrois-je vivre encor fans m'avilir ?
Je ne fais ni tromper, ni ramper, ni fléchir ;
Je n'ai ni du bon ton la brillante manie,
Ni des Sages du temps le merveilleux génie.
Jamais, pour contenter mes fantasques désirs,
Par des foins dangereux, par de lâches soupirs,
Je n'ai pu, subornant ou la fille ou la mère,
Désespérer, flétrir une famille entière,
Et, fier de ma conquête, en causant son malheur,
Insulter par ma joie à fa noble douleur.
Assez d'autres fans moi dans les plis de leurs ames
Ourdissent de sang-froid mille odieuses trames :
Haine, intérêt, envie, amour, ambition ;
Voilà leurs Dieux, leur culte, & leur Religion !
L'imposture triomphe au gré de la cabale ;
Tel qui parle en CATON, vit en SARDANAPALE.
O Monde inconséquent ! ô siècle audacieux !
On se joue à la fois de la terre & des cieux.
Je sens mon cœur ému s'enfler de bile amère,
Et mon sang enflammé bouillonner de colère,
Quand je vois un IMAN, qui, le front composé,
Le col tors, l'air contrit, & le regard baissé,
Couvrant ses noirs desseins d'un voile respectable,
Parle si bien de Dieu, si mal de son semblable,

Et toujours prêt à nuire avec impunité,
D'un ton si doucereux prêcher la charité...
Ecrasé sous le char de la Fortune altière,
L'honnête citoyen languit dans la poussière,
Tandis qu'à pleines mains comblé de ses faveurs,
Un avide MIDAS, heureux par nos malheurs,
Etale impunément le fruit de ses rapines,

Et s'élève aux grandeurs à travers cent ruines.
Les calomniateurs, pour qui tout est vénal,
Entourent de THÉMIS l'auguste Tribunal ;
Leurs sacrilèges bras, par force ou par adresse,
Arrachent le bandeau de la chaste Déesse ;
Perturbateurs de l'ordre & contempteurs des loix,
De l'orphelin timide ils étouffent la voix....
Certes dans tous les temps, pour les fils de la terre,
Par-tout l'état civil est un état de guerre ;
C'est-là que le Sophiste, adroit en ses discours,
Erigé par fa secte en Héros de nos jours,
Plus orgueilleux Pédant fous fa grossière étoffe,
Prend avec le manteau le nom de Philosophe,
Prononce que le Sage, indépendant d'autrui,
Doit toujours dominer fur le sort & fur lui,
Décompose, assortit les facultés de l'Homme,
Du bonheur de chacun fait calculer la somme,
Observe d'un coup d'œil, parcourt d'un pas égal
Le Monde intelligible & le Monde moral ;

Trop heureux s'il pouvoit, utile à fa Patrie,
Joindre un peu de pratique à tant de théorie !...
Hommes présomptueux ! quel avantage exquis
Tant de talens divers vous ont-ils donc acquis ?
Hélas ! combien de maux, de besoins & de crimes
Je vois naître pour vous de ces sources sublimes ?
Ce savoir recherché, dont vous êtes si vains,
Aiguise mieux les traits qui partent de vos mains ;
Ce luxe, à qui les Arts ont donné la naissance,
Verse au loin fur les mœurs sa maligne influence,
Flatte, entretient, réveille, irrite les désirs,
Et tourmente les sens par l'abus des plaisirs...
Malheureux ! accablé fous le poids de vos chaînes,
Quel remède auriez-vous pour soulager vos peines ?
L'amitié ?... Quelquefois vous en vantez le prix,
Souvent de ses attrait vous semblez être épris ;

Mais des beaux sentimens ce pompeux témoignage
N'est qu'un piège caché fous un perfide hommage.
Ainsi dans notre flanc vous savez avec art
D'une main caressante enfoncer le poignard ;
Ainsi. la fausseté, l'artifice, & l'envie,
De toutes parts fans cesse ont assiégé ma vie.
D'un généreux ami l'indulgente bonté
Redouble, aigrit encor votre malignité :
A prévenir vos vœux plus son zèle s'applique,
Plus votre audace exige & devient tyrannique,

Alors, sur fa foiblesse établissant vos droits,
Vous osez durement lui prescrire des loix,
Et pour vous dispenser de la reconnoissance,
Par mille trahisons payer sa complaisance.
De tous vos bienfaiteurs implacables fléaux,
Vous ne daignez, ingrats, aimer que vos bourreaux.
Poursuivez, aveuglés par une erreur stupide,
Adorez comme un Dieu le Héros homicide,
Et fans honte à l'envi rampant à ses genoux,
Briguez le triste honneur d'expirer fous ses coups.
Race folle & perverse ! Humains que je déteste !
Adieu, je pars content si ma vertu me reste ;
Je vous laisse entre vous terminer vos débats,
Et consommer fans moi tant d'affreux attentats.
Dans des cités exprès rassemblés pour vous nuire,
Travaillez fans relâche à vous entredétruire ;
Ebranlez, confondez, joignez par vos efforts
Le séjour des vivans à l'Empire des Morts,
Et pour vous disputer de vils tas de poussière,
Sapez les fondemens de la Nature entière :
Jaloux de lui survivre un instant à ce prix,
Allez en furieux lutter fur ses débris ;
Périssez avec elle au sein de la victoire,
Et comblez votre crime en comblant votre gloire.
Ainsi le fier BURRHUS, pressé par son ennui,

*Jadis ami des loix qu'il censure aujourd'hui,
Trop sensible aux douleurs dont l'excès l'importune,
Querelle les Humains, le Ciel, & la Fortune.
Le Sage ARISTE en vain, sous un aspect plus beau,
Veut des mêmes objets lui montrer le tableau,
Et de cette humeur sombre écartant le nuage,
De toute sa raison croit lui rendre l'usage ;
Burrhus, dont la vertu redoute les dangers,
Quitte à jamais ces bords pour lui trop étrangers ;
Il va chercher ailleurs le repos qu'il souhaite,
Et sous d'autres climats fixe enfin sa retraite.*

*M.****

N.^o 1998.

MISÈRE (la) de l'Homme.

LE néant : juste Ciel ! dans quelle affreuse rage
Les extrêmes malheurs peuvent-ils nous jeter ?
Le néant d'où je sors a-t-il quelque avantage
Que mon cœur doive regretter ?
En exécrables vœux l'Enfer toujours fertile,
Seul peut en réclamer le ténébreux asile ;
Et j'ose à mon secours l'appeler aujourd'hui.
Suis-je donc devenu le maître de moi-même ?

N'est-il point un Auteur suprême,
Dont la puissante main ne me fit que pour lui ?
Oui, Seigneur, & c'est toi. Serai-je assez injuste
Pour oser t'imputer mon déplorable sort ?
Ne fis-tu pas ADAM à ton image auguste,
Impassible, exempt de la mort ?
Mais, ô funeste fruit de son orgueil rebelle !
Du cruel châtiment qu'éprouva l'infidèle,
Par tes justes décrets ses fils ont hérité,
Et coupables déjà dans le sein de leur mère,
Traînent de misère en misère
Des jours orageux même en leur sérénité.
Le crime originel imprimé fur mon être,
A toute la Nature inspires de l'horreur ;
Et le jour ennemi semble, quand je vais naître,
Me repousser avec fureur.
Tels que ces noirs forfaits que d'une bouche impure,
A travers les douleurs d'une juste torture,
Eft contraint de vomir le³¹ proscrit forcené ;
Dans les pleurs, dans les cris, dans les transports de
haine
Qu'excite une cruelle gêne,
Ma mère met au jour son fils infortuné.
Je nais ; mais Ciel ! à peine un rayon de lumière
A mes premiers regards vient-il étinceler,

Qu'aussi-tôt à grands flots de ma foible paupière
Les pleurs commencent à couler.
Pour mes jours malheureux quels présages sinistres !
Du céleste courroux redoutables Ministres,
Je vois naître avec moi les besoins & les maux.
Des travaux éternels, d'éternelles alarmes,
Dans ce triste séjour de larmes,
Jusques dans mon sommeil troubleront mon repos.
Mais, Seigneur, on fait plus que servir ta colère ;
On ajoute aux fléaux où tu m'as condamné,

Et je fuis délaissé par ma cruelle mère
Presqu'aussi-tôt que je fuis né.
A mes cris redoublés fermant son sein impie,
Du dépôt précieux que ta main lui confie
La barbare à son fruit refuse les faveurs ;
Je suce, repoussé par fa main criminelle,
Pour être encor plus méchant qu'elle,
Dans un lait étranger de nouvelles fureurs.
Ce méprisable corps, formé de simple argille,
Sous les infirmités doit toujours chanceler ;
Un long temps en construit l'édifice fragile,
Un instant le verra crouler.
Pour chercher de ses maux la semence fatale,
L'Art veut de ses ressorts observer le dédale.
Vain espoir ! ses regards ne font que s'égarer.
Homme, confesse ici ton ignorance extrême,

Tu ne te connois pas toi-même,
Et ton avide esprit voudroit tout pénétrer.
Ah ! plut à l'Eternel qu'à ces ombres épaisses,
Dont la stupide chair le tient enveloppé,
Pour embrasser le faux & flatter mes foiblesses,
Il ne fût jamais échappé.
Quel fruit en ont tiré mes veilles éternelles ?
Des éclairs impuissans, de foibles étincelles,
Dont l'éclat le plus vif me laisse dans la nuit,
Et dont le plus souvent la clarté mensongère,
Par plus d'un doute téméraire,
M'amène au précipice à l'instant qu'elle luit.
C'est lui qui, pour voiler les mortelles disgraces
Qui suivent de l'Amour les charmes imposteurs,
PROTHÉE insinuant, fait des riantes Grâces
Emprunter les traits séducteurs.
Ce perfide serpent n'est doux dans fa naissance,
Que parce qu'il lui prête une ombre d'innocence,
Et qu'il répand fur lui les fleurs à pleine main.

Mais, pièges superflus ; hélas ! pour qu'il se glisse,
C'en est assez du cœur complice,
Dont le penchant fatal fomenté son venin.
Oui, ce lâche moteur d'une guerre intestine,
Que, tout tyran qu'il est, il fait faire chérir ;
Mon cœur, mon cœur lui-même a juré ma ruine ;
Puis-je m'empêcher de périr

Par lui, sur l'océan des passions humaines
Je flotte à la merci des vagues incertaines,
Dont les gouffres ouverts viennent m'ensevelir ;
Et, quoiqu'environné de mes propres naufrages,
Les plus effroyables orages
N'offrent rien à mes yeux qui me fasse pâlir.
Heureux, & trop heureux qu'une fois dans la vie
Le joug des passions devînt moins odieux !
Mais quand des premiers ans la fougue est ralentie
Mes transports font plus furieux.
L'aveugle Ambition vient me souffler sa rage ;
Sur le char tout fumant du Démon du carnage
Je vole après l'éclat d'un chimérique rang.
L'impitoyable Mort sans cesse m'environne ;
Et si la Gloire me couronne,
Ce n'est que de lauriers arrosés de mon sang ;
A mes débiles mains l'âge arrache les armes.
Je ne suis dominé que par la soif de l'or ;
L'insomnie inquiète, & les vives alarmes
Volent autour de mon trésor ;
L'Avarice a mes yeux cache mon opulence,
Et craint que tout ne manque à ma fausse indigence,
Lorsque, chargé d'hivers, je vais manquer à tout.
Est-ce assez ? Ces fureurs s'acharnent sur ma vie,
Et l'insatiable harpie
De mes alimens même empoisonne le goût.

De mes plaisirs passés salaire légitime,

Je sens fondre fur moi tous les fléaux du corps.
L'ennui me fuit par-tout ; le souvenir du crime
Me suscite mille remords ;
Le soleil n'a pour moi qu'une lueur mourante ;
Tout fuit, tout m'abandonne, & la terre tremblante
Semble se dérober fous mes pas chancelans.
Sous le faix douloureux d'une vieillesse extrême,
J'invoque jusqu'à la Mort même,
Et maudis mille fois la lenteur de mes ans.
La Mort vient ; je la vois... Dieu ! quel trouble bizarre
Et quels pleurs inconstans démentent mes clameurs,
Quand le coup désiré, que fa faulx me prépare,
Va terminer tous mes malheurs !
Mais, que dis-je ? Au flambeau de la vérité nue
Un spectacle funeste épouvante ma vue ;
De mes égaremens je vois les cruels fruits :
L'Enfer s'ouvre.... Ah ! Seigneur, quel comble de
misère !
Les miracles de ta colère
Dans ce séjour d'horreurs font toujours reproduits.
Ces malheurs fi cruels, dont j'ai tracé l'image,
Ne font point des malheurs aux yeux des vrais
Chrétiens.
Savoir dompter les uns, des autres faire usage,
Sont pour eux de solides biens.
Sur les pas de leur Dieu mourant dans les supplices,
Ils foulent à leurs pieds les humaines délices ;

Du chemin spacieux ils dédaignent les fleurs,
Et par l'étroit sentier vont moissonner sans cesse
Cette inaltérable alégresse
Qu'espère le Chrétien qui sème dans les pleurs.

Viguiet de Ségadenne.

N.^o 1998 a.

MISÈRE (le vrai secret pour éviter la). *L'Homme
heureux sans trouble.*

HEUREUX qui, dans son champ cultivant à l'écart,
Sans trouble, sans désirs, sans éclat, fans envie,
Dans l'uniformité passe toute sa vie
Et que le même toit vit enfant & vieillard !
Il bondissoit sur ce rivage
Où son corps épuisé se repose aujourd'hui ;
Il folâtroit, dans son jeune âge,
Sous ce même bâton qui devient son appui.
Non loin de fa demeure est une forêt sombre,
Dont avec lui jadis il vit croître le plant,
Et ce chêne touffu, qui lui prête son ombre
Dans ses jeunes mains fut un gland.
A son char vagabond la Fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné ;
De climats en climats il ne s'est point traîné
Pour chercher le bonheur de trouver la misère ;

Son verger pour fa table offre d'assez bon fruit ;
il trouve assez de gout a l'eau de fa fontaine,
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.
L'ouvrage & le repos remplissent ses journées ;

De l'Histoire de ROME il ne s'informe pas,
Et, pour supputer les années,
Il compte par moissons, & non par Consuls ;
Par les tributs divers que la saison lui donne,
Dans sa simple ignorance il divise les ans :
Aux fleurs il connoit le printemps,
Et les fruits lui marquent l'automne.

*M. le C. de B.
Traduction de Claudien.*

N.^o 1999.

MISÈRES (entretien sur les) *de l'Homme.*

VENIR à la clarté sans force & sans adresse,
Et n'ayant fait long-temps que dormir & manger,
Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger,
Pour quitter l'ignorance en quittant la faiblesse.
Après, servir long-temps une ingrate Maîtresse
Qu'on ne peut acquérir, qu'on ne peut obliger,

Ou qui, d'un naturel inconstant & léger,
Donne fort peu de joie & beaucoup de tristesse.
Cabaler à la Cour ; puis, devenu grison,
Loin du Monde & du bruit, attendre en sa maison
Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables.

Tel est le fort de l'Homme. O misérable sort !
Tous ces attachemens sont-ils considérables,
Pour aimer tant la vie, & craindre tant la mort ?

Tristan.

N.^o 1999 *a.*

MISÈRES (entretien fur les) *de l'Homme, sur les
vicissitudes qu'il éprouve pendant sa vie, & sur sa
dernière fin.*

Toi, le Dieu du repos, & que l'ombre environne,
SOMMEIL, viens m'assoupir !... Hélas ! il
m'abandonne ;

Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux :
Empressé fous le dais d'un lit voluptueux,
De tout être plaintif il évite la couche ;
L'infortuné l'appelle, & son cri l'effarouche ;
L'infortuné qui dort, dort fans tranquillité.
Après quelques momens d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne se rouvre jamais aux feux de la lumière !

Trop heureux le Mortel qui ne s'éveille plus !
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux font superflus.
Je sommeillois.... Un songe & de vaines images
Ont fatigué mes sens battus de mille orages :

Désespéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourmens j'éprouvois les horreurs.
Eh ! quoi ? souffrir encor des maux imaginaires !
Un souffle a dissipé ces trompeuses chimères ;
Mais, après les erreurs d'un pénible sommeil,
L'affreuse vérité m'attendoit au réveil.
Quel réveil ! qu'ai-je vu ! J'ai vu trois mausolées,
Où des plus chers objets les ombres désolées
A mes yeux attendris demandent tour-à-tour
Les pleurs de l'Amitié, les larmes de l'Amour.
Le jour ne suffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui, la nuit même la plus obscure,
Alors que tout s'éteint dans la noire épaisseur,
Est moins triste que moi, moins sombre que mon
cœur.

Ce fantôme voilé, que le silence mène,
Assis en ce moment sur son trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs,
Et son sceptre de plomb pèse sur l'Univers.
Quelle ombre impénétrable quel calme immobile !
La Nature se tait dans sa marche tranquille ;
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort,
Tout semble anéanti, rien n'est mû, tout est mort.

De ce vaste repos combien l'ame est frappée,
A des Mondes détruits image anticipée !
Triste & dernier soleil !.... jour affreux ! hâte-toi,
Viens tirer le rideau.... tout est fini pour moi !
Couple majestueux, obscurité, silence,
Vous, nés avant les temps & dans le vide immense,
Vous dont la paix, charmant le Mortel abattu,
Adoucit la pensée & soutient la vertu ;
Venez, raffermissez ma raison qui succombe,
Je vous remercierai dans la nuit de la tombe ;
La tombe est votre empire ; & c'est dans le cercueil
Que l'Homme, déposant son faste & son orgueil,

Humilié, soumis au bout de sa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit sa poussière.
Vaines Divinités, serez-vous mon appui ?
Non, j'invoque mon Dieu ! qu'êtes-vous devant lui ?
Devant lui, dont la voix & puissante & féconde
Pénétra du chaos l'immensité profonde ;
Qui, du creux de l'abyme élevant l'Univers,
En globes enflammés le lança dans les airs ;
Qui, de l'antique nuit éclaircissant les voiles,
Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles ;
Qui, du Soleil enfin allumant le flambeau,
S'annonça pour Monarque à ce Monde nouveau.
Etre suprême ! instruis mon ame qui s'égare.
Voici l'heure paisible où les yeux de l'Avare

Veillent appesantis sur de vains monceaux d'or ;
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor ;
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme & la nuit moins
tranquille ;
La nuit couvre à la fois & mon ame & mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissans
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres ;
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.
Je voudrois, rejetant le poids de mes chagrins
M'arracher à moi-même, à mes affreux destins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes pensées.
Les scènes de la vie, à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes esprits.
D'utiles vérités viens remplir mes écrits-,
Sois mon guide, conduis mes pas vers la sagesse ;
De ses liens sacrés enchaîne ma faiblesse ;
Loin du mal, vers le bien pousse ma volonté.
Grand Dieu ! tu m'as puni ; tous tes coups ont porté :
J'ai bu le vase affreux, versé dans ta colère ;
Son fiel est dévorant ; mais qu'il soit salubre !

L'heure sonne ! on la compte, elle n'est déjà plus :
L'airain n'annonce, hélas ! que des momens perdus ;
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille,
Et c'est la voix du Temps qui frappe mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal :

C'est elle.... Où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur source lointaine elles font refoulées
Le seul effroi me reste, & l'espoir est banni :
Il faut mourir, finir.... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? & quelle scène à mes yeux se déploie !
Des bords du lit funèbre, où palpite fa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable Mort me montre le tombeau.
Eternité profonde ! océan fans rivage !
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du Temps, quoi ? c'est-là que je cours !
L'éternité pour l'Homme ?.... il vit si peu de jours !
Autant que son Auteur l'Homme est inconcevable ;
De deux êtres divers mélange invraisemblable,
Son bizarre destin flotte indéterminé ;
Vil & grand, pauvre & riche, infini, mais borné,
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances,
De l'un & l'autre extrême il franchit les distances ;
Il touche aux opposés, dont il est le milieu ;
Et l'Homme est la nuance entre l'atome & Dieu.
Noble & brillant anneau de la chaîne inégale
Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle,
De l'Ange & de l'insecte il partage le sort.
Foible Immortel, bielle du glaive de la Mort,
Enfant de la poussière, héritier de la gloire,
Un ver... un Dieu.... chez lui tout est contradictoire.

Qui peut s'interroger, s'observer fans effroi ?
Je pâlis, je recule.... épouvanté de moi !

Dans ses propres foyers ma pensée étrangère,
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire :
Au travers de mes sens mon ame veut se voir,
Et l'être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'Homme est pour lui-même un effrayant
mystère ;
Au sein de la bassesse, au sein de la misère,
Son front s'élève au Ciel, de gloire environné ;
Il est plus fier encor qu'il n'est infortuné.
Sur nos destins confus ma raison indécise
Flotte entre la terreur, la joie, & la surprise :
Orgueilleux & souffrant, je m'admire & me pains ;
Et je crois, & je doute, & j'espère, & je crains.
Qui peut me conserver ? qui peut m'ôter la vie ?
Un jour, il faudra bien qu'elle me soit ravie ;
Mais aussi rien ne peut m'enchaîner au tombeau ;
L'ame y prend son essor vers un Monde nouveau.
Non, l'immortalité n'est point une chimère ;
Sur ce grand intérêt la Nature m'éclaire :
Ce Ciel éblouissant, ce dôme lumineux
Laisse échapper vers moi, du centre de fies feux,
Un rayon précurseur de la gloire suprême ;
Tout la peint à mes yeux, tout... le sommeil lui-même.
Quand ce Dieu taciturne abandonne au repos
Mes sens appesantis fous de mornes pavots,

Des fers de fa prison libre & débarrassée,
Mon ame fuir encor le vol de la pensée.
Sur un sol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure & les fleurs ;
Tantôt, triste, pensive, & s'enfonçant dans l'ombre,
Elle suit, effrayée, un bois lugubre & sombre.
D'un rocher quelquefois elle roule soudain ;
Ses bras ensanglantés l'y suspendent en vain ;
Elle retombe ; un lac la reçoit dans sa chute ;
La peur oppose à l'onde une pénible lutte ;

Elle se débat, nage, &, regagnant le bord,
Sur le roc escarpé gravit avec effort :
Dans la course des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance, & croit planer environnée
De ces Silphes brillans, de ces Esprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs.
Mais, soit que son erreur la console ou l'afflige,
De ses songes confus le bizarre prestige
Lui dit que son instinct, son vol impérieux
L'élève vers sa source, en l'élevant aux cieux,
Qu'aux plaines de l'ETHER développant son aile,
Elle abandonne un corps appesanti loin d'elle ;
Que son être est plus noble, & qu'elle ne fort pas
De la vile poussière éparsée sous ses pas.
Ainsi l'ombre elle-même, à travers son nuage,
De l'immortalité me présente l'image :

Un jour pur, éternel, s'annonce dans la nuit ;
Le silence me parle, & le rêve m'instruit.
On se berce, en veillant, de songes plus funestes :
A la clarté du jour, sous les voûtes célestes,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
De fantômes plus vains que les jeux du sommeil ?
Insensé ! j'espérois, je voulois l'impossible ;
Je cherchois dans l'orage un calme incompatible :
Sur ce globe mouvant égarant mes desirs,
Je croyois dans leur fuite arrêter les plaisirs.
Quel brillant Univers habitoit ma jeunesse !
Comme il s'embellissoit au gré de mon ivresse !
A l'essaim des Amours les Jeux entrelacés.
Des folâtres Plaisirs les groupes dispersés,
De ce Monde charmant ornoient les perspectives ;
Mon prisme y répandoit les couleurs les plus vives.
Ebloui de l'éclat de ces rians tableaux,
Tel que le ver captif sous l'or de ses réseaux,
Qui de ses propres nœuds s'embarrasse & se lie,

Je m'entourois des fils tissus de ma folie,
J'épaississois le voile étendu fur mes yeux.
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,
Du jour de ma raison redoutant la lumière,
J'aimois à me rouler dans ma chaîne grossière.
Hélas ! & de mes sens j'idolâtrois l'erreur !
Satisfait & trompé, je goûtois mon bonheur,

Lorsque soudain j'entends ces timbres formidables,
Ces fans retentissant en échos lamentables,
Ces cloches qui fans celle aux gouffres du tombeau
Appellent des Humains le malheureux troupeau.
Je m'éveille, & me vois, à mon heure suprême,
Livide desséché, foible & mourant moi-même.
Plaisirs, trésors, grandeurs, tout s'est évanoui !
J'ai perdu l'Univers dont mon ame a joui ;
Il ne lui reste, hélas ! de cet immense Empire,
Qu'un automate usé que la mort va détruire.
Oui, les fils qu'ARACHNÉ développe dans l'air,
Sont des cables pesans, font des chaînes de fer
Près de ces nœuds légers dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur, un moment à la vie.
Tranquillité des Cieux, toi feule aux Immortels
Donnes le vrai bonheur & les plaisirs réels
C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée ;
Rien n'arrête en son cours leur égale durée :
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.
Au séjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui des plaines de l'air descendant fur les Mondes,
Y versent le malheur ou quelques biens suspects.
Dans la malignité des plus sombres aspects,
Sur ce globe orageux l'influence des Astres
Jette ainsi ses poisons & d'éternels désastres.

Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,

Fait sortir de son urne un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussi-tôt détruite.
Si d'immenses débris le Temps sème la suite,
Si de l'énorme faulx qui soulève mon bras,
Il moissonne en courant les plus vastes Etats,
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs dont notre ame est charmée.
Eh ! combien sont flétris dans leur germe infecté !
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
Le Monde le promet, & jamais ne le donne ;
La Fortune le prête, & toujours l'empoisonne.
Le bonheur fut la terre ! en quels temps ? en quels
lieux ?

La réalité fuit ;... l'ombre abuse nos yeux :
C'est la feule vertu qui le goûte & l'épure ;
Puisé dans elle-même, elle feule en est sûre.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté ;
Ainsi que du Soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah ! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connoître
Et mes plaisirs si faux, & mes biens si peu vrais !
Qu'elle eût à ma vieillesse épargné de regrets !
Implacable Tyran, dont le pouvoir se fonde
Sur la destruction des Empires du Monde ;
O Mort ! qui dois un jour, fur le trône des airs,
Eteindre & dévorer l'Astre de l'Univers !

Replonge tout, barbare, au fond des noirs abymes ;
Les Mondes, leurs Soleils, ce sont-là tes victimes.
Mais, moi, puis-je être, hélas ! digne de ton
courroux ?

Pourquoi fur un atome appesantir tes coups ?
L'Astre des nuits à peine, en fa course nocturne,
Eut arrondi trois fois son globe taciturne,
Que d'un trait de ta main mon cœur déjà percé,
S'en est senti trois fois mortellement blessé.

C'est en vain que le temps coule & change mes
heures ;
J'habite vainement de nouvelles demeures ;
Je ne retrouve point le plaisir qui m'a fui ;
Un divorce éternel me sépare de lui.
De mes réflexions le poison me consume ;
Il s'aigrit fur mon cœur abreuvé d'amertume.
Hélas ! l'obscurité, le silence des nuits
Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis ;
Je m'y sens dévoré du feu de ma pensée :
Par elle quelquefois ma douleur caressée,
Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
La fuit dans les détours des temps qui ne font plus ;
Mais là d'un fer caché fa fureur m'assassine.
Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
De mes plaisirs passés l'inhumaine se sert ;
Aux lieux qu'ils habitoient je ne vois qu'un désert,
Qu'une plage lugubre ou voltigent des ombres.
Aux rayons expirans de quelques lueurs sombres,

j'y vois de mon bonheur les vains débris épars ;
Tous mes ressouvenirs font armés de poignards,
Tous ; & ces voluptés, qui me furent si chères,
Mon astre éblouissant, mes grandeurs passagères,
A mes esprits confus n'ont laissé que l'effroi.
Mai, quoi ? dois-je me plaindre & ne plaindre que
moi ?
Non, non, mes tristes yeux pleurent une infortune
Par-tout multipliée, à mille êtres commune ;
Le malheur fut toujours la loi de l'Univers.
Les Mortels, fous des traits, fous des poisons divers,
En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère ;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère :
Leur mère, dans ses flancs déchirés & meurtris,
Transmit fa destinée à ses malheureux fils.
Combien autour de nous mugissent de tempêtes !

Que d'écueils fous nos pas, de fléaux fur nos têtes !
Le glaive des Guerriers le poignard des TYRANS,
Le feu de la discorde & celui des VOLCANS,
La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
Des prompts embrasemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,
Le désordre, le choc de la Nature entière,
Tourmentent des Mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés,
Sous de noirs souterrains, des spectres animés

S'enfoncent à regret dans une reine avare ;
Là, fur le sein des mers, un Despote barbare
A la rame pesante enchaîne ses égaux,
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux ;
De la vague orageuse ils brisent la colère ;
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Epuisés, mutilés pour des Maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mendier un pain noir qu'ils détrempent de larmes ;
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,
A mille infortunés pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un cercueil pour dernière espérance.
Vois-tu fous ce parvis cette foule de Morts ?
Le sein des Hôpitaux les rejette au dehors.
Entends-tu ces mourans qui demandent leur place,
Et d'un lit douloureux sollicitent la grace ?
Que d'Hommes, mollement élevés & nourris,
Sur le seuil des Palais font entendre leurs cris !
L'humiliant refus repouffe leur prière.
Riches voluptueux, courez fous la chaumière ;
Et lorsque le plaisir s'émousse fur vos sens,
Quand l'habitude éteint vos désirs languissans,

Volez, respirez l'air de ces tristes asiles,
A la main qui demande ouvrez des mains faciles ;

Le spectacle touchant de tant de maux soufferts,
Rendra vos goûts plus vifs, & vos plaisirs plus chers.
La sensibilité s'éveille dans les larmes.

Mais la pitié pour vous auroit-elle des charmes ?

Non barbares ! jamais elle n'émute vos cœurs,
Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs !

Encor si, réservé pour un juste supplice,

Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice ;

Mais de la vertu même il attaque les jours ;

De la fatalité le malheur fuit le cours :

Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,

On ne peut éviter un mal inévitable.

Fuit-on dans les déserts ? le chagrin nous y suit ;

La peur hâte la chute, & la prudence nuit.

Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe,

Nous entraîne vers elle ; & qui la fuit y tombe.

La fidélité même, en couronnant nos vœux,

Ne nous donne jamais ce qu'elle offroit d'heureux ;

La réalité trompe & détruit l'espérance ;

Au vide qu'on éprouve, on fient leur différence.

Dans nos jours les plus beaux, que d'orages secrets !

La joie a fies dégoûts, le plaisir fies regrets :

En vain de ses faveurs la Nature est prodigue ;

De son cours le plus doux le calme nous fatigue.

L'amour a fies fureurs, l'amitié fies soupçons ;

L'œil jaloux voit par-tout de lâches trahisons ;

Nul bien qui n'offre un doute, & nul mal qu'on ne
croie :

Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie.

Hélas ! sans accidens, que de calamités !

Sans guerre & fans rivaux, combien d'hostilités !

Eh ! qui peut des Mortels calculer les alarmes ?

Mes yeux pour tant de maux n'ont point assez de larmes.

Que d'horreurs fur ce globe ! & que d'affreux climats !

Que la fécondité s'étend peu fous nos pas !
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles,

Combien de sol inculte & de plages stériles !

Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts ;

Ici, l'impur limon, la fange des marais ;

Là, des fables brûlans ; ici, des mers glacées ;

Là, vers un ciel obscur des roches élancées ;

Plus loin dans les déserts, des reptiles affreux,

Des monstres, des poissons, & la mort avec eux :

Ce tableau de la terre est celui de la vie ;

Et l'Homme en ce séjour se croit digne d'envie !

Royaume misérable, ou tout blesse l'orgueil,

Où le trône s'écroule & fond dans un cercueil,

Où le plaisir est froid, où la peine est cuisante,

Où le chagrin dévore, où le repos tourmente,

Où de nos passions le reflux orageux

Emporte loin de nous & nos cœurs & nos vœux ;

Où la Mort, fous nos pas ouvrant ses noirs abymes

Menace à chaque instant d'engloutir ses victimes.

O Lune ! Astre inégal, triste flambeau des nuits,

Ton globe est moins changeant que le globe où je suis.

Mais que vois-je ? il pâlit, il lance un jour horrible ;

Témoin de mes malheurs, y serois-tu sensible ?

Me plaindre ! & le vieillard implore mon appui !

Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui !

Ah ! volons, dans mes bras accueillons leur foiblesse ;

L'humanité me parle, & pour eux m'intéresse :

La Nature nous fit un cœur compatissant.

Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent,

Mérite que leur poids fur lui s'appesantisse ;

Mais des peines d'autrui partager le supplice,
Mais les souffrir soi-même & leur donner des pleurs,
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je ? On se console en pleurant fur les autres
Les maux que nous plaignons adoucissent les nôtres.
O vous ! vous, mes égaux, vous, malheureux
Humains,
Vous qu'un destin semblable unit à mes destins,
Si dans un cœur sensible il est pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs, & comptez sur mes
larmes.
Si l'Homme d'un seul pas entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
LORENZO la Fortune est prodigue pour toi ;
En recevant ses dons, tremble & pâlis d'effroi,

Son sourire perfide annonce des disgraces ;
Ses trompeuses faveurs font autant de menaces :
Ah ! crains de t'assoupir aux accens de fa voix,
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois ;
Veille, prudent Pilote, & n'attends pas l'orage ;
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi, le Ciel t'éprouve, & ne t'a rien donné ;
Crains, dans un fort heureux, un fort infortuné.
Va, je ne me fais point une barbare joie
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie ;
Tu le penses peut-être, & l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur ;
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose ;
Je vois le précipice où ta langueur repose.
Sur ces bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami.
(Pardonne à ma pitié ce langage sévère.)
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire ?

Que l'Infortune un jour viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ses délais,
Que l'Homme heureux contracte & s'engage avec
elle ;

Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle,
Et que l'Adversité, s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaisirs passés mesure nos douleurs ?
Ah ! d'une folle joie évite l'imprudence ;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouissance :

Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit ;
Le désespoir nous reste, & l'illusion fuit.
Tels que les faux amis, dont la vaine tendresse,
Sans motif & fans choix, persécute ou caresse ;
Nos volages plaisirs se tournent contre nous ;
L'amertume succède au nectar le plus doux.
Non, point de volupté que le temps ne corrompe ;
LORENZO, je l'ai dit, crains le bonheur, il trompe.
Cher PHILANDRE, avec toi j'ai vu le mien périr
Sous le souffle mortel de ton dernier soupir :
J'ai vu se dissiper ce foible météore ;
J'ai perdu tous mes biens ;... ta tombe les dévore.
L'Univers, à mes yeux, flétri, désenchanté,
Ne m'offre plus l'éclat qu'il t'avoit emprunte.
Ce charme qu'un ami répand sur la Nature,
Ces fantômes brillans, cette riche parure,
Tout ce qui me fut cher, tout s'est anéanti.
Vil rebut des Humains, fous l'âge appesanti,
Jeté dans un désert, & perdu dans le vide,
J'arrose de mes pleurs le sol le plus aride ;
Tout s'éteint, tout s'efface, & l'enchanteur est mort.
O misère de l'Homme ! ô déplorable sort !
Quoi ! mon ami n'est plus qu'une cendre glacée,
Sous un marbre lugubre immobile & pressée !
PHILANDRE, tu touchois au terme de tes vœux,
Tu prenois vers la gloire un vol impétueux ;

Jeune triomphateur, des mains de l'Immortelle
Déjà tu recevois la palme la plus belle ;
Tu montois fur un char d'un air calme & serein ;
Mais un monstre perfide & caché dans ton sein,
La Mort, l'affreuse Mort se glissant en silence,
Riant de tes projets, de ta folle espérance,
A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
Sous un froid mausolée enferma ton cercueil.
L'Homme ne prévoit rien, à peine il conjecture ;
Sans guide & sans lumière, il marche à l'aventure ;
Ses vains pressentimens ne font que des erreurs.
Combien de fois son rire expira dans les pleurs !
Hélas ! que notre vue est foible & limitée !
Par un sombre rideau toujours interceptée,
Au delà du présent elle ne va jamais ;
Le moment qui doit suivre est sous un voile épais,
Et l'aiguille du temps, des heures entourée,
Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée ;
On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.
Avant qu'elle se mêle au nombre de nos jours,
Le fort veut que chaque heure & jure & lui réponde
De garder les secrets dans une nuit profonde.
Hélas ! & dans ce doute où flotte l'avenir,
L'éternité peut naître, & le temps peut finir !
De la fatalité telle est la loi suprême ;
Ce qui doit être un jour peut être à l'instant même.

A la Mort, au Destin, les momens font égaux ;
La sécurité trompe, & tout espoir est faux.
De l'Homme cependant l'orgueilleuse chimère
Nourrit du lendemain l'attente mensongère ;
Le lendemain fatal le conduit au tombeau.
Lui-même de ses jours croit tourner le fuseau ;
Il en étend le fil, il en grossit la trame :
Dans les illusions de l'espoir qui l'enflamme,
Sur un fable mobile il élève, il construit ;

Il projette le jour, ... il expire la nuit.
Ah ! Philandre étoit loin de commander fa tombe !
L'erreur la plus grossière où l'humanité tombe,
Est que, jeune ou vieillard, l'Homme soit convaincu
Qu'il commence de vivre, & qu'il n'a point vécu.
Il se croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître ;
Au sein de l'avenir il rejette son être ;
La sagesse l'attend dans un âge plus mûr.
Tranquille, il applaudit à ce Sage futur ;
Et l'Homme du moment, plein de cette espérance,
D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.
C'est ainsi que le temps échappe de nos mains ;
Nous perdons des jours sûrs pour des jours incertains.
Déjà dans son été l'Homme à peine soupçonne
L'imprudente conduite où son goût l'abandonne :
D'un âge moins fongueux il prévoit la saison ;
Plus calme, il se promet d'écouter la raison :

Mais l'automne s'écoule, & rien ne s'exécute.
La peur le détermine au moment de sa chute ;
Dans l'hiver de sa vie il tente un faible effort :
L'habitude résiste ;... il balancé, ... il est mort !
La mort !... tout nous en offre & l'image & l'idée ;
Mais combien peu notre âme en est intimidée !
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu ?
Il étonne un moment notre orgueil éperdu ;
Quoique de nos amis la foule disparaisse,
Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous blesse,
La cicatrice est prompte & se ferme soudain.
Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain ;
L'épouvante finit quand la foudre est éteinte,
Et l'oubli du danger fuit un instant de crainte :
Hélas ! on se rendort dans un calme nouveau.
La trace de la flèche & du vol de l'oiseau
Dans le vague des airs est moins vite effacée,
Que ne l'est de la mort l'importune pensée.

Des antres du trépas les sombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,
Que leur triste mémoire y reste ensevelie.
Philandre ! ah ! malheureux ! qui, moi ? que je
t'oublie !
Mânes chers & sacrés, ô mon ami !... jamais !
Rien, non, rien dans mon cœur n'effacera tes traits ;
Ce cœur plein d'amertume est plein de ton idée.
Crois-moi, l'aube du jour fût-elle retardée,

Dans son cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourroit épuiser l'excès de mes ennuis,
Et le cri matinal du chantre de l'Aurore,
Aux cris de ma douleur se mêleroit encore.
Déjà fa voix perçante annonce le Soleil...
Pourquoi, fatal oiseau, presses-tu mon réveil ?
Ah ! les infortunés frémissent de t'entendre.
O toi ! toi, dont le chant est un soupir si tendre,
PHILOMÈLE, pourfuis tes accords douloureux !
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plais à gémir, à soupirer dans l'ombre :
Tous deux environnés du voile le plus sombre,
Nous pouffons nos regrets vers la voûte des cieux.
La Nature, écoutant tes sons harmonieux,
Semble de tes douleurs plaindre la violence,
Et les Astres émus se roulent en silence,
Mais, hélas ! à mes cris les Astres, l'Univers,
Tout est sourd, & ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, Philomèle, autrefois le Génie
De tes plus doux accens surpassa l'harmonie :
Des esprits immortels, élevant leur essor,
Enfantèrent des sons qui nous charment encor.
De ces Chantres fameux j'imite le délire ;
Entre mes doigts glacés j'ose prendre leur lyre ;
Mais combien ma faiblesse énerve ses accords !
O vous, qui m'inspirez vos sublimes transports !

Audacieux MILTON, & toi, divin HOMÈRE,
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire ;
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix ;
Embrasé de vos feux, que n'ai-je votre voix !
POPE, le Dieu des Vers, l'amour de ma Patrie,
Peignit l'Homme mourant fous le poids de la vie ;
Dans un plus noble essor je le chante immortel :
M'élançant de la terre au séjour éternel,
J'abandonne ce globe arrosé de mes larmes ;
Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes ?
L'espoir du malheureux est l'immortalité.
Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté,
Si POPE de son vol eût poursuivi la trace,
Et porté jusqu'aux Ciel fa généreuse audace,
Au devant de ses pas, à ses yeux satisfaits,
L'éternité brillante eût ouvert son Palais :
Moins timide que moi, franchissant la barrière,
Entraîné dans des flots d'azur & de lumière,
Il eût décrit l'Olympe où l'Homme est appelé ;
Consolateur du Monde, il m'auroit consolé.
Colardeau,



N.^o 2000.

MISÈRES (les) *de l'Homme*. V. la lettre A.
N.^o 30.

J.B. Rousseau.

N.^o 2001.

MISÉRICORDE (les avantages de la) *de Dieu*,

LORSQU'UN pécheur ému d'une humble repentance,
Par les degrés prescrits court à la pénitence ;
S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer :

Le seul amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la Grace fructifie ;
C'est lui qui nous ranime & qui nous vivifie :
Pour nous rejoindre à Dieu lui seul est le lien ;
Et fans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.

Boileau.



N.^o 2001 *a.*

MISÉRICORDE (la confiance en la)
*de Dieu*³².

PLUS j'approche du terme, & moins je le redoute ;
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus de doute ;
Je ne fuis libertin, ni dévot à demi.
Exempt des préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces foibles esprits, dont la triste censure
Fait un crime à la Créature

De l'usage des biens que lui fit son Auteur,
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure

.....

.....

.....

.....

D'un Dieu maître de tout j'adore la puissanec ;

La foudre est dans sa main, la terre est à ses pieds ;

Les Elémens humiliés

M'annoncent sa grandeur & sa magnificence.

Mer vaste, vous fuyez !

Et toi, JOURDAIN, pourquoi dans tes grottes
profondes,

Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?

Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux

D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les cieux :

Mais s'il est aux Mortels un Maître redoutable,

Est-il pour ses enfans de père plus aimable ?

C'est-lui qui, se cachant sous cent noms différens,

S'insinuant par-tout, anime la Nature,

Et dont la bonté sans mesure,

Fait un cercle de biens de la course des ans ;

Lui, de qui la féconde haleine,

Sous le nom des Zéphyr, rappelle le printemps,

Ressuscite les fleurs, & dans nos bois ramène

Le ramage & l'amour de cent oiseaux divers,

Qui de chœurs nouveaux repeuplent l'Univers.

De MERCURE tantôt empruntant le symbole,

Il dicte, en ses instructions,

L'art d'entraîner les Nations

Par le charme de la parole.

Sous le nom d'APOLLON il enseigne les Arts ;

Pour assurer nos biens & défendre nos villes,

Il emprunte celui de BELLONE & de MARS ;

Et pour rendre nos champs fertiles

Et faire jaunir nos guérets,

Il se sert des présens & du nom de CÉRÈS.

Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'insolence,

Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,

Par l'imbécille amas de femmes, de dévots,

A cet Etre parfait d'imputer mes défauts,

D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, & même sanguinaire,
Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce Peuple qui jadis seul par lui fut chéri ?
Je forme de cet Etre une plus noble idée ;
Sur le front du Soleil lui-même il l'a gravée ;
Immense tout-puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon Autel ?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aie teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice,
Du sang innocent des Taureaux ?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vas point suivre l'exemple
Des Mortels insensés, de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneur à la Divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance,
Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice,
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la Vérité,
Ou, par quelque indigne artifice,
Rompu les doux liens de la Société.
Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colère
Me demande le bien ni le sang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou, par quelque forfait, la fortune envahie.
Ainsi dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, LA FARE, & mes amours,
Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée,

Peu fûre de fa destinée,
D'ARNAUD ou d'ESCOBAR mendier les secours ;
Mais, plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asile assuré dans le sein de mon Dieu.

L'Abbé de Chaulieu.

N.^o 2002.

MISSION (la) *des Apôtres*. V. la lettre A.N.^o 342.

La Motte.

N.^o 2003.

MODE (la) *faisant son portrait elle-même*.

DE mes plus jeunes ans j'embellis le séjour ;

L'EUROPE est mon Empire, & PARIS est ma Cour :
C'est moi qui, dirigeant les mœurs & les usages,
Fais plier sous mon joug la gravité des Sages ;
Je fais tout asservir. Autrefois mes talens
Se bernoient aux pompons, aux seuls ajustemens ;
Le temps, qui détruit tout, affermit ma puissance,
Et je règle en un mot l'esprit & la science.

De Chevrier,

N.^o 2004.

MODE (l'empire de la).

A U milieu des objets que, d'une main féconde,
La Nature sema fur la scène du Monde,
Dédaigneux dans le sein de la variété,
L'Homme ingrat n'y voyoit que l'uniformité :
Mais la Mode paroît ; à sa voix tout s'anime ;
Quels transports ! que d'ardeur fa feule vue imprime !

Le Caprice l'annonce aux Mortels enflammés ;
Le Préjugé soumis la fuit les yeux fermés ;
Laitière Vanité, fa compagne fidelle,
Enchaîne avec des fleurs les Humains autour d'elle.
Le Ridicule, ardent à venger ses attraits,

Sur qui s'écarte d'elle au loin lance ses traits.
Du haut d'un char rapide, & son trône & son temple,
La Mode invente, ordonne, & règne par l'exemple :
Tels que dans nos guérets d'EOLE on voit les fils
Courber d'un seul côté les dociles épis ;
Tels vers un goût nouveau les esprits qu'elle
assemble,
Par elle d'un coup d'œil font pliés tous ensemble ;
Elle chasse & ramène, elle élève, elle abat ;
Sa main au même objet donne, ôte, & rend l'éclat ;
Le plus bizarre Artiste, ou le plus incommode,
Plaît, loin de révolter, adopté par la Mode ;
Ce charme que son art prête à la nouveauté,
Ajoute à la parure, & même à la beauté,
Corrige les défauts, ou les transforme en graces,
Rajeunit la vieillesse, en cache au moins les traces
Et donne à la folie, à la frivolité,
Et du prix, & du lustre, & de la dignité.
O Mode ! c'est par toi que la terre animée,
Sur l'aile du Commerce & de la Renommée
Voit tes loix & tes dons traverser tant de mers,
Et d'un tropique à l'autre asservir l'Univers.

Sur un sable mouvant par le Zéphyr tracée,
Ta volonté long-temps ne peut-être fixée ;
Souvent fur les Mortels, dont tu faisois l'espoir,
Ta rapide inconstance, exerçant son pouvoir,
A revoqué tes loix avant qu'ils les remplissent ;
Tes dons portés au loin, dans le trajet vieillissent,
Et des peuples, jouets de ta légèreté,
Trompent l'impatience & la crédulité.
C'est toi qui, fur les pas du luxe Asiatique,
Fis naître avec l'orgueil la misère publique,
Et jadis entraînas, par tes folles erreurs,
La ruine de ROME avec celle des mœurs.
Tout suit tes étendarts, tout cède à tes caresses ;

La médiocrité prend l'essor des richesses ;
Le nécessaire même est souvent immolé
A ce luxe inconstant par tes mains étalé.
O honte de nos jours ! la vertu, pour nous plaire,
Elle-même a besoin d'être ta tributaire ;
Nul n'ose se montrer, s'il ne vit fous ta loi ;
Aucun goût n'est admis, s'il n'est dicté par toi.
Tes moindres volontés font des ordres suprêmes ;
Tu presides a tout, aux plaisirs, aux systèmes,
Aux études, aux yeux, au langage, aux Ecrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux surpris !
D'ESCULAPE PROTÉE a-t-il pris la science ?
De Protée Esculape a-t-il pris l'inconstance ?

Oui, quelquefois, au sein des maux & des dangers,
Mode, tu tiens le fil de nos jours passagers.
La Fortune paroît être en tout ton modèle :
Puissante, vaine, injuste, & légère comme elle,
Le faux goût par ta brigue est souvent ennobli,
Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli ?
Quel usage proscrit mon esprit se retrace !
Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenseur, l'ami de l'offensé,
Livrent entre eux fans haine un combat insensé.
Mode, ce noir arrêt fort de ta bouche impie ;
Ils n'ont rien à venger ; ils s'arrachent la vie ;
Usage aussi cruel que ces jeux destructeurs
Pour qui ROME autrefois trouva des Spectateurs.
Par toi, cette liqueur, loin du Croissant bannie,
Devint de tous les rangs la honteuse manie,
Des convives arma les infidelles mains,
Des Lapithes cruels retraça les festins,
Et fur la raison même exerça les ravages
Que causoient de CIRCÉ les perfides breuvages.
Eh ! qui pourrait compter la foule des abus,
Enfans de ton caprice, en tous lieux répandus ?

Ta légèreté même en devient le remède ;
Un goût absurde passe, un autre lui succède.
Cependant la raison fous ta loi doit fléchir ;
Le Sage l'est bien moins, s'il s'en ose affranchir ;

Il apporte ton joug, que le CYNIQUE brave,
Jamais ton ennemi, mais jamais ton esclave.
Maîtresse des esprits captivés par ton art,
Fille de l'Inconstance, ainsi que du Hasard,
D'enchaîner l'Univers, Mode, tes mains font sûres ;
Règne, préside aux jeux, gouverne nos parures ;
J'abandonne ces goûts à ta frivolité ;
Mais respecte les Arts, les Mœurs, la Vérité.

M. le Mierre.

N.^o 200

MODE (le changement de). V la lettre C.
N.^o 611.

M. Dorat.

N.^o 2005 a.

MODÈLE (le) *unique*. Traduction d'un Sonnet de
Pétrarque.

LORSQUE la Nature propice
De LAURE dessina les traits,
Quels furent les divins objets
Que choisit sa main créatrice

Pour modèle de tant d'attraits ?
Est-il des Nymphes sur la terre,
Est-il des Déeses aux cieux
Avec cette taille légère,
Ce teint fleuri, ces blonds cheveux.
Et sur-tout ce cœur vertueux,
Qui me rende Laure si chère ?
Ah ! Laure est un nouvel objet
Dont jamais n'exista l'image ;
Qui n'a pas vu ce bel ouvrage,
N'a jamais vu d'objet parfait ;
Qui ne connoit son doux sourire,
Son doux regard, son doux parler,
Ne fait point jusqu'où peut aller
De l'Amour le puissant empire.

M.R.

N.^o 2006.

MODÉRATION (il faut apporter de la) *dans
ses désirs.*

V. la lettre E.N.^o 1024.

De la Motte.

N.^o 2007.

MODÉRATION (il faut avoir de la) *en toutes choses, pour être heureux.*

TOUT vouloir est d'un Fou³³ ; l'excès est son
partage ;
La modération est le trésor du Sage ;
Il fait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La Nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La Raison te conduit, avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abyme, il le faut respecter.
RÉAUMUR, dont la main, si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la Nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'Aspic affreux, le Tigre, la Panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,

Et que, reconnoissant la main qui le nourrit,
Le Chien meurt en lècheant le Maître qu'il chérit ?

D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet Insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce Ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage DUFAÏ³⁴, parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre Sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?
Malade, & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent SILVA vous êtes consolé ;
Il fait l'art de guérir, autant que l'art de plaire ;
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En long ruisseaux de pourpre il court enfler mes
veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur & penser mon cerveau ?

Il lève au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Courriers de la Physique³⁵, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux.
Ramenez, des climats sournis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos secteurs, & sur-tout deux Laponnes ;
Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que NEWTON connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplaniée ;
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connoissez les loix qu'établit son Auteur ;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de Mondes ?

Pourquoi vers le Soleil notre globe entraîné,
Se meut autour de foi fur son axe incliné ?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que JUPITER a son jour de dix heures ?
Vous ne le savez point : votre savant compas
Mesure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infailible,
Les dehors d'un Palais à l'homme inaccessible ;

Les angles, les côtés font marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit fur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'ETNA scrutateur imprudent,
Marchant fur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.
Modérons-nous sur-tout dans notre ambition ;
C'est du cœur des Humains la grande passion.
L'empesé Magistrat, le Financier sauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
Vont en poste à VERSAILLE essayer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à PARIS.
Les libres Habitans des rives du PERMESSE
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse.
PLATON va raisonner à la Cour de DENIS ;
RACINE Janséniste, est auprès de Louis ;
L'Auteur voluptueux qui célébra GLYCÈRE,
Prodigue au fils d'OCTAVE un encens mercenaire ;
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Syrènes ;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs
chaînes.

On me dit, je vous aime ; & je crus, comme un sot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.

J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire,
La mâle liberté qui fait mon caractère,
Et, perdant la raison dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je fus revenu de cette erreur grossière !
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs, Beaux-Esprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours fans
Maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de SIBARIS,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse !
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connoître, & celui de jouir.
Les plaisirs font les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du Monde autour de nous fait naître ;
Chacune a fa saison, & par des foins prudens,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans ;
Mais s'il faut les cueillir, c'est, d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas a vos sens, de molleffe accablés,
Tous les parfums de FLORE à la fois exhalés,
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre ;
Quittons les voluptés, pour sa voir les reprendre ;

Le Travail est souvent le père du Plaisir :
Je plains l'Homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la Nature ;
Il n'est point ici-bas de maisons fans culture ;
Tout veut des foins fans doute, & tout est acheté.
Regardez³⁶ BROSSORET ; de fa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son, perdu pour lui, frappe en vain les oreilles,

Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigue de lui ;
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits fans force & fans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de désirer.
Jadis, trop caressé des mains de la Mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse ;
La Langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'Ennui détruisoit l'Univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la Nature humaine,
Mit auprès du Plaisir le Travail & la Peine ;
La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida les pas ;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux Amans, je le répète aux Belles.

Damon, tes sens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné :
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour
 apprête,
Soutenir de DAPHNÉ l'éternel tête-à-tête ;
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours fans jamais vous
 déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, finis caprice, & sur-tout vertueux :
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a
 sournis :
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ;

Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du Sage,
Amitié, que ton nom couronne cet Ouvrage,
Qu'il préside à mes Vers, comme il règne en mon
cœur !
Tu m'appris à connoître à chanter le bonheur

De Voltaire.

N.^o 2008.

MODESTIE (la). V. la lettre P.N.^o 2334.

Richer.

N^o 2008 *a*.

MODESTIE (le triomphe de la).

QUAND JUPITER eut fait l'Homme à fa guise,
Pour couronner son entreprise,
Et pour aider au genre humain
A marcher droit dans le chemin
De la sagesse, il fit descendre
Les Vertus ici-bas, leur ordonna d'y prendre
Un gîte permanent. Le tout bien arrêté,
Chaque Vertu partit de son côté.
Chez le Guerrier la Valeur prit asile,
Chez le Juge l'Intégrité,
La Sagesse chez une fille,
Et chez le Financier l'on vit l'Humanité
(C'étoit au temps jadis) établir domicile ;
Tant bien que mal, au village, à la ville,
L'on vit les Sœurs s'arranger. Les logis
Etoient marqués ; tout étoit pris,
Quand arriva la Modestie,
Les yeux baissés, & fans autres atours
Que fa beauté de tous les jours.
Son habit simple & sa démarche unie

Lui firent tort. Dame Valeur
Fit la pirouette, & persiffla fa sœur
En ricanant ; l'Intégrité hautaine
La dédaigna ; l'Humanité
Etoit malade ; enfin la Probité,
La Sagesse, dormoient ; & chez la race humaine,
Où chaque Dêité régnoit en Souveraine,
De l'humble Modestie on fit si peu de cas,
Qu'on l'envoya coucher au galetas.
Elle accepta ce logement fans peine,
Le crut trop bon pour elle, & même poliment
Fit à son Hôte un petit compliment.
Le Souverain des Dieux fut instruit de l'affaire ;
Il fronça le sourcil, jura fur le haut ton,
En prononçant son gros juron,

Le *Styx*, tant étoit en colère ;
Décida que dorénavant
Aucune des Vertus ne pourroit décemment
Se présenter en bonne compagnie,
Sans y mener la Modestie.
Ganeau.



N.^o 2009.

MŒURS (entretien moral fur la corruption des).

V. la lettre C.N.^o 799.

Pavillon.

N.^o 2009 *a.*

MŒURS (les) *des Sujets se forment presque toujours
d'après celles de leur Souverain.* V. la lettre C.

N.^o 594.

De Voltaire.

N.^o 2010.

MŒURS (dépravation des).

Aux maux les plus affreux le Ciel nous abandonne
Le désespoir, la mort, la faim nous environne ;
Et les Dieux contre nous soulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les Peuples & les Rois.

Des plaines du TORTOSE, aux bords du BORISTHÈNE,
Mars a conduit son char attelé par la Haine ;
Les vents contagieux ont volé fur ses pas,
Et, soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Echappés aux combats.
D'un Monarque puissant la race fortunée
Remplissoit de son nom l'EUROPE consternée ;
Je n'ai fait que passer, ils étoient disparus,
Et le Peuple abattu, que ce malheur étonne
Les cherche auprès du Trône,
Et ne les trouve plus.
Peuples, reconnoissez la main qui vous accable ;

Ce n'est pas du Destin l'arrêt irrévocable ;
C'est le courroux des Dieux, mais facile à calmer.
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice ;
C'est par ce sacrifice
Qu'on peut les désarmer.
ROME, en sages Héros autrefois fi fertile,
Qui fut des premiers Rois la terreur ou l'asile,
Rome fut vertueuse, & dompta l'Univers :
Mais l'Orgueil & le Luxe, enfans de la Victoire,
Du comble de la gloire,
L'ont mile dans les fers.
Quoi ! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles
Oppresseurs insolens des veuves, des pupilles,

Elever des Palais dans nos champs désolés ?
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables,
Du sang des misérables
Devant eux immolés ?
Elevés dans le sein d'une infame avarice,
Leurs enfans ont sucé le lait de l'injustice,
Et dans les Tribunaux vont juger les Humains :
Malheur à qui, fondé sur la foible innocence,
A mis son espérance
En leurs indignes mains !
Des Nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la Mollesse oisive,
Et ne porte aux combats que des coups languissans.
Cessez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop pesantes
Pour vos bras impuissans.
Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère ;
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire
Et d'exciter en nous nos funestes penchans :
Son enfance prévient le temps d'être coupable ;
Le vice trop aimable
Instruit les premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage.
Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur ;
Que dis-je ? cet époux, à qui l'Hymen la lie,

Traquant l'infamie,
La livre au déshonneur :
Ainsi vous outragez les Dieux & la Nature.
Ah ! que ce n'étoit point de cette source impure
Qu'on vit naître les FRANCS, des SCYTHES
successeurs,
Qui, du char d'ATTILA détachant la Fortune,
De la cause commune
Furent les défenseurs.
Le Citoyen alors savoit porter les armes ;
Sa fidelle moitié, qui négligeoit ses charmes,
Pour son retour heureux préparoit des lauriers,
Recevoit dans Les mains fa cuirasse sanglante,
Et fa hache fumante
Du trépas des Guerriers.
Au travail endurcis, leur superbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines Beautés à leurs yeux fans appas ;
Et d'un sexe timide & né pour la mollesse
Ils plaignoient la foiblesse,
Et ne l'adornoient pas.
De ces sauvages temps l'héroïque rudesse
Leur déroboit encor la délicate adresse
D'excuser leurs forfaits par un subtil détour :
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère
Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite Politesse,
Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
Corrompit de nos mœurs l'austère pureté,

Et du subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.
Le Luxe à les côtés marche avec arrogance ;
L'or, qui naît fous ses pas, s'écoule en sa présence ;
Le fol Orgueil le fuit, compagnon de l'Erreur ;
Il sape des Etats la grandeur souveraine,
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

*M.****

N.^o 2010 *a.*

MŒURS (l'élégance des) *vient du besoin de
plaire, & de l'amour.*

V. la lettre B.N.^o 471.

M. de Saint-Lambert.



N.^o 2011.

MŒURS (sortie contre les) *du temps*.

QUEL siècle ! où sommes-nous ? quels hommes !
quelles femmes !

Quels enfans ! quelles mœurs ! quels esprits ! quelles
ames !

Oh ! comme en peu de temps tout est défiguré !
Car un douzième lustre à peine est expiré
Depuis que l'on voyoit régner encore en FRANCE,
Sinon la vertu pure, au moins la bienséance.
Vicieux, mais prudent, le vieux moralisoit ;
Le jeune avantageux devant lui se taisoit ;
La mère étoit un Ange au sein de sa famille ;
Pour l'innocence même on auroit pris la fille ;
L'ATHÉE, ou l'Esprit fort, s'il en fut par hasard,
Se gardoit de lever le masque & l'étendard ;
L'Abbé représentoit un Ecclésiastique ;
Le Moine ou le Pasteur, un homme Apostolique ;
Le Magistrat, monte fur l'un & l'autre ton,
Vivant comme un Pétrone, avoit l'air d'un CATON :
Sous le respect humain, tyran fier & sauvage,
L'amour-propre tenoit le vice en esclavage ;
Ce n'étoit au dehors que sagesse & candeur ;

Et les plus dissolus avoient quelque pudeur.

Mais, quoi ! fans être sage, avoir à le paroître !
Autant vaudront tâcher, parvenir même à l'être :
De ce fardeau chacun dès-long-temps étoit las ;
Et, d'un commun accord, tous enfin l'ont mis bas.
Je vous entends d'ici, mignons du nouvel âge.
Porte, bon-homme, porte ailleurs ton radotage ;
De tout temps le vieillard, humoriste & cassé,
Au présent qu'il envie opposa le passé.
Dis-nous : Lorsque du sang la douce effervescence
Echauffoit les esprits dans ton adolescence,
Ce beau zèle des mœurs entra-t-il dans ton plan,
Et fut-ce là le ton que tu pris ? souviens-t-en « .
Je n'ai point oublié mes écarts de jeunesse,
Ni pour m'en repentir attendu la vieillesse ;
Le Prélat rigoureux qui m'en a châtié,
S'il eût su mes remords, eût eu plus de pitié.
Quiconque professa la doctrine cynique,
Je le fais bien encor, doit se taire au Portique,
Et sur-tout dans un âge où, quel qu'il ait été,
Le Docteur a de l'air du Renard écourté.
Aussi. ne viens-je point, d'un ton qui vous attriste,
En vieillard effronté trancher du rigoriste :
Ami du vrai plaisir, loin de le déprimer,
Je viens pour vous induire au contraire à l'aimer.
Je voudrois que, guéri d'illusions fans nombre,
Seulement on le fût distinguer de son ombre,

Qu'on laissât moins les sens y conduire à leur gré,
Que la délicatesse y menât par degré,
Et non que le jeune homme, en commençant à naître,
S'y livrât en aveugle, avant de le connaître,
Ou que, l'ayant connu, l'homme en maturité
L'épuisât avant terme, & fans l'avoir goûté.
Funeste & vrai tableau du siècle que je quitte !

Tout y pense, y raisonne, y parle en SYBARITE ;
Je n'y vois toutefois que dégoûts & qu'ennui ;
Le Sybarite baille, & je baille avec lui.
Faut-il être surpris de cette léthargie ?
Le plaisir fans obstacle est bientôt fans magie ;
Et, fans elle, en amour point de félicité ;
Sans elle l'essai touche à la satiété.
Aimer, plaire, & jouir, c'est tout votre système ;
Système vraiment sage, & la sagesse même ;
N'étoit que vous voulez, & voulez vainement
Faire de ces trois points l'ouvrage d'un moment,
Moment qui vous plongeât dans ces torrens de joie
Où le cœur amoureux se dilate & se noie,
Et qui, vous replongeant de plaisirs en plaisirs,
Accrût, perpétuât, & comblât vos désirs.
Doucement : de l'Amour l'aise est la sépulture ;
Aux travaux du Guerrier la palme se mesure.
La proie est peu de choie, & ne plaît aux Chasseurs,
Qu'autant qu'elle a coûté de course & de sueurs.

Il fallut bien des pas au Berger de VIRGILE,
Que fuyoit en riant une Bergère agile,
Et bien du temps à ceux que nous a peints DURFÉ,
Qui, pour avoir languï, n'ont que mieux triomphé.
Epreuvez donc ceux-ci, fuyez, sexe adorable ;
Par pitié, montrez-leur un front inexorable :
De là, d'honnêtes feux & d'exquises faveurs ;
De là, le vrai plaisir, les vôtres joints aux leurs.
Le droit d'un beau refus ne peut trop loin s'étendre,
Ni le moment heureux se faire trop attendre ;
Plus il aura tardé, plus il aura de prix ;
Plus les deux cœurs feront solidement épris,
Moins il donnera même atteinte à votre gloire ;
Une longue défense égale une victoire.
Le Guerrier³⁷ dont BELLE-ISLE attelle la valeur,
En sortit couronne de la main du Vainqueur.

Loin d'abord, loin de vous l'injurieux hommage
De ces prétendus Grands, qui, tirant avantage
De je ne fais quel sang ou quelle dignité,
Font de vous le jouet de leur frivolité !
Loin ces hommes de fer, & ces autres espèces,
Qui, le tarif en main, marchandant vos caresses,
Prétendent, fans l'aveu de l'Amour & des Ris,
Passer, de leurs bureaux, de plain pied dans vos lits !
Laissez-les s'éblouir de ces objets folâtres
Que la danse ou le chant divinise aux théâtres ;

Venimeux hameçons de la fausse VÉNUS,
Qui n'amorça jamais que des cœurs corrompus.
De la Beauté fur nous signalez mieux l'empire ;
Que pour vous seul on vive, on existe, on respire ;
Qu'on vous aime ardemment, fans être bien traité,
plus ardemment encore, après l'avoir été.
Pardelà vos faveurs, qu'au Ciel on ne demande
Qu'une célébrité qui fur vous le répande !
Le dirai-je ? peut-être une si belle ardeur
Rendrait-elle à l'Etat sa première splendeur.
Que ne peut cette idée ! En *m'illustrant moi-même,*
J'illustre la Beauté que j'adore & que j'aime.
A de si nobles feux l'honneur se ranimant,
On redeviendrait Homme, en devenant Amant.
Pour vous mériter mieux, la jeunesse guerrière,
A son noble métier le donnant toute entière,
Sous BROGLIE iroit apprendre avec docilité
A joindre la bravoure à la capacité ;
Sous CHOISEUIL, en des temps & des crises d'orage,
A tenir dignement, d'une main ferme & sage,
Le timon de l'Etat trouble par des Rivaux,
Ennemis des Humains, d'eux-même, & du repos,
Et l'effet merveilleux du pouvoir de vos charmes
Ne se borneroit pas au succès de nos armes ;
Il n'influerait pas moins fur nous de toutes parts ;

Tout renaîtroit, les Loix, les Mœurs, & les Beaux-
Arts.

Aspirant à la main de quelque objet aimable,
Qu'on n'obtiendrait jamais fans se rendre estimable ;
Le jeune Magistrat voudrait faire au Barreau
Briller en sa personne un second D'AGUESSEAU.
Sous les pas des Amours unis à la sagesse,
Que de nouvelles fleurs aux rives du PERMESSE !
Et, mûrissant bientôt fous l'œil des chastes Sœurs,
Que de fruits précieux renaîtraient de ces fleurs !
L'esprit, qui ne s'arrête au jourd'hui qu'à l'écorce,
Percerait à la sève, & reprendrait sa force ;
Du juste & du solide, à l'harmonie unis,
Couleraient l'agréable & le beau rajeunis.
Le Philosophe au gland ne renverrait pas l'Homme ;
L'Orateur parlerait comme on parlait à ROME ;
Le Poète, en ses Vers, libre dans sa prison,
Ferait servir la rime & régner la raison :
Epique, il chanterait, non comme a fait HOMÈRE,
Un Héros feulement fameux par sa colère,
Mais un Roi de son Peuple & le père & l'amour,
Qui ne peut fans bienfaits laisser couler un jour ;
Lyrique, sans écarts il volerait aux nues ;
Bucolique, il peindrait les Grâces ingénues ;
Satirique, il rirait, ferait rire, & ses coups
N'offenseraient personne, en s'adressant à tous ;
Tragique, il irait droit, fans portrait ni maxime,
Au simple, au pathétique, au grand, au vrai sublime ;

Ou comique, imitant la Nature & ses jeux,
En riant, instruirait & nous & nos neveux.
oh ! que, morigénés par ces nouveaux Molières,
Nos Marquis à venir riraient bien de leurs pères
Représentés chez eux, entourés les matins
De Parfumeurs, d'Escrocs, de Juifs, & de Catins ;

Pour le reste du jour n'ayant projets ni vues,
En Cochers maladroits embarrassant les rues,
Et gagnant le rempart, pour aller tout en eau,
De leurs cabriolets, tomber chez RAMPONEAU.
Du siècle où j'ai vécu tels furent le génie,
Les sentimens, le goût, les mœurs, & la manie ;
Deux fléaux concouroient à fa caducité,
L'indécence applaudie, & la cupidité.
O vous ! nos chers neveux, que je me plais à croire
Au sein du vrai plaisir, du calme, & de la gloire,
Laissez-moi croire aussi que de votre bonheur,
Pour son propre intérêt, le beau Sexe eut l'honneur ;
Lui seul aura tout fait. Sa foiblesse & ses graces,
Flattant notre mollesse, ont causé nos disgraces ;
Ses charmes, relevés de l'amour du devoir,
De vous remettre au vôtre auront eu le pouvoir.
Ce temps, non loin peut-être, à mes yeux sedévoile ;
J'y revois des François briller l'heureuse étoile ;
La victoire, en tous lieux, fidelle à nos drapeaux,
Et notre pavillon respecté fur les eaux.

Je vois votre commerce embrasser les deux Mondes,
Vos hameaux repeuplés, & vos landes fécondes.
Dans vos Cours, vos cités, votre Eglise & vos camps,
Par-tout l'ordre est en règne ainsi qu'aux premiers
temps.

Le ministère y vole au devant du mérite,
Le vertueux y fait reculer l'hypocrite,
L'honneur, la piété, n'y font rien moins qu'un jeu ;
L'honnête homme en est un ; le dévot y craint Dieu ;
La faveur est fans voix ; la bonne renommée
Seule indique un Prélat, donne un grade à l'armée ;
Courses, temps, ni manége, au rustre postulant
Ne procurent la place acquise au vrai talent.
Sur la femme arborant le fard & l'impudence,
La Beauté simple & douce obtient la préférence,

Le véritable Amant fur le Galant masqué,
Et l'esprit naturel fur le sophistiqué :
Chez-vous, l'Auteur tragique instruit, touche,
 imagine,
Pense comme CORNEILLE, écrit comme RACINE ;
Et MOLIERE, du haut de ses talens divins,
Avoueroit le comique où vous battez des mains :
Vos Théâtres enfin, sources de grands exemples,
Sont plus édifiants que ne l'étoient nos Temples.
Toutcela, pur effet, je le soutiens encor,
Du retour fortuné des feux du siècle d'or.
D'être plus ou moins tard, que n'ai-je eu l'avantage !
J'eusse été plus content ; soyez-le d'âge en âge,

Et rendez grâce au Ciel de vous avoir gardés
A des temps tels que ceux qui vous ont précédés.

Piron.

N.^o 2012.

MŒURS (les) *du siècle.*

*OUI chacun se déguise, & l'on s'est fait un point
De palier en Public pour ce que l'on n'est point.
L'Usurier veut paroître un prudent économe ;

Tout Procureur voudra passer pour honnête homme ;
Tout âne pour Docteur, tout poltron pour CÉSAR ;
Tout visage en couleur pour visage fans fard ;
Tout Partisan rusé, qui pille la province,
Pour un objet qui prend l'intérêt de son Prince ;
Tout petit Sous-Fermier, tout Traitant, tout Voleur,
Pour homme délicat en matière d'honneur ;
Tout Amant un peu fier, pour Amant fans tendresse.

La Font.

L'Amour vengé. Comédie.



N.^o 2013.

MŒURS (les) *présentes*. V. la lettre J.
N^o 1630. Vers soixante-dixhuitième.

M. Barthe.

N.^o 2014.

MŒURS (l'influence des femmes sur les).
V. la lettre J.N.^o 1630.

M. Barthe.

N.^o 2015.

MŒURS (les) *peu connues*. V. la lettre T.

N.^o 2974.

M. l'Abbé Aubert.

N.^o 2016.

MŒURS (sur les), *les manières, & la Religion*.

V. la lettre E.N.^o 976.

N.^o 2017.

MOI ; ou *l'Homme tout-puissant, , infini, universel, & c.*

ROIS, favoris de la Fortune,
Princes, Guerriers, Dieux des Mortels,
A qui la foiblesse importune
Elève en tremblant des Autels,
Sans votre secours je puis plaire ;
Je puis, fans que PHÉBUS m'éclaire,
Entrer dans le sacré Vallon :
Je fuis moi-même mon Mécène,
Mes Rois, mes Dieux, mon HIPPOCRÈNE,
Mes Muses, & mon APOLLON.
Les feux éclatans du tonnère
S'allument, &, dans un instant,
Semant la frayeur fur la terre,
Percent de l'Aurore au Couchant ;
Mais mon esprit, que rien n'arrête,
Plus vif encor que la tempête,
S'élance avec bien plus d'ardeur.
Ce miroir de la Providence,
Le globe du Monde, est immense,
Mais moins immense que mon cœur.
Illusions, aimables songes,
Vous donnez la vie à mes Vers ;

Au sein de vos heureux mensonges,
J'ai l'Empire de l'Univers :
Par votre secours, une Fable
Devient un objet véritable.
Sous cet ormeau délicieux,
Couvert de son ombre divine,
Je suis à PARIS, à la CHINE,
Dans les Enfers & dans les Cieux.
Dans une retraite profonde,
Au milieu des déserts affreux,
Ignoré du relie du Monde,
Je fais rêver, je vis heureux.
Sur l'aile de la Renommée,
Au bout de la terre charmée,
Volent mes talens & mes Vers ;
Les sons ravissans de ma lyre
Portent la joie au sombre Empire ;
J'entraîne après moi l'Univers.
Loin des Pédans, & près d'HORACE,
Suivant des chemins inconnus,
Je joins aux lauriers du PARNASSE
Les myrthes chéris de VÉNUS,
Sous l'œil désolé de l'Envie,
PLUTUS prend foin d'orner ma vie !
Les dignités volent vers moi....
J'entre à la Cour, on m'y révère....

Je brille dans le Ministère....
Encore un pas, & je suis Roi.
Oui, je puis m'asseoir sur le Trône ;
J'y monte sans être étonné ;
Trop souvent le hasard le donne ;
Mon mérite me l'a donné.
Peuples, qu'enchantera ma gloire,
Quand vous écrirez mon Histoire,
Vous n'écrirez point des forfaits.

Je désarmerai la satire,
Et tous les jours de mon empire
Seront comptés par mes bienfaits.
Mais, quoi ! je sens trembler la terre ;
L'épouvante au loin se répand :
Le Dieu, le monstre de la guerre
S'avance fur un char sanglant ;
L'Ambition insatiable
Précède sa marche effroyable ;
Dans ses mains se change le fort,
Et du sein de ce monstre horrible
Sortent, avec un bruit terrible,
Les feux, les foudres, & la mort.
Suivons le char de la Victoire ;
Tout est dissipé par l'effroi :
Surpris de l'éclat de ma gloire,
Le Monde frémit devant moi.

Poursuivons.... Sous mon bras tout plie....
L'EUROPE, l'AFRIQUE, & l'ASIE,
Et l'AMÉRICAIN consterné ;
Et, dans l'état où je me trouve,
L'unique malheur que j'éprouve,
Est de voir l'Univers borné.
La terre, dont je suis le Maître,
Ne sauroit plus me contenir ;
Je puis tout : donnons-nous un être
Qu'adore en tremblant l'avenir.
Sur votre char faites-moi place,
Muses, Gloire.... De mon audace
J'étonne l'Olympe & les Dieux ;
Je fends l'air d'une aile assurée ;
Je perce la voûte azurée,
Et je pénètre dans les cieux.
JUPITER, tombe de ton Trône,
Toi qu'adorèrent les Humains ;

Que ton sceptre, que ta couronne,
Passent de tes mains en mes mains.
Mais je tiens la foudre invincible....
Essayons fa force terrible....
Je vois s'obscurcir le Soleil....
Sur mes regards tremble la terre ;
Mais, aux éclats de mon tonnerre,
Grand Dieu ! je fors de mon sommeil.

Il est vraiment assez comique
De me voir au lieu où je suis,
Triste comme un Livre gothique,
Mal vêtu, surchargé d'ennuis,
Et, pour ne pas dire autre chose,
Assiégé de chagrins divers,
Pauvre Vicaire en bonne Prose,
Et Roi du Monde dans mes Vers.

Bitobé.

N.^o 2017 *a.*

MOI (les ce n'est pas) ; ou *le Naufrage.*
V. la lettre N.N.^o 2098.

Ganeau.

N.^o 2018.

MOINE (ce n'est pas l'habit qui fait le).
V. la lettre S.N.^o 2863.

La Fontaine.

N.^o 2019.

MOINE (ce n'est pas l'habit qui fait le).
V. la lettre R.N.^o 2752.

De Rivery.

N.^o 2019 *a.*

MOINEAU (le) & *son fils* ; ou *la désobéissance punie.*

UN vieux Moineau dit un jour à son fils,
En lui montrant un trébuchet : Prends garde,

N'avance pas, examine, regarde,
Sans t'éloigner de moi, cet appât qu'on a mis
Auprès du piège, & n'y fois jamais pris.
L'appât est séduisant ; mais aussi très-perfide.
Du bon papa l'enfant timide
Ecoute bien la leçon ; mais, hélas,
Papa parti, l'étourdi ne fut pas
Mettre à profit son conseil salutaire.
Quoiqu'en tremblant il fait un pas,
Il en fait deux, & d'une aile légère,

Zeste il s'échappe, & revient à l'instant ;
Puis il recule en sautillant,
Puis & rapproche, considère
Le fatal instrument ; il veut voir la manière
Dont on s'y prend : l'y voilà pris.
Avec l'Amour quelquefois on badine :
C'est un enfant, dit-on, qui n'aime que les ris :
Fiez-vous bonnement à fa mine enfantine,
Au trébuchet, Amant badin,
Vous ferez pris un beau matin.

Ganeau.

N.^o 2019 *b.*

MOIS (le) *de Mai. Le mariage auguste.*

ENVIRONNÉ des Jeux, des Graces ingénues,
Porté par les Amours, fur un trône de nues,
Le *Mois de Mai* descend, la terre lui sourit,
Le flots plus librement serpentent dans leur lit ;
D'une prodigue main il sème la verdure,
Et lève le rideau qui cachoit la Nature :
Restaurateur du Monde, il change en sels féconds
Ces longs tapis d'albâtre étendus fur les monts ;
Et, répandant au loin fa vapeur fortunée,
Il émaille de fleurs le cercle de l'année.

A peine a-t-il paru, le Soleil dans son cours
Se plaît, du haut des airs, à prolonger les jours ;
Par-tout avec les feux il épanche la vie,
De les plus doux rayons caresse la prairie,
Et retarde le soir ses coursiers haletans,
Pour respirer l'odeur & le frais du printemps.
Mois chéri des Mortels, mois de l'heureux délire,
De myrthe & de lauriers entrelace ma lyre.
Timide Violette, embaume les gazons ;
PAN, viens avec ta flûte accompagner mes sons.
Vous, DRIADES, quittez l'écorce de vos hêtres.
Les désirs voltigeans fous ces voûtes champêtres,
Ce jour tendre & voilé, ces groupes de Sylvains,
Agitant à l'envi des branches dans leurs mains,
L'attrait impérieux de la saison nouvelle,
Le verd naissant des bois, l'ombre, tout vous appelle.

.....

.....

Si vous me l'ordonnez, je tairai leurs caresses.
Venez, de vos cheveux laissez flotter les tresses ;
Unissez fans effroi vos amoureux soupirs ;
Je fuis le confident, non l'écho des plaisirs.
Ah ! qu'il est doux d'errer au sommet des montagnes,
D'y voir se déployer le tableau des campagnes,
Et de suivre, à travers les mobiles rameaux,

Ce dédale brillant, formé par les ruisseaux !

Que l'horizon est pur ! qu'ils font frais ces ombrages !
Que j'aime à découvrir ces lointains paysages,
Dont l'aspect fugitif, qu'une vapeur détruit,
Par intervalle échappe à l'œil qui le poursuit !
Vallons délicieux, ô terrestre Elysée !
Où se joue au matin, la tremblante rosée ;
De vos détours secrets, asiles du bonheur,
Le calme attendrissant a passé dans mon cœur.
De mes sens rajeunis je vous porte l'hommage ;
Je l'offre à la Beauté dont vous m'offrez l'image.
Dans ces jours où circule un invisible feu,
L'Univers est un Temple, & l'Homme en est le Dieu.
Les vents fous ces bosquets ont réchauffé leurs ailes ;
Cette source en fuyant roule des étincelles ;
Avec l'azur des Cieux vacillant dans ses eaux,
On voit s'y découper le verd des arbrisseaux,
Des chants harmonieux remplissent les bocages.
Quel mélange d'odeurs parfume ces rivages !
Dans les veines du Monde enfin ressuscité,
La sève s'insinue avec la volupté.
Dans ton sein, ô PALÈS, quels trésors tu renfermes !
Un suc réparateur fait enfler tous les germes ;
Au haut des ceps déjà je le vois arriver ;
Par de secrets canaux il court les abreuver :
L'écorce s'attendrit, le bourgeon va paraître,
Et la grappe est déjà dans la fleur qui va naître.

Les bleds, à peine éclos sous les yeux de CÉRÉS,
Ont de leur humble tige embelli les guérets.
Ces foibles rejetons, trop fragile espérance,
Réclament tous les foins que l'on doit à l'enfance.
Nous avons trop gémi fous le triste veiseau ;
Vents, respectez l'année encor dans son berceau ;
Ah ! ne ravagez point d'imparfaites largesses ;

L'automne est riche en fruits, le printemps en
promesses.
Ce Dieu de simples fleurs aime à se couronner,
Et nous laisse entrevoir ce qu'il ne peut donner.
Mais ne formons ici qu'un fortuné présage :
Quand le Ciel est serein, pourquoi prévoir l'orage ?
Saisissons le plaisir, il germe fur nos pas ;
Sous ces pins il s'incline, & nous ouvré les bras ;
Il vole dans les airs ; que fa chaleur féconde
Résonne dans les bois, & ruisselle dans l'onde.
Un magique pouvoir viendrait-il m'abuser ?
Où mon œil ébloui va-t-il se reposer ?
Choisira-t-il l'étang que rase l'Hirondelle,
Citoyenne des lieux où le printemps l'appelle ?
Aime-t-il mieux ces toits dont la simplicité
Annonce la candeur plus que la pauvreté ?
Que vois je ? un habitant de cet enclos rustique
Quitte l'obscur abri de fa cabane antique :
Il pleure d'alégresse, il ne sent plus ses maux,
En voyant reverdir le fruit de ses travaux.

Cultivateur d'un sol dont un autre est le maître,
Il sourit aux trésors que fa main a fait naître ;
Ses regards tour-à-tour, dans ces momens heureux,
Sont baissés vers la terre & levés vers les cieux ;
Ils comptent les boutons qu'un matin vit éclore ;
De leur nombre étonné son œil les compte encore.
Il laboure ses plants, seconde leur vigueur ;
Le travail qui le courbe est son consolateur :
L'appareil des moissons devant lui se déploie,
Et l'espoir dans son cœur accélère la joie.
O vous ! qui, végétant dans vos tombeaux dorés,
Vous êtes crus heureux, & n'étiez qu'enivrés ;
Vous, de qui l'avarice, insatiable & dure,
Dispute au Laboureur un pain qu'il vous assure,
Achevez ; de fa ferme enlevez le produit,

Ravagez l'humble toit qui le couvre la nuit :
Dépouillé de ses biens par un luxe funeste,
Il jouit plus que vous, la Nature lui reste ;
Et, fans vous envier votre lâche sommeil,
Il aime à la suprendre à l'instant du réveil.
C'est pour lui que le Ciel au matin se colore,
Que la voûte étincelle & fait pâlir l'Aurore ;
C'est pour lui que l'année a rempli tout son cours,
Il prolonge en veillant la saison des beaux jours.
Son épouse encor jeune est toujours fur fa trace.
Et, quoique fans parure, elle n'est point fans grâce ;

Son teint hâlé, mais frais & d'un rouge vermeil,
Eft semblable à ces fruits teints des feux du Soleil.
Tandis que son époux, d'une main diligente,
Déchire avec le soc la terre obéissante,
Elle émonde en chantant les tendres arbrisseaux,
Va creuser des conduits pour diriger les eaux,
Coupe autour des moissons l'herbage parasite,
Et se plaint que le jour échappe encor trop vite.
Quelquefois leurs enfans, précieux rejets,
Se roulent auprès d'eux à côté des filions ;
Emules, dans leurs jeux, des travaux de leur père,
Leur foible bras s'essaye à cultiver la terre :
Il les voit, les anime, &, par eux caressé,
Abandonne en pleurant le filon commencé.
La jeune mère alors quitte aussi son ouvrage ;
La fatigue l'abat, un baiser la foulage :
Vers fa femme & ses fils entraîné tour-à-tour,
Il bénit la Nature, & rend grâce à l'Amour.
Pourquoi dédaignons-nous, Sybarites des villes,
L'estimable habitant des champêtres asiles ?
Autrefois les ROMAINS, ce Peuple de vainqueurs,
Contre leurs ennemis armoient les Laboureurs :
La bêche & les rateaux, ennoblis par l'usage,
Avoient durci la main qui renversa CARTHAGE.

Ah ! ces Mortels du moins, loin de nos Arts
trompeurs,
En perdant tout le reste, ont conservé les mœurs ;

Ils servent leur pays : quand tout les abandonne,
Ils font germer les grains que le riche moissonne,
Et sèment de bienfaits, au sortir du berceau,
Le pénible chemin qui les mène au tombeau.
Abandonnons les champs & leurs travaux utiles.
Ton retour a paré de plus secrets asiles ;
O ! le plus beau des Mois, ton souffle m'y conduit.
Zéphyre te précède & l'Oiseau qui te suit
Oppose aux feux du jour l'azur, l'or & l'opale
De ce cercle étoile qu'avec pompe il étale.
Dans ces rians jardins, que d'arbustes nouveaux
Penchent, pour s'élancer, leurs ondoyans rameaux !
L'Aubépine champêtre au Lilas s'y marie,
Et l'humble Réséda par-tout s'y multiplie.
Quelle main dessina tous ces compartimens ?
De différentes fleurs quels frais assortimens !
L'une implore les foins de l'active culture,
L'autre échappe fans art des mains de la Nature.
J'admirois leur mélange & leur variété ;
Soudain s'offre à mes yeux une Divinité
Aussi jeune qu'HÉBÉ, comme elle fans parure ;
Des feuilles de jasmin nouoient sa chevelure ;
Son regard est brillant. La Nymphé, à chaque pas,
Marche fur une rose, & ne la flétrit pas ;
En habit de Bergère, elle annonce une Reine,
Et le baume des prés ressemble a son haleine.

Autrefois, me dit-elle, on me nommoit CLORIS :
Heureuse dans les champs où commande CYPRIS,
Je n'a vois d'autres biens que leurs simples largesses.
Le siècle d'or est né du mépris des richesses ;
Mais je dus au hasard, peut-être à ma beauté,

Et le rang de Déesse, & l'immortalité.
Mai venoit de fleurir ; j'errois dans un bocage,
Je revois ; en rêvant j'avançois fous l'ombrage :
Zéphyre m'apperçoit ; mon cœur palpite & craint ;
Je l'évite, il me suit ; je veux fuir, il m'atteint.
Eh ! comment éluder, dans ces frayeurs mortelles,
Un Dieu, lorsqu'il est jeune & lorsqu'il a des ailes ?
Zéphyr est le plus fort, je cède ; *de* mon Amant
De l'Hymen à l'Amour joint encor le serment.
Il m'a donné pour dot ce jardin où l'Aurore
Versa ses premiers pleurs, & que ma main décore :
Cette source l'arrose ; un printemps immortel
De festons toujours verts entretient mon Autel.
Dans ces lieux enchantes je servis à POMONE,
Et l'hiver, qui la chasse, embellit ma couronne.
Dans cet heureux séjour, que j'ai rendu sacré,
Les HEURES quelquefois, en habit chamarré,
Pour enchaîner l'Amour au moment qu'il sommeille,
Viennent choisir des nœuds tresses dans ma corbeille.
Les Graces, à leur tour, des paniers à la main,
Pour l'Autel de VÉNUS emportent leur butin.

C'est moi seule, c'est-moi qui semai la première
Les différentes fleurs qui nuancent la terre :
Sous une teinte égale elles couvroient les champs ;
C'est moi qui leur donnai ces divers ornemens.
J'ai fait naître une fleur du beau sang d'HYACINTHE
PHÉBUS inconsolable y trace encor fa plainte ;
NARCISSE, en s'adorant, mourut au bord des flots,
Et fleur, il semble encor se chercher dans les eaux.
A deux Amans captifs je fus jadis utile
Le fort, le fort cruel séparoit leur asile ;
Et leur plaintive voix, qu'ils n'osoient élever,
Expiroit dans les airs avant que d'arriver :
Le mélange des fleurs leur fournit un langage ;
De ces signes muets ils connoissoient l'usage ;

Il leur servit alors, & le jour fut moins long.
Une Rose interroge, un Œillet lui répond :
Modeste en fa couleur, la sombre Violette
Annonce le tourment de leur ame inquiète ;
Le Pavot peint l'ennui ; le Lis, la vérité ;
La Jonquille exprimoit l'amour persécuté.
Ainsi de leurs soupirs cet cloquent symbole,
Remplaçant le discours, les soutient, les console ;
Et, grace à quelques fleurs, interprètes charmans,
D'un organe inconnu j'enrichis deux Amans.
Toi, poursuis tes tableaux fous l'auspice de FLORE,
Et fixe dans tes Vers le mois où l'on m'adore :

Ose, prends ces pinceaux destinés au plaisir,
Construits d'un bois de rose, & taillés par Zéphyr.
Elle fuit à ces mots. On connoît l'Immortelle
Au céleste parfum qui s'exhale près d'elle.
Mois, objet de nos vœux, & toujours regretté,
Même alors qu'on jouit des trésors de l'été,
C'est à toi que j'ai dû ces aimables prestiges ;
Ta brillante planète est fertile en prodiges.
Les Nymphes des jardins, les Nymphes des forêts,
Celles dont l'onde fuit fous des saules épais,
Toutes viennent en chœur célébrer ton Empire ;
Elles doivent aimer le *Mois* où l'on soupire.
C'est sous ton signe heureux, au matin d'un beau jour,
Qu'est ne ce Dieu cruel que l'on appelle *Amour*.
On le nourrit des fleurs les plus fraîches écloses ;
Sur fa lèvre enfantine on exprima des roses :
Pour lui font leurs parfums, leur épine est pour nous ;
La main qui le caresse éprouve son courroux.
En mémoire des foinns donnés à son enfance,
Il blesse ;... & c'est ainsi que l'Amour récompense !
Mais on dit que fans arme on l'a vu dans les bois ;
Il a quitte ses traits & posé son carquois.
Nymphes, hasardez-vous ; l'Amour est fans défense,

Et veut fêter ainsi l'instant de sa naissance ;
Il est nu, dépouillé mais en est-il moins beau ?
Il sembellit encore en quittant son bandeau.

Imprudentes, fuyez une ruse nouvelle,
Redoutez de ses yeux la brûlante étincelle.
Votre cœur a ses yeux doit être accoutumé ;
C'est quand l'Amour est nu, que l'Amour est armé.
C'est aussi dans ce *Mois* que l'on vit DIONÉE
Sortir, en souriant, de la mer étonnée.
Par le plaisir émus, mille flots caressans
S'entrepousoient autour de ses charmes naissans.
L'un baise ses cheveux que le Zéphyr dénoues ;
L'autre près de sa conque & bondit & se joue ;
D'autres avec respect demeurent suspendus,
Fiers d'ouvrir un passage à la belle VÉNUS.
Le *Triton* recourbé, fendant l'onde écumante,
Change en soupirs les sons de sa voix effrayante,
Et sème de *corail* les courans fortunés
Qu'en glissant sur les eaux le char a sillonnés.
Vous, filles de THÉTHYS, de vos grottes profondes,
Vous élevez vos fronts sur la cime des ondes ;
Mais, éveillé soudain par tant d'attraits nouveaux,
Le dépit vous oblige à rentrer sous les eaux.
O Beauté ! tu naquis au séjour ces orages ;
L'Univers à tes pieds apporta ses hommages ;
Et je consacre ici, dans un riant tableau,
La saison dont la sève échauffa ton berceau.
Ta flamme embrase tout : les coteaux reverdissent ;
Des accens du bonheur les grottes retentissent ;

L'ETHER, à ton aspect, prodiguant ses bienfaits,
S'épanche sur les monts, descend sur les forêts ;
Et, se couvrant de fleurs, la plaine qu'il inonde
Ouvre son sein avide au Dieu qui la féconde.
Par toi font protégés, sous de sombres berceaux,

Les amours des Mortels, & l'hymen des oiseaux.
Chaque branche est un nid ; tout se cherche, s'attire ;
Tout semble ranimé par le même délire.
L'arbre n'a point de feuille insensible au désir ;
Le moment qui l'agite est celui du plaisir.
Le Palmier amoureux vers le Palmier s'incline ;
L'Ormeau semble chercher l'Ormeau qui l'avoisine ;
Le Peuplier soupire, & le Cèdre à l'instant
Répond par son murmure au soupir qu'il entend :
La chaîne de l'hymen embrasse la Nature ;
Il naît un nouveau sens que l'Amour nous procure.
Jusqu'au foyer des jours ce Monarque ou ce Dieu
S'élève enorgueilli de ses ailes de feu ;
D'un regard satisfait il parcourt son Empire ;
Lui-même il est heureux de l'ardeur qu'il inspire.
Le Monde se répare, & l'Olympe enchanté
Sur la terre à grands flots répand la volupté.
MAI, tu m'as inspiré, reconnois ton ouvrage ;
Tu peuples & les airs, & l'onde, & le feuillage.
De tes charmes encor je cache la moitié ;
Cher à l'Amour, ton Astre est cher à l'Amitié.

Le Soleil, le front ceint de rayons salutaires,
Entre, pendant ton cours, au signe des deux frères,
Amis trop fabuleux, dont le modèle, hélas !
Tant chante parmi nous, ne s'y reproduit pas ;
Le TIBRE étoit fidèle à ta douce influence,
Et pour ouvrir le Cirque, attendoit ta présence :
C'est la que du théâtre on nommoit les Vainqueurs.
Tu mêlois au laurier ta verdure & tes fleurs ;
Tu ramenois ces jeux & ces danses Romaines,
Où fur de frais gazons & de molles arènes,
Des Vierges, des Héros, gaiement entrelacés,
Formoient d'amoureux chants & des pas cadencés.
Les superbes faisceaux, la pourpre consulaire,
Ne venoient point troubler ce folâtre mystère ;

Et ces rians loisirs, enfans de la saison,
Déridoient quelquefois la vertu de CATON.
De tes premiers présens on ornoit les Portiques ;
On en paroît l'Autel de ses Dieux domestiques.
Tu vis naître ADONIS, tu vis naître l'AMOUR ;
Tu les voyois tous deux fêtés à ton retour ;
Mais, & ton influence, & ton aimable empire,
Et ces jeux que pour toi ma Muse osa décrire,
Les fêtes de l'Amour, les fêtes d'Adonis,
Tous ces titres brillans, tous ces titres unis,
Ne valent pas la pompe à jamais fortunée
Que ton signe prépare en couronnant l'année.

lis font évanouis ces jours trop orageux,
Où d'une haine aveugle on attisoit les feux.
Repouffé vers le Nord, le Démon de la guerre
N'osera plus fouiller ce tranquille hémisphère.
La FLANDRE voit en paix d'abondantes moissons
Couvrir d'épis dorés ses fertiles sillons ;
Le beau ciel du midi n'est plus chargé d'orages.
Nous haissons la discorde à ces peuples sauvages,
Pour se détruire entre eux par le fort destinés,
Et, vainqueurs ou vaincus, toujours infortunés.
Un Traité solennel, par une étroite chaîne,
Joignoit déjà les Cours de VERSAILLE & de
VIENNE ;

L'Amour, que plus souvent il faudroit consulter,
Ravi de cet accord, songe à le cimenter.
Dans les calculs d'Etat en vain on l'emprisonne ;
La Politique sème, & c'est lui qui moissonne.
Enfant, maître des Dieux, par toi vont être unis
La fille de THÉRÈSE & l'héritier des Lis.
Quelle gloire pour toi ! L'un, placé près du Trône,
Nous promet les vertus qu'exige la couronne ;
Il annonce déjà cette austère équité
Qui prescrit le devoir, fans nuire à la bonté.

CÉRÈS voit s'élever un jeune TRIPTOLÈME ;
Un sillon dans les champs fut tracé par lui-même :
Rejetant loin de lui les vains amusemens,
La moisson de l'automne enrichit son printemps.

L'autre.... Mais suspendons une indiscrete audace ;
Peut-il être un portrait que son aspect n'efface ?
Rivale des Héros, ô toi, qui fais régner,
Qui sais combattre & vaincre, & plaire & gouverner !
Toi, nouvelle PALLAS, qui pourrois, par tes charmes,
Soumettre les Mortels échappés à tes armes ;
C'est toi qui la formas, que dirois je de plus ?
Laisse-nous dans ta fille admirer tes vertus ;
Que ton cœur attendri fasse grace à mon zèle ;
La FRANCE la désire, & va te voir en elle.
Lorsque la jeune IRIS, messagère des Dieux,
Vient suspendre son prisme à la voûte des Cieux,
De nuance en nuance éblouit notre vue,
Et console la terre en émaillant la nue,
Cette pompe des airs, ce brillant appareil,
Ne font que réfléchir les couleurs du Soleil ;
Pour hâter nos beaux jours, laisse partir l'Aurore.
Dans ton sein maternel tu la retiens encore :
Mais non... l'Hymen l'enlève, elle t'embrasse, fuit ;
Ta main la redemande, & ton œil la poursuit....
Fleurs, naissez fous ses pas ; Zéphyr, deviens fidèle.
L'Amour jouit, triomphe, & vole devant elle ;
Non, ce vulgaire enfant, dont les traits émoussés
Frappent confusément, au hasard adressés,
Mais ce superbe Dieu qui plane autour des Trônes,
Voit tomber à ses pieds le fasce des Couronnes,

Et dont les flèches d'or ne blessent qu'avec choix
Les Princes, les Héros, ou les enfans des Rois.
Il dévore de l'œil le trésor qu'il amène ;
Les vents à son aspect retiennent leur haleine,

Les nuages épars n'oseroient le toucher,
Et les autres Amours craignent de l'approcher.
Par de secrets chemins le DANUBE lui-même,
Sous la terre égaré, fuit la Nymphé qu'il aime,
La fille de ses Rois, dont fur des bords heureux
Il enchaîna l'enfance & vit les premiers jeux.
Il se fraye un passage, il s'élance, & la SEINE
Sent bouillonner son urne à côté de la *sienne*.
Des jours trop paresseux devançant la lenteur,
Ah ! ma pensée enfin fuit le vol de mon cœur.
Je crois déjà te voir, ô Nymphé fortunée,
De mille adorateurs marcher environnée !
Heureux qui peut l'aimer ! trop heureux le Mortel
Qui lui promet un Trône & lui dresse un Autel !
Une Grace la fuit une autre la précède,
Un charme est effacé par celui qui succède.
Sur elle tous les yeux réunis & fixés,
Interprètent les vœux de nos cœurs empressés.
Tel, au moment qu'un Astre inconnu fur la terre,
Par de nouveaux rayons étonne l'hémisphère,
Cent tubes pour le voir font tournés vers les cieux ;
Il emporte vers lui les regards curieux :

On l'épie, on l'observe, on l'érige en présage,
Et l'on craint de manquer l'instant de son passage.
Hymen, applaudis-toi ; le Temple est-il paré ?
Oui, des plus beaux festons ta main l'a décoré.
Je les vois serpenter autour de ses colonnes ;
Les Gémeaux fur l'Autel suspendent deux couronnes ;
Un Aigle, fur le faîte, enchaîné par CYPRIS,
Laisse tomber la foudre, & joue avec les Lis.
Déjà fous le Portique avance ta conquête ;
Le Bonheur a donné le signal de la fête.
Les Amans font époux, l'Amour rit, & la Paix
Va porter dans les deux les sermens qu'ils ont faits.
Ingénieux Plaisirs, volez fous ces ombrages ;

Vous, prestiges de l'Art, enchantez ces bocages,
Et que votre féerie, épuisant tous ses dons,
Fasse envier aux Dieux le Palais des BOURBONS.
Le jour baisse & s'éteint. Un Astre doux & sombre
Mélange dans les cieux la lumière avec l'ombre ;
Et, fier de se lever fur ces charmans réduits,
Il annonce déjà la plus belle des nuits.
Qu'entends-je ? le salpêtre & s'élance & résonne !...
Amours, ne fuyez point, ce n'est plus MARS qui
tonne.

L'air étincelle au loin de mille feux nouveaux,
Et les Astres des cieux ont trouvé des rivaux.
Ce globe, à qui la nuit oppose en vain ses voiles
S'élève en point obscur & retombe en étoiles ;

Pour le plaisir des yeux ces serpens allumés
Allongent en sifflant leurs anneaux enflammés ;
L'élément destructeur, qui brûle & qui renverse,
Revêt à chaque instant une forme diverse :
En nappes il s'épanche, il monte en jets brillants,
En gerbe s'arrondit, joue en cercles roulans,
Se divise en rameaux, se dessine en parterre,
Ou d'un fleuve embrasé semble inonder la terre.
Son bruit cesse ; & soudain de plus fixes clartés
Sous ces bosquets de feu règnent de tous côtés.
De ce vaste canal les NAYADES errantes
N'osent plus approcher de leurs grottes ardentes,
Comptent tous les points d'or semés fous ces
berceaux,
Et s'étonnent de voir pétiller leurs roseaux.
VULCAIN, abandonnant les antres de SICILE,
Contemple avec orgueil ce lumineux asile ;
Mais, trompé tant de fois, & toujours soupçonneux,
Il croit que pour Vénus on a paré ces lieux,
Et que dans leurs jardins un rival qui l'affronte,
Distribua ces feux, pour éclairer fa honte.

Peindrai-je ces festins, où de mille flambeaux
La clarté se disperse à travers cent cristaux ;
Ces spectacles, ces jeux, ces pompeuses merveilles
Qui captivent les yeux, le cœur, & les oreilles ;
Tous ces jeunes Guerriers, tendre espoir de l'Etat,
Des regards de Louis empruntant leur éclat ;

Ce cercle éblouissant ces Beautés sous les armes,
Brillantes de rubis éclipsés par leurs charmes.
L'heure forme... O transport ! ô moment souhaité !
Jeunes Amans, tout fuit ; mais l'Amour est resté.
La lampe nuptiale à son flambeau s'allume ;
Il vole sous ces dais ; c'est lui qui les parfume.
Suivez aveuglément la main qui vous conduit,
Ecoutez fans effroi l'enfant qui vous instruit.
Tour-à-tour il vous cache, il vous rend la lumière,
Et se fauve en riant dans les bras du Mystère.
Zéphyr dort ou se tait ; l'oiseau seul jusqu'au jour
Prolonge un chant d'hymen inspiré par l'Amour ;
D'insensibles vapeurs la terre est arrosée ;
Le bouton s'enfle & naît fous des flots de rosée.
Mai, dont l'astre préside aux amoureuses nuits,
Peint d'un plus doux émail les jardins rafraîchis,
Et veut qu'un couple auguste, en voyant leur parure,
Dise : Notre bonheur embellit la Nature.
COUPLE CHER ET SACRÉ, quel brillant avenir !
Jamais l'aile du Temps n'osera le ternir.
Sur d'immortels fuseaux les Parques étonnées
Dévident en fil d'or vos longues destinées ;
Le front ceint d'olivier, des palmes à la main,
La Concorde vous fuit avec un front serein ;
Dans les nœuds de l'Hymen l'Abondance arrêtée,
Renverse fur vos pas le trésor d'AMATHÉE,

OU LUCINE, à la FRANCE annonçant ses faveurs,
Laisse vos rejetons poindre parmi des fleurs.

Sur ces touffes de lis, que leur tête surmonte,
L'œil avide les voit ; c'est le cœur qui les compte.
Remplissez notre espoir : fiers du titre d'Amans,
Ne vous croyez époux qu'au centième printemps ;
Et puissiez-vous alors, dans ces lieux de délices,
Qui de vos feux naissans consacrent les prémices,
D'un si doux souvenir gardant la volupté,
Sourire encore au mois que ma Muse a chanté.

M. Dorat.

N.^o 2019 c.

MOKA (éloge & origine du café).

MOKA³⁸, noble cité, fois fière & glorieuse ;
Tu vois naître en tes champs une graine fameuse :
L'arbre qui la produit fur ce bord fortuné,
Eft de fruits & de fleurs en tout temps couronné.
Aux lieux de fa naissance inconnue, avilie,
Elle fuit indignée, &, par-tout accueillie,

Elle aime à se répandre, à se multiplier ;
Son domaine bientôt, c'est l'Univers entier.
L'Europe la transporte aux champs du Nouveau
Monde,
Plus que dans sa Patrie elle devient féconde :
Grossissant le commerce, animant ses ressorts,

Elle est pour les Etats un germe de trésors.
Mais que vois-je ? le feu fur elle se déploie ;
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie ;
Elle est réduite en poudre, & sur l'ardent fourneau,
Noirâtre, elle bouillonne, incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans fa boisson réside !
Le sang en est rendu plus actif, plus fluide ;
L'aliment dans le sein en est mieux digéré,
Le chile nourricier en est accéléré ;
Les sens appesantis, les esprits qui sommeillent,
DouceMENT excités, à son aspect s'éveillent :
Mais bornons-en l'usage, ou craignons que nos yeux
N'attendent trop long-temps le sommeil gracieux.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

N.^o 2020.

MOISSON (la), & *action de graces après la moisson.*

V. la lettre E.N.^o 1133.

M. de Saint-Lambert.

N.^o 2021.

MOLLESSE (la) *déclamant contre Louis XIV,*
parce qu'il la trouble par ses conquêtes.

O nuit ! que m'as-tu dit ? quel Démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient fur le Trône, &, me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou
d'un Comte ?

Aucun loin n'approchoit de leur paisible Cour :
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand FLORE dans les
plaines

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans PARIS le Monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé fur leur Trône un Prince infatigable ;
il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous jours il m'éveille au bruit de ses exploits ;
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

J'entends à son seul nom tous mes Sujets frémir ;
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir.
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
...La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.
Despréaux.

N.^o 2022.

MOLIÈRE (l'apologie de).

AVANT qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé MOLIERE,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'oeuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scène plus exacte ;
Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,

Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.

L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre :
Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de la Muse éclipsee.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et fur ses brodequins ne put plus se tenir.

Boileau.

N.^o 2023.

MOLIÈRE (éloge de).

ORNEMENT du Théâtre, incomparable Acteur,
Charmant Poète, illustre Auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des Marquis l'esprit extravagant ;
C'est toi qui, par tes momeries,
As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant.
Ta Muse, en jouant l'Hypocrite,
A redressé les faux Dévots ;
La Précieuse, à tes bons mots,

A reconnu son faux mérite :
L'Homme, ennemi du genre humain,
Le Campagard, qui tout admire,

N'ont pas lu tes Ecrits en vain ;
Tous deux s'y font instruits en ne pensant qu'à rire.
Enfin tu réformes & la Ville & la Cour :
Mais quelle en fut la récompense ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un grand Comédien,
Qui mît à les polir son art & son étude.
Mais, MOLIERE, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Le P. Bouhours.

N.^o 2024.

MOLIERE (épitaphe de).

EN ce tombeau gissent PLAUTE & TERENCE,
Et cependant le seul MOLIERE y gît ;
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel Art réjouissant la FRANCE.
Ils font partis ; & j'ai peu d'espérance.

De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, & Plaute, & Molière, font morts.

La Fontaine.

N.^o 2025.

MOMENT (le bon). V. la lettre C.
N.^o 677.

Pannard.

N.^o 2026.

MONARCHIQUE (entretien sur les différences

de l'Etat) & de l'Etat Despotique.

EST-IL donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République ?
Vos loix sont vos tyrans ; leur barbare rigueur
Deviens sourde au mérite, au sang, à la faveur ;
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le Citoyen de ROME, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous :
Trop d'éclat l'effarouche, il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui
faire ;
Et d'un bannissement le décret odieux
Deviens le prix du sang qu'on a versé pour eux.

Je fais bien que la Cour, Seigneur, a ses naufrages ;
Mais ses jours font plus beaux, son ciel a moins
d'orages.

Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ses dons les plus flatteurs :
Il récompense, il aime, il prévient les services ;
La Gloire auprès de lui ne fuit point les délices ;
Aimé du Souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un Maître, & le relie vous sert.
Ebloui d'un éclat qu'il respecte & qu'il aime,
Le Vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les sévères loix se taisent devant nous.

De Voltaire.

N.^o 2027.

MONARQUE (le) *sensé, & bien intentionné.*
V. la lettre P.N.^o 2542.

Le Brun.



N.^o 2017 *a.*

MONARQUE (portrait d'un) *redouté par ses vertus
plus que par sa puissance.*

Aux traits éblouissants qui forment les Héros,
Joignant mille vertus qui charment le repos,
Ce Prince³⁹, revêtu de la grandeur suprême,
Sembloit à tous les yeux la devoir à lui-même :
Bienfaisant, père, ami, fans cesser d'être Roi,
Sans sceptre & fans aïeux, il eût donné la loi.

M. le Comte d'Estaing.

N.^o 2028.

MONDAIN (le retour du) *à Dieu.*

J'AIMOIS à t'oublier, Seigneur, & tu te venges
De mon oubli par ton amour.
Daigne entendre ma voix : je chante les louanges
Que te doit mon pieux retour.
Tu dessilles mes yeux ; mon cœur n'est plus le
même ;
Ta grâce a ranimé ma foi.
Autrefois je t'ai craint ; mais aujourd'hui je t'aime,
Et je ne veux aimer que toi.

Il est vrai que toujours j'ai cru l'ame immortelle,
Et que, pour punir les pervers,
Ta main entretenoit une flamme éternelle
Dans les abymes des Enfers.
Toujours ma bonne foi détesta l'artifice ;
Un Trône ne m'eût-il coûté
Qu'une feule bassesse, ou la moindre injustice,
Je l'aurois cru trop acheté.
C'est là que je bornois tout mon Christianisme.
O Monde lâche & suborneur !
Oui lorsque j'insultoais aux Dieux du Paganisme,
Mon Dieu n'étoit que mon honneur.
En insultois je moins à la Toute-puissance,
Altier rival de LUCIFER ?
Si je dégrade Dieu, qu'importe qui j'encense,
De moi-même ou de JUPITER ?
O forfait ! Ah ! Seigneur, lorsqu'une eau salubre
Imprima sur mon jeune front
De tes nouveaux enfans l'immortel caractère,
T'avois-je promis cet affront ?
Aux folles vanités j'avois dit anathême,
Et, par un ferment solennel,
J'avois pris à témoin ton nom & mon Baptême
De ne servir que l'Eternel.
Un ferment si pieux ne fut qu'une imposture ;

Le saint Temple même en frémit ;

Je mentois au Très-Haut. Hélas ! je fus parjure
Dès que l'âge me le permit.
Fatigué de ton joug, j'entrai dans ma jeunesse
Par le mépris de mon devoir ;
Souvent même, honteux d'un reste de sagesse,
J'appréhendai d'en trop avoir.
Le Monde m'enivra de ses fausses maximes ;
Je ne voyois que par ses yeux ;
Il flattoit mes erreurs ; & presque par des crimes
Je croyois mériter les Cieux.
J'immolois mon repos aux profanes usages ;
Et, Martyr du Peuple & des Grands,
Pour donner à mon nom d'inutiles suffrages,
Je me donnois mille tyrans.
Un éloge équivoque étoit le seul salaire
Dont le Monde payoit mes soins.
Cruel aveuglement ! Ah ! Grand Dieu, pour te plaire,
Il m'en auroit coûté bien moins !
Par quel attrait fatal me laissois-je surprendre ?
Eh quoi ! ne m'éclairais-tu pas ?
Et pour rompre mes fers, cessois-tu de me tendre
Seigneur, un secourable bras ?
Tu m'appelois fans cesse. Aujourd'hui mes disgraces,
Demain la mort d'un tendre ami ;
Tes promesses tantôt, & tantôt tes menaces
Réveilloient mon cœur endormi.

Alors ma main alors s'armoit contre l'Idole
Qui te ravissoit mon encens.
Je voulois la briser ; mais un plaisir frivole
Sous ses loix engageoit mes sens.
Bientôt mon repentir s'expliquoit par mes larmes ;
La prière étoit mon recours.
Tu m'entendis, Seigneur, tu vins, dans mes alarmes ;

M'offrir un triomphant secours.
Le Monde fut vaincu ; je dévoilai le traître
Qui m'avoit si long-temps séduit.
Heureux qui peut d'abord, tel qu'il est, le connaître !
Plus heureux celui qui le fait !
D'un masque gracieux vainement il se couvre ;
Il faut toujours le redouter.
Il est malin, impie ; & fa bouche ne s'ouvre
Que pour médire ou pour flatter.
Il abhorre tes Saints, grand Dieu ! tes Saints
l'abhorrent :
Il les craint ; il est leur terreur.
Ses plus chers favoris, ceux même qui l'adorent,
En ont une secrète horreur.
Et j'ai pu l'estimer, ce-méprisable Monde !
Plus que toi j'ai pu le chérir !
N'est-ce pas fur ta mort que mon salut se fonde,
Et pour moi l'ai-je vu mourir ?
Que dis-je ? ai-je oublié que fur un bois infame
Le barbare perça ton flanc,

Et que sans cette il cherche à ravir à mon ame
Le prix infini de ton sang ?
Tu ne permettras pas que sa haine m'enlève
L'amas de tes divins trésors.
En vain il me poursuit ; en le fuyant, j'achève
De triompher de ses efforts.
Dans le sein du tumulte, au milieu des spectacles
Je viens d'échapper à ses attraits :
Le désert où je cours me promet des miracles
Pour vaincre encor mieux ses attraits :
Prêtez-moi le secours de vos rapides ailes,
Anges du Ciel ; je cherche un lieu,
Où, ne me proposant que vous pour mes modèles,
Je puisse être seul avec Dieu ;
Et vous, lointains climats, asiles charitables

De la vertu de tant de Saints,
Ouvrez-moi ces rochers dont les creux respectables
Les cachoient aux yeux des Humains.
Je veux m'y renfermer. Monde, je t'abandonne,
Tu ne feras plus mon vainqueur.
Ma caverne m'attend ; mais non, Dieu ne m'ordonne
Que la solitude du cœur.
Dans ce nouveau désert, Seigneur, sers-moi de guide ;
Je veux te suivre, soutiens-moi :
Le Monde déformais sera ma THÉBAÏDE,
Et je n'y vivrai que pour toi.

Le P. Cléric.

N.^o 2029.

MONDAIN (défense du).

A table hier, par un triste hasard,
J'étois assis près d'un maître Caffard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De LUCIFER ; & moi, Prédestiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné.
Damné, comment ? pourquoi ? Pour vos folies
Vous avez dit, en vos Œuvres non pies,
Dans certain Conte, en rîmes barbouillé,

Qu'au Paradis ADAM étoit mouillé
Lorsqu'il pleuvoit fur notre premier Père ;
QU'EVE avec lui buvoit de belle eau claire ;
Qu'ils avoient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits !
Vivre à présent, qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre Muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.

Disant ces mots, son gosier altéré
Humoit un vin qui, d'ambre coloré,
Sentoit encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée ;
Un rouge vif enluminoit son teint.
Lors je lui dis : Pour Dieu, Monsieur le Saint,
Quel est ce vin ? d'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? Il vient de CANARIES ;
C'est un nectar, un breuvage d'ELU ;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bu.
Et ce café dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices ?
Par le Seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'ARABIE ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la CHINE empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée ;
Cet argent fin, ciselé, goudronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde
Dans le Potose, au sein d'un Nouveau Monde.

Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,

Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au Monde entier, épuisé pour vous plaire,
O faux Dévot ! véritable Mondain !
Connoissez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence ;
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit :
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le Riche est né pour beaucoup dépenser,
Le Pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des Naïades ;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant ;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;
La terre en est plus belle & plus féconde ;
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe en est séchée, & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit, en ANGLETERRE, en FRANCE,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le gout du luxe entre dans tous les rangs ;
Le Pauvre y vit des vanités des Grands ;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

J'entends d'ici des Pédans à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant DENIS d'HALICARNASSE,
DION, PLUTARQUE, & même un peu d'HORACE,
Vont criaillant qu'un certain CURIUS
CINCINNATUS, & des Consuls en *us*,

Bêchoient la terre au milieu des alarmes,
Qu'ils manioient la charrue & les armes,
Et que les bleds tenoient à grand honneur
D'être semés par la main d'un Vainqueur.
C'est fort bien dit, mes Maîtres. Je veux croire
Des vieux Romains la chimérique Histoire ;
Mais, dites-moi : Si les Dieux, par hasard,
Faisoient combattre AUTEUIL & VAUGIRARD,
Faudroit-il pas, au retour de la guerre,
Que le Vainqueur vînt labourer fa terre ?
L'auguste ROME, avec tout son orgueil,
Rome jadis étoit ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfans de MARS & de SYLVIE,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village alloient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur JUPITER, du temps du bon Roi TULLE,
Etoit de bois ; il fut d'or fous LUCULLE.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh ! que COLBERT étoit un esprit sage !
Certain butor conseilloit, par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des LYONNOIS ouvrage industrieux ;
Du conseiller l'absurde prud'homme
Eût tout perdu par pure économie :
Mais ce Ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe en chir notre Etat ;
De tous nos Arts il agrandit la source ;
Et du Midi, du Levant, & de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payoient l'esprit qu'ils admiroient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit PARIS, PEQUIN, ni Rome ;
C'est SALOMON, ce Sage fortuné,

Roi philosophe, & PLATON couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu' a l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
Il faisoit naître, au gré de ses désirs,
L'argent & l'or, mais sur-tout les plaisirs.

De Voltaire.



N.^o 2029 *a.*

MONDE (à un jeune homme qui débute dans le).
V. la lettre A.N.^o 168.

La Chaussée.

N.^o 2029 *b.*

MONDE (moralité sur le peu de valeur des choses
de ce). V. la lettre H.N.^o 1549.

De Caux.

N.^o 2030.

MONDE (le) *comparé à un Théâtre.*

LE Monde, à mon avis, est comme un grand Théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le Fou représenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Savant fastueux,
Et le plus vil Faquin trancher du vertueux.

N.^o 2030 *a.*

MONDE (les quatres âges du). *Anéantissement du*

premier bonheur.

L'AGE d'or, âge heureux du Monde en son enfance.
Vit fleurir l'équité, vécut dans l'innocence.
Avant que le pouvoir des Consuls ou des Rois
Fût graver fut l'airain la mémoire des Loix,
Par l'attrait des vertus on suivoit la justice ;
On ignoroit les noms de peine & de supplice.
Un Juge, environné de pâles Supplians,
Ne dictoit point alors ses arrêts effrayans ;
L'Homme, simple en ses mœurs, simple dans sa
droiture,
Pour juge avoit son cœur, & pour loi la Nature.
Le pin, des monts altiers descendu fur les mers,
N'alloit point voyager dans un autre Univers ;
Et, content d'habiter le lieu qui le vit naître,
Chacun bornoit le Monde à son vallon champêtre.
On n'avoir point encore armé les escadrons,
Arrondi la trompette, & courbé les clairons,
Ni de larges fossés entouré les murailles ;
On ignoroit le fer forgé pour les batailles ;
Et ce siècle innocent, fans guerre, fans procès,
Goûtoit les doux loisirs d'une éternelle paix.

La terre, vierge encor, fertile fans culture,
Du foc qui la déchire ignoroit la blessure.
Les Humains, satisfaits de ses libres présens,
Cueilloient fur les buissons leurs simples alimens,
Les fruits de l'arboisier, la fraise montagnaise,
Et la mûre attachée à la ronce épineuse ;
Le gland pouvoir suffire à leurs sobres désirs.
Le printemps régnoir seul ; l'haleine des Zéphyr
Caressoit mollement les fleurs dont la Nature,
D'elle-même & fans foins émailloit la verdure ;
L'épi, fans Laboureur, jaunissoit les guérets :
Là, couloit un lait pur ; là, couloir un vin frais ;

Et d'un miel savoureux la liqueur précieuse
Distilloit à flots d'or des branches de l'yeuse.
Vainqueur du vieux SATURNE, un Dieu moins
indulgent
Soumit bientôt le Monde à son sceptre d'argent.
JUPITER, en saisons partageant les années,
De l'antique printemps abrégé les journées ;
L'été brûla les champs glacés par les hivers,
Et l'automne inégal attrista l'Univers.
Alors l'air s'embrasa de chaleurs orageuses,
Et le froid Aquilon, de ses ailes neigeuses,
Fit pleuvoir les frimas. Un antre, un toit de joncs
Offrirent des abris, servirent de maisons.
Dans ces champs que le bled couronnoit fans
semence,
L'fallut de CÉRÈS déposer l'espérance ;

Il fallut que le Bœuf, aux travaux condamné,
Gémît dans les sillons, fous le joug incliné.
L'âge d'airain vit naître une race nouvelle,
Prompte à s'armer, farouche, & non pas criminelle.
Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer,
Que le crime en fureur s'échappa de l'Enfer.
La bonne foi la paix, si long-temps adorées,
Et l'honnête pudeur, fur leurs ailes dorées,
Loin des Hommes pervers disparurent soudain.
Des vices opposés le dangereux essain,
Les trahisons, la fourbe, accourant fur leur trace,
De ces Filles du Ciel usurpèrent la place,
Et l'envie, & l'orgueil, la soit de posséder,
Et, plus coupable encor, la soit de commander.
Le hardi Nautonier, fur la foi d'une étoile,
A des vents mal connus osa livrer la voile ;
Et la mer vit les pins, avec orgueil flottans,
Insulter la tempête & braver les AUTANS.
La terre, ainsi que l'air, long-temps libre & commune,

Fut soumise au partage : une pierre importune
Limita les enclos des divers possesseurs.
Ce ne fut point assez d'épuiser tes faveurs,
D'exiger les tributs de ses plaines fécondes,
On osa déchirer ses entrailles profondes,
Creuser jusqu'aux Enfers, & ravir les métaux,
Ces trésors corrupteurs, alimens de nos maux,

Trésors, que la Nature avec prudence avare,
Cacha, loin de nos yeux, aux confins du TÉNARE.
A peine eut-on connu le fer coupable & l'or,
L'or, métal plus funeste & plus coupable encor,
Que la guerre parut, qui, d'une main sanglante
Agite avec fureur son armure bruyante ;
Qui soudoye avec l'or ses barbares soldats,
Et forge avec le fer le glaive des combats.
Plus d'hospitalité ; chacun vit de rapine ;
L'ami de son ami médite la ruine ;
L'époux est égorgé dans son lit conjugal ;
La marâtre mélange un breuvage infernal.
Il n'est plus de concorde, & même entre les frères
La Nature eh fans droits ; les filles & les mères
Brisent les nœuds du sang si chéris & si saints ;
Le fils dénaturé, par des vœux assassins,
Des jours trop lents d'un père accuse la durée.
On ne voit que forfaits ; & la céleste ASTRÉE,
S'exilant des climats d'où s'exiloient les Dieux,
En plaignant les Mortels, remonte dans les Cieux ;
Et quitte, l'œil en pleurs, la terre ensanglantée.
La retraite des Dieux ne fut pas respectée.
Les Géans, entassent, dans leur rebellion,
PÉLION fur l'Olympe, OSSA fur Pélion,
Voulurent détrôner le Roi de l'Empirée :
la foudre vengeresse arma fa main sacrée,

Et, renversant ces monts l'un fur l'autre entassés,

Ecrasa fous leur poids les Géans terrassés.
Du sang de ses enfans la terre au loin fumante,
Craignoit de voir fa race avec eux expirante ;
De ce sang tiède encore elle anima les flots ;
Et de là, nous dit-on, des hommes font éclos,
Hommes profanateurs, altérés de rapine,
Et ne démentant point leur sanglante origine.

Traduction nouvelle des Métamorphoses d'Ovide, par M. de Saint-Ange.

N.^o 2031.

MONDE (la création du) & de l'Homme.

QUEL transport inconnu saisit soudain mon ame ?
Dieu lui-même m'anime, il m'éclaire, il
m'enflamme :

La Nature à mes yeux offre un aspect nouveau ;
Ce spectacle m'inspire, & je prends le pinceau.
Je vais peindre de Dieu l'active providence,
La majesté suprême, & le pouvoir immense.
Ce Dieu du Monde entier, dont il est créateur,
Eft l'ame universelle & le conservateur.
Profondeur ineffable, impénétrable abyme !
Egalons notre style à ce sujet sublime.

Levez les yeux, Mortels, & regardez les cieux,

Du jour & de la nuit ces flambeaux radieux ;
Parlez ; de ces grands corps l'admirable structure
N'annonce-t-elle pas l'Auteur de la Nature ?
Eh ! quel autre qu'un Dieu, qu'un Etre intelligent,
Peut être leur moteur & leur premier agent ?
Oui, son esprit fécond, embrassant tout l'espace,
Fit éclore le Monde, en entretient la masse.
Tout n'étoit que néant, qu'un ténébreux chaos ;
L'esprit de Dieu flottoit fur la face des eaux.
Dieu dit ; & tout fut fait, la forme & la matière ;
L'affreuse nuit soudain enfanta la lumière ;
La terre offrit alors un théâtre plus beau ;
Tout fit voir à l'instant un spectacle nouveau.
Dieu divisa le temps en deux parties égales,
Du jour & de la nuit régla les intervalles.
Le Soleil fut créé pour présider aux jours ;
La Lune pour les nuits détermina son cours :
Dieu fit entrer la nuit & les ténèbres sombres,
Par degrés dans le jour, & le jour dans les ombres,
Où du plus pur ETHER finit le vaste champ,
La volonté de Dieu fixa le Firmament ;
Sa main y suspendit ces globes de lumière
Qui dans des temps égaux fournissent leur carrière :
Balancé dans l'espace & dans l'immensité,
Chaque globe depuis roule avec majesté.

Alors des élémens on vit cesser la guerre ;
Avec son tourbillon Dieu fît tourner la terre :
L'assemblage des eaux, dans ses flancs renfermé.
Fit circuler par-tout un principe animé ;
Et des êtres divers ce principe de vie
Fut le lien puissant, père de l'Harmonie ;
Les causes, les effets, l'un à l'autre enchaînés,
Par d'immuables loix furent déterminés ;
Tout l'Univers, soumis à l'ordre invariable,
Porta de son Auteur la marque respectable.

Chaque élément bientôt se peupla d'habitans ;
La mer eut ses poissons, l'air ses hôtes volans,
Et la terre nourrit, dans ses plaines fertiles,
Insectes, végétaux, quadrupèdes, reptiles.
A chaque créature, à ses moindres besoins,
Avec proportion Dieu dispensa ses soins,
Et dans tout être alors mit cet instinct suprême,
Par qui tout être peut se conserver lui-même.
Un air pur & serein, un éternel printemps,
Faisoient verdier les prés, fertilisoient les champs ;
Les animaux épars bondissoient dans les plaines,
Un sang libre & nouveau palpitoit dans leurs veines.
Croissez, multipliez, leur dit, le Tout-Puissant,
Et *perpétuez-vous*, en vous reproduisant.
Chaque espèce, docile à la voix de son Maître,
A mille individus transmet depuis son être.

Dieu créa l'Homme enfin. Ce chef-d'oeuvre nouveau
Fut fait à son image, & marqué de son sceau.
Les Anges étonnés sur sa céleste cime
Célébrèrent de Dieu la sagesse sublime.
Le limon sous ses doigts est bientôt animé,
La poussière respire, & l'Homme fut formé.
Grand Dieu ! de ton esprit une étincelle émane,
Soudain l'ame s'échappe & pénètre l'organe.
L'Homme du Créateur reçut lors en naissant
Le privilège heureux de seul être pensant ;
Rayon de Dieu, son ame asservit la matière,
Embrasse le contour de la Nature entière ;
La terre est son domaine, & Roi de l'Univers,
Les hôtes des forêts, les habitans des airs,
Ont reconnu dans l'Homme, en lui rendant hommage,
La majesté de Dieu peinte sur son visage :
Comblé d'honneur, de biens, & Maître respecté,
Lui seul connoît l'Auteur de la félicité,
Lui seul, dans l'Univers, est né pour le connoître,

Pour l'aimer, l'adorer, lui rapporter son être.
L'Homme est libre & le fait : il veut ; & son pouvoir
Pour bornes ne connoît que la loi du devoir.
Déjà l'Astre du jour, de fa vive lumière,
Avoir six jours doré l'un & l'autre hémisphère,
Quand l'Eternel enfin, après tant de travaux,
Contemple son ouvrage, & se rend au repos.

Miroir de fa grandeur, le Monde est un spectacle
Où tout offre à nos yeux un éternel miracle :
Si tout fut fait de rien par son verbe puissant,
Sans celle fa bonté le tient hors du néant.
Homme, Dieu pour toi seul a fait toutes ces choses :
Après tant de bienfaits, fois ingrat, si tu l'oses.
M. ***

N.^o 2031 a.

MONDE (le) *poétique*.

DEPUIS que je vous ai quitté,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère THÉMIS & la douce URANIE,
J'oublie également les Loix & le Génie,
Et je me meurs d'oisiveté :
Un levain de stoïcité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs hagrines,

Et j'ai, comme ZÉNON, des vertus bien voisines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique
Marchant les yeux distraits, & morne en son maintien,
Et son cortège magnifique
De grands raisonnemens qui ne mènent à rien,
Ou qui ne font au plus que le vain spécifique

Des maux dont il nous entretient ;
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mêlé de légèreté
Et de traits de férocité,
Qui me donnent en gros certain air prophétique,
Dont au temps fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile assemblage
Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'APOLLON.
Je fuis un champ aride, une terre sauvage
Que d'une aile brûlante a couvert l'Aquilon :
Mon esprit est tombé comme une fleur fanée ;
Ma nudité s'étend sur tout ce que je vois,
Et la Nature, autour de moi,
Est une masse décharnée.
Nos coteaux, nos vallons font des objets muets,
Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère :
Je pense, au fond de nos forêts,
Que le jour à regret m'éclaire :
L'Univers porte encore les marques du chaos.
Pourquoi ces plantes dispersées,
Sous l'aconit brûlant les roses opprimées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?

Ce globe, cette mer de matière fluide,
Qui, se voûtant en arc, forme notre horizon ?
Qu'est-ce en effet qu'une prison

Qu'à tout moment la Mort parcourt d'un vol rapide
Où la corruption sème un germe infecté,

Où, par le temps qui fuit, qui consume, & qui mine
Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté,
Et se nourrit de sa racine ?
De désordre & de maux quelle variété !
Et combien différente étoit cette Nature
Dont la docte uranie enseigne la structure
Au sommet du PARNASSE où je fus allaité !
Je me rappelle encor l'instant où ma paupière,
Par son souffle imprévu, s'ouvrit à la lumière ;
C'étoit lorsque VÉNUS remonte vers les deux,
Pour quelque Amant chéri venue en ces bas lieux,
Au moment que l'Aurore, avec des doigts de rose,
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre, qui repose,
Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance
L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs ;
L'Univers au milieu se levoit en silence,
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers.
L'Orient au Soleil préparait une voie
De perles, de rubis, des plus vives couleurs ;
Là, le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs
D'applaudissement & de joie,
Et les Zéphyrs formoient les calices des fleurs

Avec des fils d'or & de soie.
Sous les arbres, chargés de verdure & de fruits,
Les oiseaux célébroient l'Astre prêt à paraître
Et les beautés du jour, & la fraîcheur des nuits,
Ou le changement de leur être.
La nuit même admirait un spectacle si beau ;
Ses Dieux, comme des chars arrêtant leurs étoiles,
Osoient de la lumière attendre le flambeau,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'Occident plus serein,
Comme un gouffre profond, les cacha dans son sein,

Tandis que de longs flots de matière argentée
Annoncèrent PHÉBUS ; & la terre agitée,
Malgré l'immense poids qui forme son appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie ;
L'esprit plein de son feu, je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce trésor.
Ce vide où je me trouve étoit encore à naître :
L'Univers me parut comme un champ de plaisirs,
Tributaire de mes désirs,
Et que je crus second, quand je m'en crus le maître.
Ami⁴⁰⁾, qui l'êtes des Neuf Sœurs,

Qui, dans le goût constant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles,
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inspirations & des grâces nouvelles ;
Excusez les traits inégaux
Dont mon esprit forma cette double peinture ;
Libertin comme la Nature
Et peut-être unissant assez mal-à-propos
La lyre avec les chalumeaux,
C'est dans vos entretiens variés & pleins d'ame,
Que je crois respirer l'air du sacré Vallon.
DELPHE & la vapeur du Trépied d'APOLLON
N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflamme ;
Aussi l'orsque l'hiver, sorti du fond du Nord,
Reprendra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie & la solide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers
Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mémoire ;
S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

M. le Cardinal de Bernis.



N.^o 2032.

MONDE (état du) *après le premier péché*

LE père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés cette terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers Arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache ;
Par le fer façonnée, elle alonge la hache ;
L'Homme, avec son secours, non fans un long effort,
Ebranle & fait tomber l'arbre dont elle fort ;
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit :
Le Voyageur, qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide ;
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant ; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers fur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.

Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peines ;
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux.
Quand ils les connoîtront, le Monde fera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance.
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?
Tandis que le besoin, l'industrie & le temps
Polissent par degrés tous les Arts différens,
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'Univers. Le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvait la fureur.
Ces malheureux, tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
De la terre aussi-tôt les eaux couvrent la face ;
Ils font ensevelis : c'étoit fait de leur race ;
Mais un Juste épargné va rendre, en peu de temps,
A ce Monde désert de nouveaux habitans.
La terre toutefois, jusques là vigoureuse,
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours ;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours...
Tout renaît, nos malheurs & nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble ;

La crainte fait chercher des asiles plus sûrs ;
On creuse les fossés, on élève les murs.
Qu'une tour des Mortels soit l'immortel ouvrage ;
Dieu descend pour la voir, & confond leur langage,
Ne pouvant plus s'entendre, il faut se séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
D'un importun voisin on jure la ruine ;
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste & cruel, que, dans son repentir,

Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux, dont il vient d'abrégé la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière ?
Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours ?
Mais qui peut de leur rage entretenir le cours ?
Quel intérêt les pousse au grand art de la guerre ?
Egaux & Souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ ; ce canton, c'est le mien ;
Ce ruisseau, de mon bras il faut que tu l'obtiennes :
S'il couloit sous tes loix, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson ;
De Roi, de Conquérant, le Vainqueur prend le nom ;
Dans son vaste domaine il met cette rivière ;
Bientôt cette montagne en fera la frontière.
ALEXANDRE s'avance ; il n'est plus un brigand ;
C'est l'heureux Fondateur d'un Empire puissant

Que d'un nouvel Empire alarme la naissance.
Provinces, Nations, Royaumes, tout commence ;
La terre fur son sein ne voit que Potentats
Qui partagent sa boue en superbes Etats,
Et sur elle on prépare aux Majestés suptêmes,
Pourpre, Trônes Palais, Sceptres & Diadêmes.
Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du Ciel fur eux tombe presque en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'Homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'Astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent fur leurs têtes,
Les Peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnoissans,
Ils adorent des Arts les auteurs bienfaisans.
Devant son OSIRIS l'EGYPTE est en prière ;
Vainement un tombeau renferme fa poussière ;

Grossièrement taillée, une pierre en tient lieu ;
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un Dieu.
Du hurlant ANUBIS la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez AMMON qu'horreur, que cruauté.
Le Sacrificateur, bourreau par pitié,
Du barbare MOLOCH assouvit la colère
Avec le sang du fils & les larmes du père.

Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux,
Honoré par un culte impur, incestueux,
CHAMOS, qui de MOAB engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens & de lugubres cris !
O filles de SIDON, vous pleurez ADONIS !
Une dent sacrilège en a flétri, les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes :
Et toi, savante GRÈCE, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore,
Ne peuvent te suffire ; à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent.
Ton ATLAS gémit sous un ciel trop pesant ;
Nymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes ;
Chaque arbre aura la sienne, & les Romains un jour
De ces Maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la Majesté suprême.
Empereurs, favoris, ANTINOÛS lui-même,
Par Arrêt du SÉNAT, entreront dans les cieux,
Et les Hommes feront plus rares que les Dieux.

*L. Racine.
Poème de la Religion.*



N.^o 2033.

MONDE (la création du), ou *l'ouvrage, de six
jours.*

L'ETERNEL va sortir d'un éternel silence.
Il veut créer le Monde ; il la voulu toujours :
Rien ne commence en lui, hors de lui tout commence
Et le temps & les jours.
Les cieux ne font encor qu'une masse imparfaite,
La terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumière soit, il l'a dit ; elle est faite,
Et le chaos n'est plus.
O jour ! premier des jours où naquit la lumière,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répands fur la Nature entière
La vie & la beauté !
C'est à toi, vrai rayon, sainte & céleste flamme,
Eternelle clarté, que j'adresse mes vœux :
Lumière de lumière, éclaire de mon ame
Le chaos ténébreux.
Soumettez-vous, Mortels, que votre foi détruise
Ces Mondes qu'à son gré bâtit votre raison ;
Et ne rougissez pas de quitter pour MOÏSE
DESCARTES & NEWTON.

Quel spectacle pompeux ! quelle magnificence !
Quand les eaux, tout-à-coup s'élevant dans les airs,
Forment, en s'étendant, comme une voûte immense
Dont les cieux sont couverts.
Qui la soutient ? Celui qui fur nous peut suspendre
Ces nombreux amas d'eaux de nos mers attirés,
Celui qui les enlève, & qui les fait descendre
Dans nos champs altérés.
Qu'il nous aime bien plus, quand sa grace féconde
De sa prodigue main descend au fond d'un cœur,
L'arrose, l'amollit, le pénètre, l'inonde,
Le remplit de vigueur !
Heureux qui dans fa soif est abreuvé par elle !
Heureux qui peut puiser au torrent précieux,
Dont l'onde qui retourne à fa source éternelle
Rejaillit jusqu'aux Cieux !
Mais les flots cependant couvroient la face entière
Du séjour dont nos biens deviendront l'ornement ;
Et la mer à grand bruit rouloit fur la poussière
De l'aride élément.
Il est temps que d'un lit la prison la resserre :
Un vaste abyme s'ouvre ; elle en murmure en vain.
Dieu lui parle ; elle fuit, elle y tombe, & la terre
Fait paroître son sein.
Tu l'embellis par-tout, ô verdure naissante !
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croissez
tous.

Ah ! d'heureux habitans une race innocente
L'orneroit mieux que vous.
Aujourd'hui condamnée à nourrir un coupable,
Cette terre en gémit, & demande en secret
Qu'on la délivre enfin du fardeau méprisabled
Qu'elle porte à regret.
Toi, que de la Nature on appelle le Père,
La lumière & les fruits déjà t'ont précédé ;

Pourquoi ne viens-tu pas ? Celui qui nous éclaire
Ne t'a point demandé.
Que ta grandeur éclate en brillans caractères !
Pour l'annoncer encor il t'appelle à ton tour.
Viens répandre par-tout tes rayons salutaires,
Viens présider aux jours.
Tu paroîs, ô Soleil ! ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préside à la nuit.
D'étoiles devant toi qu'elle armée innombrable
Se dissipe & s'enfuit !
Ainsi, près des clartés, Grand Dieu ! que tu révèles,
Qu'est-ce que ma raison dans son jour le plus beau ?
Malheureux qui se fie aux foibles étincelles
De ce pâle flambeau !
Tandis qu'enfans des eaux, les poissons en silence
Vont partager entre eux les fleuves & les mers ;
Enfant des eaux comme eux, l'oiseau
chante & s'élance
Dans l'Empire des airs.

D'une vîtesse égale à l'instant se répandent
Des liquides Etats les citoyens nouveaux,
Egalement conduits par des rames qui fendent
Ou les airs ou les eaux.
O Terre ! enfante aussi ta famille admirable ;
Rampez, marchez, courez, animaux, fur ion sein,
D'un Ouvrier habile autant qu'inépuisable
Remplissez le dessein.
Que son chef-d'oeuvre enfin se hâte de paraître !
Oui, Seigneur, il est temps d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer ? L'Univers veut un Maître,
Ta grandeur un sujet.
Tu pétris une boue, & tu souffles fur elle ;
L'Homme en fort ; fur son front ta main grave tes
traits :
Puisse, hélas ! fur ce front une image si belle

Ne s'altérer jamais !
Tu vas donc l'établir Roi de la terre entière ;
Qu'il règne, tu le veux ; mais qu'il règne après toi.
Pourroit-il oublier, si près de ta poussière,
Celui qui l'a fait Roi ?
Tout est fini ; tu vois d'un œil de complaisance
Tant d'êtres différens que tu voulus créer ;
Ce brillant Univers, l'oeuvre de ta puissance,
Tu daignes l'agréer.
O spectacle ! à tes yeux plus beau, plus admirable,
Grand Dieu ! lorsque ton Fils viendra t'offrir un jour
Cet Univers lavé dans son sang adorable,
L'oeuvre de son amour.

*L. Racine, fils.
Poème de la Religion.*

N.^o 2034.

MONDE (la création du), & *ses merveilles*.

INSPIRE-MOI de saints Cantiques,
Mon ame, bénis le Seigneur.
Quels Concerts assez magnifiques,
Quels Hymnes lui rendront honneur ?
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des â
Fait l'étonnement des M

Les feux célestes le cou
Et les flammes qui l'environnet,
Sont fies vêtemens éternels.
Ainsi qu'un pavillon tissu or & de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie ;
Il peuple leurs déserts d'Astres étincelans ;
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche fur les vents.
Fait-il entendre fa parole ?
Les cieux croulent, la mer gémit,

La foudre part, l'Aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'Esprits fidèles
A fa voix s'élancent dans l'air ;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.
Il remplit du chaos les abymes funèbres ;
Il affermit la terre, & chassa les ténèbres.
Les eaux couvraient au loin les rochers & les monts ;
Mais, au bruit de fa voix, les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écroulèrent
Dans leurs gouffres profonds.
Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de fa rage,
Se roule en vain fur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit ;
Un grain de fable la divise ;
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnoît son Maître, & s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes ;
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes ;

Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux,
Et des fleuves divers l'onde fraîche & bruyante
Eteint la soif ardente

Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage,
Bénit le Dieu de l'Univers.

Sur les montagnes solitaires
Il répand les eaux salutaires
Des torrens cachés dans les cieux ;
Et dans les plaines arrosées,
Il fait, par d'utiles rosées,
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur
pâturage ;

L'Homme dans les fillons cueille sa nourriture ;

L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur,

Le pampre colore fait couler sur sa table

Ce nectar délectable,

Charme & soutien du cœur.

Le Souverain de la Nature

A prévenu tous nos besoins ;

Et la plus foible Créature

Est l'objet de ses tendres soins.

Il verse également la sève

Et dans le chêne qui s'élève,

Et dans les humbles arbrisseaux ;

Du cèdre, voisin de la nue,

La cime orgueilleuse & touffue

Sert de base au nid des oiseaux.

Le daim léger, le cerf, & le chevreuil agile,

S'ouvrent fur les rochers une route facile,
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
Qui nourrit le Chasseur.
Le globe éclatant qui, dans l'ombre,
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'Astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avoit décrit ;
Fidèle aux loix de sa carrière,
Il retire & rend sa lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.
La nuit vient à son tour, c'est le temps du silence :
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le Pasteur.
Par leurs rugissemens, les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'Aurore renaissance
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent, pleins d'épouvante,
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'Homme paroît quand le jour luit ;
Sous ses loix la terre est captive ;
Il y commande il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.
Seigneur, Etre parfait, que tes œuvres font belles !
Tu fais servir l'accord qui les unit entr'elles,
Au bien de l'Univers, au bonheur des Humains :
Par-tout je vois empreint le sceau de ta sagesse,

Et tu répands fans celle
Tes dons a pleines mains.
Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir Empire des vastes mers ;
Leurs abymes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assembla les orages,
Les Aquilons, dont les ravages
Font régner la mort fur les eaux ;
Et tu dis : Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là, des monstres marins, dans leur course pesante,
Ouvrent des flots émus la surface écumante ;
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourmens les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent,
Et tu les nourris tous.
Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton fouille seul multiplie,
Tu ré pares les coups du Temps ;
Et la terre, toujours peuplée,
De fa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.
Dieu des jours, Dieu du temps, triomphe d'âge en
âge ;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage ;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi ;
Tu frappes la montagne, & fa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abyme devant toi.

Que le jour commence à paraître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin Maître
Sera l'objet de mes concerts.

Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui !
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance, & mon appui.
Trop long-temps les pécheurs ont lassé sa justice ;
Que l'Enfer les dévore, & que leur nom périsse ;
Que Dieu verse la paix dans le fond de mon cœur ;
Qu'il pénètre mes sens, que son zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon ame
Bénisse le Seigneur.

M. le Franc de Pompignan.

N.^o 2035.

MONDE (le) *renversé*.

NON, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'insolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoise a présent n'est plus reconnoissable ;

On la voit magnifique aux Spectacles, aux Cours,
La Coquette soutient un train considérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne distingue un homme de naissance ;
Tout le monde se donne un air de qualité.

Une Actrice se croit fille de conséquence ;
L'Acteur se perd par sa fatuité.
Contre un juste Public un Auteur révolté,
Se croit un Bel-Esprit, malgré son ignorance ;
Le Maître de Musique est un homme fêté,
Et jusques en carrosse on voit rouler la danse.
L'esprit n'est plus qu'un faux brillant,
La beauté qu'un faux étalage,
Les carasses qu'un faux semblant,
Les promesses qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout l'on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez AMARANTHE,
VESTA nous montre un faux maintien,
LISE est une fausse ignorante,
CLINDOR un faux homme de bien.

Ch. Fr. Pannard.
L'Impromptu des Acteurs, Comédie.



N.^o 2036.

MONDE (ainsi va le). *Moralité.*

CERTAIN palet, adroitement lancé,
Part comme un trait, & le voilà placé
Près du but. La place étoit bonne ;
Il n'y craignoit, dit-on, personne,
Quand soudain par un autre il se voit repoussé ;
Un troisième, à son tour, donne au fécond la chasse ;
Un quatrième part, & celui-ci se place
Sur le but même. Il a gagné.
Même cas tous les jours arrive chez les Hommes :
Nous courons, tous tant que nous sommes,
Vers certain but plus ou moins éloigné ;
Tel qui l'atteint d'abord est supplanté fur l'heure ;
C'est souvent au dernier que la place demeure.

M. l'Abbé Aubert.



N.^o 2037.

MONDE (la création du).

DIEU commande : à la voix de ce souverain Maître,
Et la terre & le ciel soudain reçoivent l'être ;
La lumière paroît, les célestes flambeaux
Brillent au firmament, la mer roule ses eaux,
La terre étale au loin la plus riche parure,
Et se couvre de fleurs, de fruits & de verdure ;
Dans l'onde les poissons, les oiseaux dans les airs,
Au terrestre séjour mille animaux divers ;
L'Homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô Principe
suprême !
Tout existe, tout vit, tout se meut par toi-même ;
Et de cet Univers, d'un seul mot enfanté,
Ton œil avec plaisir contemple la beauté.

*Dulard,
Poëme des Merveilles de Dieu.*



N.^o 2038.

MONDE (entretien d'un Homme dégoûté du).

CHARME de mon loisir & de ma solitude,
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la servitude,
Lorsque je suis heureux.
Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes !
Pour trouver ce bonheur que nous désirons tous ?
Retranchons nos désirs, n'attendons rien des
Hommes,
Et vivons avec nous.
Déjà trop accablés de liens nécessaires,
Pourquoi grossir encor la source de nos pleurs ?
Epargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires ;
Ménageons nos douleurs.
Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
Le Maître dont il peut essuyer la fierté,
Je n'irai point à ceux qu'élève la Fortune
Vendre ma liberté.
Dans les palais des Rois un coup d'œil nous captive ;
L'Homme y va follement chercher un heureux fort :
En entrant, il le perd ; libre quand il arrive,

Esclave quand il sort.

Le Sage toutefois ne pourra jamais l'être.
Pour l'Homme vraiment libre il n'est point de lien ;
Au milieu de la Cour il peut vivre fans Maître ;
Lui seul il est le sien.
Ni l'or, ni les Hommes ne le rendent fidèles
La vertu qui le guide est son unique appui ;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle ;
Elle en fort avec lui,
Il sert sans intérêt ceux que la terre adore ;
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ses vœux ;
Il n'en désire rien, & lui seul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.
Lorsque l'air est serein, il prévoit la tempête ;
L'air le trouble, la nuit ne peut l'intimider ;
Sans changer de visage, il entend fur fa tête
Le tonnerre gronder.
La solide grandeur, dont l'éclat l'environne,
Dans fa disgrâce encor répand un plus grand jour ;
Nous le félicitons quand la Cour l'abandonne,
Et nous plaignons la Cour.
Frappé d'une peinture & si rare & si belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente ce tableau,
Qu'il te regarde, ALCANDRE, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.
Ah ! si, par leurs vertus & leur douceur extrême,
Comme toi tous Les Grands enchantoient l'Univers,

Que je perdrais bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers !
Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
Je recherche un honneur d'amertume rempli ;
Je veux, loin des Palais, vivre dans le silence,
Et mourir dans l'oubli :
Oui, mon obscurité fera mon assurance ;

J'y braverai du fort le caprice inconstant,
Tranquille, délivré de crainte & d'espérance,
Pauvre & toujours content.
APOLLON quelquefois viendra dans ma demeure ;
Les Muses m'offriront leurs charmes innocens :
Douce Divinités, c'est pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.
Que de momens heureux se passeront à lire
Des ROMAINS & des GRECS les aimables Ecrits.
Moi-même j'oserai répéter fur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris ;
Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuser la mort, fans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

L. Racine.



N.^o 2039.

MONNOIE (création de la).

CE fut ainsi que la folle sagesse,
Chez les humains souveraine maîtresse,
Les séparant d'intérêts & de biens
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des trésors dont la terre est chargée
La jouissance avec eux partagée,
Leur fit sentir mille besoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinssent entre eux,
D'un bien commun, dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange ;
Et l'or, jadis fous la terre caché,
L'or, de ses flancs par leurs mains détaché,
Fut, par leur choix & leur commun suffrage,
Destiné seul à ce commun usage.

J.B. Rousseau.

N.^o 2040.

MONTÉCUCULLI (éloge de). V. la lettre C.
N.^o 635.

Frédéric II.

N.^o 2040 *a*.

MONTAGNES (description des) *du Pérou*, ou
les Cordillères.

QUEL est ce long tissu de malles monstrueuses
Qui cachent dans les cieux leurs cimes sourcilleuses,
Et dont le front fous lui voit former ces vapeurs
Qui du bruyant tonnerre enfantent les horreurs ?
A tes yeux, ALMAGRO, ces monts inaccessibles

Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, d'un froid homicide exemples effrayans,
Conservoient tous leurs traits, & paroissoient vivans,
De glaçons éternels, de neiges entassées
Les cimes de ces rocs font toujours hérissées.
Quelles horreurs ! au pied de ces superbes monts,
On voit en frémissant des abymes fans fonds ;
On voit de leurs sommets dans les airs se répandre
Des tourbillons de feu, de fumée & de cendre ;
Mais leur penchant, couvert de vallons verdoyans,
N'offre que champs séconds & bocages rians.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

N.^o 2041.

MONTESQUIEU (éloge de M. de),

L'AIGLE a disparu. MONTESQUIEU,
Du haut de la double colline,
Revole pour jamais au lieu
De son immortelle origine.
Qui de la région divine
Reconnoîtra mieux le chemin,
Que le merveilleux Ecrivain
Qui, sur les ailes du Génie,
Une plume d'or à la main,
La parcourut toute sa vie ?

Piron.

N.^o 2042.

MONTPLAISIR (éloge du Marquis de).

PAR tes exploits on peut connoître ta vaillance ;
Par tes aïeux on doit connoître ta naissance ;
Mais de ton grand esprit connoître l'excellence,
Brave de MONTPLAISIR, crois-moi, certainement,
C'est l'ouvrage d'un siècle, & non pas d'un moment.

Le petit Beau-Château.

N.^o 2042 *a.*

MONTRE (les mouvemens d'une), *comparés avec
les mouvemens du cœur d'une jeune personne.*

V. la lettre C.N.^o 697

M. de Mayer.

N.^o 2042 *b.*

MON TREUL (éloge de Mlle de), *Poëte du
dix-septième siècle.*

V. la lettre A.N.^o 18.

*N.B. On lira, dans le second Vers de ce Morceau, fâcheux, au
lieu de fameux.*

*M.****

N.^o 2043.

MONTYON (éloge de M. de), *Intendant
d'Auvergne.*

NOURRIR un Peuple entier de famine expirant,
Par les mains de ce Peuple embellir notre ville,
Rendre le malheur même utile,
Enfin, par tes vertus faire admirer ton rang,

Ce fut-là ton heureux ouvrage,
MONTYON. Que ce marbre, à jamais respecté,
Transmettre à la postérité
Nos maux & tes bienfaits, ta gloire & notre hommage.
M. Thomas.

N.^o 2043 *a*

MONUMENT (le faux).

LA Capitale d'un Empire
Que le glaive du SCYTHE achevoit de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage Vainqueur éblouissoit la vue.
D'un Prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admiroit sur-tout la superbe statue.
On lisoit sur ce monument :
A TRES-BON, TRÈS-CLÉMENT,
Et le reste, en un mot, l'étalage vulgaire

Des termes consacrés au stile lapidaire.
Ces mots, en lettres d'or, frappent le Conquérant ;
Ce témoignage si touchant
Qu'aux vertus de son Roi rendoit un Peuple immense,
Emeut le Roi barbare ; il médite en silence
A ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais ;
Long-temps de ce bon Prince il contemple les traits.

Il se fait expliquer l'Histoire de sa vie.
Ce Prince, dit l'Histoire, horreur de ses Sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste Patrie :
Devant son joug de fer il fit taire les loix ;
Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme ;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les Rois ;
Et son pouvoir, sorti de ses bornes certaines,
De quelque Conquérant préparoit les exploits,
Quand d'un Peuple, avili par ses loix inhumaines,
Il disposoit les bras à recevoir des chaînes.
Tel étoit le portrait qu'à la postérité
Transmettoit l'équitable Histoire.
Le Scythe confondu ne fait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc, si l'Histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire
Le mensonge est-il attesté ?
Sa Majesté sauvage étoit bien étonnée »
Seigneur, dit un des Courtisans,
Qui, durant près d'un siècle, à la Cour des Tyrans
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument, qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la Patrie
Fut érigé pendant sa vie...
On fit l'Histoire après sa mort.
M. Boisard.

N.^o 2043 *b.*

MORALE (la) *du véritable Amour.*

NE point s'engager fur le champ,
Aimer quelqu'un qui puisse être estimable,
Chercher, dans un tendre penchant,
Un objet moins beau que touchant ;
Pour le charmer se rendre aimable,
Le lui prouver fans trop d'empressement ;
Et voilà comme, & voilà justement
Comme il faut que l'on soit en aimant.
De tout caprice hors de saison,
De vains soupçons & de toute humeur noire
Eviter le fatal poison
Pour le cœur & pour la raison ;
N'être jaloux que de la gloire
D'aimer le mieux & le plus ardemment ;
Et voilà comme, & c.
Vouloir que fur tous nos plaisirs
Ce soit la sagesse qui nous éclaire,
Deviner jusques aux désirs
Du tendre objet de nos soupirs ;
Borner son triomphe à lui plaire,

Et son bonheur à l'aimer constamment ;
Et voilà comme, & c.
Être vif & respectueux
Auprès de la Beauté qui nous engage,
Être Sage & voluptueux,
Plaire fans être fastueux,
Faire parler, dans son langage,
Beaucoup moins l'esprit que le sentiment ;
Et voilà comme, & c.
Comme le délicat Buveur
Sait ménager une liqueur charmante,
Pour mieux goûter chaque saveur,
Economiser son ardeur ;
Sur les foiblesses d'une Amante
Fermer les yeux, même en la soumettant ;
Et voilà comme, & c.
Varier ses amusemens,
Et des Neuf-Sœurs savoir suivre les traces ;
Marquer, orner tous ses momens
Par quelques nouveaux agrémens ;
Faire des talens, & des Grâces,
Et des Amours l'heureux assortiment ;
Et voilà comme, & voilà justement
Comme il faut que l'on soit en aimant.
*M.****

N.^o 2043 *c.*

MORALE (la) *déplacée & punie sur le champ.*

Voyez la lettre R.N.^o 2652 *a.*

Ganeau.

N.^o 2043 *d.*

MORALISER (le cas de) *ou de défendre ses amis.*

V. la lettre A.N.^o 183.

L'Abbé de Villiers.

N.^o 2043 *e.*

MORALISEURS (aux) *pédans*.

V. la lettre E.N.^o 1021.

La Fontaine.

N.^o 2043 *f.*

MORALISEURS (pour les) *trop austères*.

V. la lettre T.N.^o 2997 *a.*

Fleury.

N.^o 2044.

MORALISEURS (manie de beaucoup de)

LORSQU'A DAMON je demande secours
De mes malheurs lui racontant la suite,
Il m'interrompt, & coupe mon discours
Par un sermon fur mon peu de conduite.
Je le comprends, fans beaucoup raffiner ;
Et fa raison me paroît toute claire :
Grand est l'effort qu'on se fait pour donner ;
Il coûte moins de se mettre en colère.

Sénecé.

N.^o 2045.

MOREAU (éloge de) *de Montour.*

JADIS chez les ROMAINS le droit de vétérançe
Etoit le prix des vieux Guerriers,
Qui, par maints longs travaux & par haute vaillance,
Avoient acquis des moissons de lauriers.
Tu méritois, MONTOUR, dans une autre carrière
Le même droit ; tu viens de l'obtenir :
La gloire t'y fuit toute entière

Avec le même éclat que tu fus l'acquérir.
A ta fortune littéraire
On a vu présider deux Astres radieux,
Qui de l'un & l'autre hémisphère
Respectés & chéris, dès long-temps ont fur eux
Attaché les regards & mérité les vœux.
Elle n'est pas moins illustrée
Par cet honorable concours
De suffrages unis dans le docte Licée,
Par qui ta gloire est assurée,
Et qui t'assure encor le repos de tes jours.
Jouis tranquillement de ce double avantage,
Et, dans ton arrière saison,
Goûte les plus doux fruits d'un juste témoignage,
Que, dès le printemps de ton âge,
Te rendirent MINERVE & le Dieu d'HÉLICON.
Par un heureux accord les alliant ensemble,
Tu fus peindre à la fois avec aménité,
Les grâces & les jeux que le PINDE rassemble,
Et dévoiler l'obscur antiquité.
De ton ami sensible à ta félicité,
Qui par zèle avec toi partage
Et tes lauriers & tes succès,
Accepte le sincère hommage
Et les tendres souhaits :

Il est trop peu connu pour aspirer jamais

A grossir comme toi les fastes de l'Histoire ;

Mais il désire avec ardeur

Que son nom soit gravé dans le fond de ton cœur,

Comme le tien doit l'être au Temple de Mémoire.

L'Abbé Poncy-Neuville.

N.^o 2046.

MORT (il ne faut rien moins que les approches de la)
*pour justifier aux Conquérans & aux Rois l'injustice
de leurs actions passées.*

QUAND vous arriverez dans la demeure sombre

Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,

Livrés à des remords cruels,

Héros, vous vous direz : Insensés que nous sommes !

Falloit-il, pour être immortels,

Faire mourir cinq cent mille hommes ?

Pannard.

N.^o 2046 a.

MORT (après la) *il n'est plus de rang ; tout est néant.*
AUSSI-TÔT que la fière Parque
Nous a fait entrer dans la barque

Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire & la renommée
Ne font que songe & que fumée
Qui ne vont point jusques aux morts.
Au delà des monts du COCYTE,
Il n'est plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de sang.
L'ombre d'ACHILLE & du THERSITE,
La plus grande & la plus petite
Vont toutes en un même rang.
L'âge, qui toute chose efface
Confond les titres & les noms,
Et ne laisse que quelque trace
De tous ces inutiles sons
Pour qui si fort nous nous pressons.
Les Achilles & les Thésées,
Là-bas, fous les tristes lauriers
Qui parent les Champs Elisées,
N'en font ni plus grands, ni plus fers,
Ni leurs ombres plus courtisées,

Par toutes ces Odes prisées,
Où l'on chante leurs faits *guerriers*.

Voiture.

N.^o 2046 *b.*

MORT (fur la).

CIEL ! il est donc vrai : peu d'années,
Peut-être peu de jours, peut-être peu d'instans,
Ameneront ce point marqué des destinées,
Qui pour moi finira le temps.
Soleil, que tant de fois mes yeux ont vu renaître,
Tu vas à mes regards pour jamais disparaître ;
Terre, fur moi tu vas crouler.
Tout l'Univers m'échappe & me livre à l'abyme ;
J'y touche, le torrent entraîne la victime
Sous le coup qui va l'immoler.
L'implacable Mort m'environne,
Je marche à ses côtés, dans ses bras je m'endors ;
Avec les alimens que son souffle empoisonne,
Je m'incorpore mille morts.
L'eau, l'air, le feu, la terre, à ma porte conspirent ;
Au dedans, au dehors, tous les maux me déchirent,
M'embrasent, vont me submerger.
L'Art m'offre son secours ; il m'est souvent un piège ;
Et jamais je n'échappe au danger qui m'assiège,
Qu'à l'aide d'un nouveau danger.
Bientôt de cette Idole altière,
De ce corps qui maîtrise aujourd'hui mon esprit,

Il ne restera plus que la vile poussière,
Grand Dieu ! dont ta main le pétrit ;
Bientôt pâle, sanglant, livide, infect, horrible,
Des insectes rongé.... Loin, image terrible !
J'expire, si tu me poursuis.
Quoi ! d'un risible orgueil j'ose encor me repaître !
Et je puis, à l'aspect de ce que je vais être,
Idolâtrer ce que je fuis !
De ce souffle actif qui m'anime,
Qui vit, qui pense en moi, quel fera le destin ?
Du pouvoir de la Mort trop illustre victime,
Pourroit-il fondre dans son sein ?
Dans le sein de la Mort ! lui, dont l'intelligence
Embrasse l'Univers, fonde sa propre essence,
Lui qui connoît le Dieu vivant !
Non, non, qui te connoît, sans fin te doit connaître :
Dieu des Dieux ! ton idée attachée à mon être
Le munit contre le néant.
Ah ! mon œil perce le nuage !
Tu m'éclaires ; quel bien, quel espoir m'est permis !
Torrens de volupté ! serez-vous mon partage ?
Au Juste seul ils font permis.
L'Impie en expirant fondra dans ces abymes,
Où ta haine éternise un peuple de victimes
Qu'à jamais ton bras doit frapper.
Quoi ? grand Dieu ! pour jamais le Ciel ou le Tartare !

L'un ou l'autre m'attend ; un souffle m'en sépare :
Et le plaisir peut m'occuper !
Une foule d'objets m'attache :
Ciel ! à quelles douleurs suis-je donc destiné !
C'est en la déchirant, qu'à la terre on arrache
Un arbre trop enraciné.
Vains fantômes de biens qu'un œil jaloux m'envie,
De quels nœuds vos attraits m'enchaînent à la vie !
Je dois les rompre. ; quels efforts !

De quels traits armez-vous le bras qui me menace ?
Dans une feule mort, dont l'attente me glace,
Combien m'apprêtez-vous de morts !
Que vois-je ? ô spectacle ! ô surprise !
La Mort fur les Humains auroit perdu ses droits !
Nul destin, nul effort, nul vœu, nulle entreprise,
Qui soient mesurés à ses loix.
L'erreur a de leurs jours éternisé l'espace ;
Chacun, fans voir de terme, acquiert, élève, entasse,
Court aux honneurs, vole aux combats ;
Et celui qui, tremblant fous cent hivers, succombe,
Plein d'un nouveau projet, fur le bord de fa tombe,
Périt du coup qu'il n'attend pas.
Volez à travers mille orages,
A travers mille écueils, mille gouffres ouverts ;
Allez troupe effrénée, au mépris des naufrages,
Dépouiller un autre Univers.

Pour vous entr'arracher l'Idole qui vous charme,
Tentez tout, osez tout. Que votre soif m'alarme
Pour le pupille & les Autels !
Vous n'êtes plus.... A voir vos trésors innombrables,
Vos soupirs, vos projets, vos vœux insatiables,
Qui vous eût pu croire mortels ?
Toi, dont la flamme & le carnage,
Marquent, fier Conquérant, les pas ensanglantés,
Sans doute l'Univers te verra d'âge en âge
Régner fur cent climats domptés.
Poussière ambitieuse, au néant échappée,
Quel fruit des attentats de ta fatale épée ?
Vaincre, triompher, & mourir.
Quoi ! tant de Nations fous ton bras écrasées,
Pour parer, d'un vain tas de couronnes brisées,
Le sépulcre où tu vas périr ! M. ***

*Journal Encyclopédique*⁴¹ deuxième partie de Janvier

N.^o 2047.

*MORT (la) cause de plus grandes frayeurs à ceux qui
sont élevés, qu'à ceux qui vivent dans un état médiocre.*

*PLUS on fut élevé, plus la mort est terrible,
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'Univers entier la Mort étend ses droits :
Tout périt, les Héros, les Ministres, les Rois.
Rien ne surnagera fur l'abyme des âges ;
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre ou traîné le radeau ?
L'on n'y distingue point l'orgueil du Diadème ;
De l'Esclave & du Roi la poussière est la même.

M. Thomas.

N.^o 2048.

MORT (rien ne peut toucher la).

LA plainte la plus amère
N'attendrit pas le Destin ;
Malgré les cris d'une mère
La Mort retient son butin ;

Avide de funérailles,
Ce monstre, né fans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.
La Mort, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gémir (trop foible ressource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune
Et fous les mêmes cyprès.

Greffet.

N.^o 2049.

MORT (description du Temple de la).

LA nuit fur les Mortels répandoit ses pavots,
Et je m'abandonnois aux douceurs du repos,
Quand soudain, dans l'horreur d'un songe
épouvantable,
Dieux ! j'en frémis encore, une voix lamentable
Vient porter par ses cris la terreur dans mes sens ;
L'air retentit au loin de funèbres accens.

Je cherche cette voix : ô spectacle terrible !
Dans un champ dévasté je vois un spectre horrible ;
Il traîne, en chancelant, de lugubres flambeaux,
Et semble s'élever d'entre mille tombeaux.
De manes entourée, & de sang dégoûtante,
Cette ombre à pas tardifs s'avance & m'épouvante.
Je veux fuir ; vains efforts ! je me sens par l'effroi
Vers ces tombeaux affreux entraîner malgré moi.
Dans ses yeux presque éteints je vois encor la rage :
Toutefois rappelant un reste de courage :
Arrête !... quel es-tu, lui dis-je avec transport ?
Vois la *Corruption*, Ministre de la *Mort*,
Répondit-elle ; viens, suis-moi ; viens, & contemple,
Je conduirai tes pas jusqu'au fond de son Temple ;

Tu verras son séjour, ses Prêtres, ses Autels,
Et tu pourras les peindre aux malheureux Mortels.
Elle dit. A l'instant m'enlevant dans les nues,
Ce fantôme s'ouvrit des routes inconnues ;
Et fur un monstre ailé traversant l'Univers,
Dans sa course rapide il infectoit les airs.
Que vois-je ? fous nos pas les plantes défectées
Sont, par un souffle impur, sur la terre couchées ;
Les animaux plaintifs font gémir les forêts ;
Les reptiles brûlants tarissent les marais :
Déjà ce feu mortel ravage les familles ;
Les mères vont périr sur les corps de leurs filles ;

Les vieillards expirants, les enfans éperdus,
Dans la nuit du tombeau descendent confondus.
D'un Astre ensanglanté les feux pâles & sombres
Découvrent à mes yeux la demeure des Ombres.
Vers ce séjour fatal, un fleuve tortueux
Roule dans un désert ses flots tumultueux ;
Il est formé de sang, il se grossit de larmes,
Son effroyable bruit fait naître les alarmes ;
Sur son rivage aride on voyoit des serpens,
De monstrueux aspics, des dragons rampans ;
Ils fouilloient à l'envi ces rives sablonnées,
Pour extraire les sucs d'herbes empoisonnées ;
Et, brûlant de revoir les gouffres infernaux,
Ils se replongeoient tous dans ces horribles eaux.
Près de ces tristes bords, voisins du noir TARTARE,
Est un Temple fameux de structure barbare ;
Le crime en a jeté les premiers fondemens.
Sur un vaste massif d'antiques ossemens
S'élève un double rang de colonnes informes ;
Leurs frêles chapiteaux, & leurs bases difformes,
Toujours fouillés du sang des victimes des Dieux,
Offrent de tous côtés un aspect odieux.
L'architrave est chargée d'affreux hiéroglyphes,

Et des crânes saillans séparent les triglyphes :
Plus bas on voit régner mille crénaux obscurs ;
Le Temps, qui détruit tout, en affermit les murs.

Aux rayons pâlis de leurs torches funèbres,
Des Larves nous guidoient au milieu des ténèbres ;
Dans ce sombre Palais cent portiques ouverts
Reçoivent les Mortels par des chemins divers.
Nous entrons... je frémis ;... un morne & long silence
De la nuit éternelle annonce la présence ;
Une ombre me conduit dans ce lieu redouté,
Et me renverse aux pieds de la Divinité.
Sur un trône de fer, l'effroi de la Nature,
L'insatiable Dieu, dont elle est la pâture,
Dérobe à mes regards, fous des voiles épais,
Ses traits hideux fans doute, & ne parle jamais.
On voit auprès de lui, fous leurs drapeaux sinistres,
La Guerre & le Duel, ses deux plus chers Ministres ;
Le Temps règne au dessus ; plus loin je vis errans
Les Craintes, les Douleurs, les Soucis dévorans.
Le dais présente aux yeux des flèches, des épées
Dans le sang des Humains à tous momens trempées.
Indigné de ma vue, & s'armant d'un poignard,
Un spectre fuit, & lance un farouche regard.
La *Vérité* sévère est au bas de ce trône ;
Son front terrible est ceint d'une triple couronne ;
Ses traits y font gravés : brillante dans les Cieux,
Obscure parmi nous, redoutable en ces lieux,
On découvre à ses pieds l'Erreur, la Calomnie,
Le vil Déguisement, la basse Flatterie,

Le Mensonge pervers, languissans, abattus,
Le Temps leur arrachant le masque des vertus.
On voit à ses cotes des lémures, des urnes,
Des branches de cyprès, & des oiseaux nocturnes ;
Là, des bras décharnés, portant de sombres feux,

Eclairent d'un faux jour ce falloir ténébreux ;
Des tableaux effrayans, suspendus aux murailles,
Offrent de toutes parts de sanglantes batailles ;
Dans leurs murs entr'ouverts des peuples égorgés ;
Par la fureur des eaux des pays ravagés ;
La famine & la mort désolant les campagnes ;
Des VOLCANS enflammés renversant des
montagnes :

Plus loin, on voit des vols & des assassinats,
La foudre dans les champs tomber en mille éclats,
Des vaisseaux engloutis, des villes embrasées,
Sous leurs débris fumans des femmes écrasées,
Des enfans malheureux l'un fur l'autre expirans,
Des tortures, des fers, des Bourreaux, des Tyrans.
La *Vérité* se lève, & cherche des victimes :
Ce Juge pénétrant connoît les moindres crimes,
Et règle dans ces lieux, par d'équitables loix,
L'irrévocable fort des *Pâtres* & des *Rois*.
Les *Remords*, ses licteurs, l'inflexible *Vengeance*,
Près de son siège assis, exercent sa puissance.
Mais quels tristes accens !... & quel bruit
souterrain !...

Le spectre fugitif annonce un Souverain.

Il paroît ; il n'a plus cette démarche fière,
Ces regards foudroyans, ni cette voix altière.
Ici, l'œil triste, morne, & le front abaissé,
Il avance en tremblant sous le crime affaissé.
Eh quoi ! tu sembles craindre un trop juste reproche,
Dit ce Juge éclairé : viens, malheureux, approche ;
Tes yeux cherchent en vain tes amis tes flatteurs,
De tes vices honteux lâches adorateurs ;
Pour première fois tu vas sans doute apprendre
Les dures vérités que tu craignois d'entendre.
Ces lieux font de la Mort l'effroyable séjour ;

Tremble, NADIR⁴², ton cœur va paroître au grand jour.

Du foible CHAH-TAHMAS⁴³ l'aveugle confiance
Te donne dans l'Empire une entière puissance ;
Ton pouvoir est marqué par les plus noirs forfaits,
Tes secrets partisans t'offrent le Diadème,
Et semblent te forcer à cet honneur suprême :
Tu règnes : on t'élève en tous lieux des Autels ;
Insensé ! tu te crois égal aux Immortels ;
La Mollesse & l'Orgueil s'emparent de ton ame ;
De tes plaisirs affreux l'ordonnateur infame,
Revêtu par ton choix de ton autorité,
Tyran, a bien servi tes feux, ta cruauté.

Pour assouvir ton cœur tout est mis en usage,
Le glaive, le poison, la flamme, le carnage ;
Sous ton sceptre de fer tes Peuples gémissans
Font retentir les cieux de leurs cris impuissans :
L'innocent est puni, le coupable respire,
La veuve est dans les fers, & l'orphelin expire.
Par des Satrapes durs tes Etats font foulés ;
Les cités font en pleurs, & les champs désolés :
Si leur murmure vain parvient a ton oreille,
Contre ces malheureux ta rage se réveille ;
Et du sein des plaisirs insultant a leur fort,
Ta voix terrible éclate & porte au loin la mort.
Pour combler leurs malheurs, bientôt la fausse gloire
Te montre des lauriers & t'offre la victoire.
Impatient, tu veux moissonner de tes mains
Ces palmes des Guerriers, les fléaux des Humains.
Les fameux Conquérans, qui dévastent la terre,
Sont donnés par le Ciel au défaut du tonnerre.
Mais on voit dans tes yeux s'allumer la fureur,
Et tu brûles déjà d'exercer ta valeur.
Tu fais naître à l'instant une injuste querelle ;
Tu voles : à ta voix la victoire fidelle,

Vient par-tout seconder tes funestes desseins.
Tes avides Soldats, moins guerriers qu'assassins,
Pillent, renversent tout, & dans leur brigandage,
Sûrs de l'impunité, rien n'arrête leur rage.

Tu n'as plus d'ennemis ;... & tes cruels projets
Font retomber ces maux sur tes propres Sujets.
Plus la Perse gémit, & plus ton cœur s'enivre,
Tyran ; n'avois-tu pas des exemples à suivre ?
Ces Monarques chéris, modèles des vertus,
Les CHARLES⁴⁴, les TRAJANS⁴⁵, les Louis⁴⁶,
les TITUS ;
Ces Maîtres des Humains, pour toute politique,
Suivent les mouvemens de leur ame héroïque ;
Ils honorent les Arts, les hommes vertueux,
Et ne font fortunés qu'en faisant des heureux.
Tu voulais imiter, dans ta fureur brutale,
Le sacrilège ERYX, NÉRON, SARDANAPALE ;
Tes vœux ont réussi, tu t'es fait redouter,
Barbare, tu fis plus, tu te fis détester.
On ne parloit de toi qu'en frémissant de rage ;
Chacun enfin lassé de son dur esclavage,
Hautement aspirait à l'honneur immortel
D'enfoncer le couteau dans ton sein criminel.
Tu vas frémir ; ce trait va friser ton supplice :
Ton fils, ton propre fils, de tes crimes complice,
Par la soit de régner altéré de ton sang,
Dans les bras du sommeil vient te percer le flanc.

Il veut fuir. Aussi-tôt tes Gardes en alarmes
Désertent ton Palais, & vont courir aux armes ;
Ton meurtrier est pris le poignard à la main.
Le Peuple accourt en foule ; & profitant soudain
De ce moment heureux que le Ciel a fait naître,
Armé par la fureur, il égorge ce traître ;
Il massacre ta femme & tes autres enfans ;

Il Veut éteindre en eux la race des Tyrans.
Ils te joindront bientôt fous ces lugubres voûtes ;
Leurs reproches amers, que déjà tu redoutes,
Allumeront ta rage, & leurs vives douleurs
Vont mettre pour jamais le comble à tes malheurs.
Tes Peuples maintenant, dans l'excès de leur joie,
Rendent graces au Ciel des biens qu'il leur envoie.
Entends-tu ces clameurs & ces heureux transports ?
Mais c'en est trop, cruel, les temps sont venus... fors :
Ministres de mes loix, entraînez ce barbare
Dans les gouffres profonds que l'équité prépare ;
Inventez des tourmens inconnus dans ces lieux ;
Allez, que de ce monstre on délivre mes yeux
Elle dit. A ces mots la *Vengeance* attentive
Du malheureux Nadir saisit l'ombre craintive
Elle ordonne aux *Remords* d'ouvrir leurs noirs
cachots,
Et la met au pouvoir des esprits infernaux.
Ils s'emparent soudain de leur pâle victime :
J'ose suivre leurs pas jusqu'au fond de l'abyme.

O terreur !... quel bruit sourd & quels gémissemens !
Quels cris ! Le Désespoir, par de longs hurlemens,
Remplit de son horreur ce noir séjour des gênes ;
Des manes criminels il irrite les peines :
Ce monstre incorruptible, & toujours agité,
Répand fur l'avenir une triste clarté ;
Aux remords dévorans il doit son origine,
Et sert avec fureur la colère divine.
Au fond de ces cachots gémissent dans les fers
Les Ministres cruels, les scélérats divers.
Là, je vis ces Héros qui mirent tout en cendre ;
Ces fiers imitateurs de l'impie ALEXANDRE
Reconnoissent ici, dans leurs pleurs superflus,
Qu'une victoire injuste est un crime de plus.
Là, font dans les tourmens tous les Grands de la terre,

Dont l'odieux pouvoir opprimoit le vulgaire ;
Ils se croyoient formés d'un limon plus parfait.
Vos yeux se font ouverts, leur dis-je, c'en est fait ;
Vous frémissiez de voir que vous étiez des hommes :
Vains, cruels, vicieux, autant que nous le sommes,
D'un chimérique nom & d'un haut rang jaloux,
Vous crûtes les Mortels faits pour ramper fous vous.
Barbares, vous n'aviez de loix que le caprice ;
La dure oppression, la fraude, l'injustice,
Etoient les sceaux affreux de cette autorité,
Et le plaisir fut seul votre divinité.

Les PHRINÈS, les DISPAS⁴⁷, avides de largesses,
En vous déshonorant, absorboient vos richesses ;
Tandis que la Vertu, coulant de tristes jours,
A grand cris vainement imploroit vos secours.
Rien n'est sacré pour vous : nos Temples, les Cieux
mêmes,
Objets de vos mépris, l'étoient de vos blasphêmes ;
Tout étoit, selon vous, formé par le hasard.
Vous êtes détrompés, malheureux ! mais trop tard,
La Vérité terrible à vos yeux s'est montrée,
« D'éclairs, de traits vengeurs, de remords entourée »
La cruelle à punir ne se lasse jamais :
Tremblez, vous, leurs pareils, ou changez déformais,
Là, dans l'immensité d'un effroyable gouffre
Sont plongés, dans des flots de bitume & de soufre,
Les fils dénaturés, les parens inhumains,
Les Juges corrompus les cruels assassins,
Les Mortels enrichis par le vol & l'usure,
Les SPORUS⁴⁸, leurs Amans, l'horreur de la Nature,
Les trompeuses Laïs, les obscènes Auteurs,
De la tendre innocence infames corrupteurs ;
Ici, font les époux désunis, infidèles,
Les Rois voluptueux, & les Sujets rebelles ;

Plus loin, font tourmentés par d'horribles serpents
Les pâles Envieux, les Traîtres, les Méchants,
Les Tigres engraisés des misères publiques,
Les dévots Imposteurs, les pieux Fanatiques.
O souvenir ! ô crime ! en sortant des Autels,
Ces monstres ont percé le plus grand⁴⁹ des Mortels :
Mais soudain, m'appelant d'une voix souterraine,
Monaffreux conducteur loin de ces lieux m'entraîne ;
Et d'un sinistre vol m'enlevant fur les mers,
Le cruel m'abandonne au vaste sein des airs ;
Je me sens aussi-tôt précipiter dans l'onde,
Et je vois se crouler les fondemens du Monde.

Feutry.

N.^o 2050.

MORT (la) & l'Amour voyageant ensemble.

Voyez les N.^{os} 282 & 291.

D'Ardenne & Bret.

N.^o 2051.

MORT (le Temple de la).

Sous ces climats glacés, où le flambeau du Monde
Eprend avec regret fa lumière féconde,
Dans une Isle déserte est un vallon affreux
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux :
Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure
Se perchent les oiseaux de malheureux augure :
La terre, pour toute herbe, y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.
Tous les champs d'alentour ne font que cimetières ;
Mille sources de sang y font mille rivières,
Qui, traînant des corps morts & de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, font des gémissemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du Monde,
Eft un Temple fameux d'une figure ronde ;
Quatre portes de fer, en quatre endroits divers,
Par l'ordre des Destins partagent l'Univers :
L'une est vers le Couchant, & l'autre est vers
 l'Aurore ;
Lune voit le SARMATE, & l'autre voit le MORE ;
Et la viennent en foule, & fous d'égales loix,
Les jeunes & les vieux, les Peuples & les Rois.
La vieillesse, la fièvre, & les douleurs mortelles,

De ce Temple odieux font les gardes fidelles ;
leurs habits font de deuil ; & cet obscur manoir
A ses funestes murs entoures de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumières funèbres
Par leurs sombres vapeurs augmentent les ténèbres.
Un monstre fans raison, aussi bien que fans yeux,
Eft la Divinité qu'on adore en ces lieux :
On l'appelle la Mort, & fou cruel Empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.
L'objet le plus charmant qu'eussent vu les Mortels,
Venoit d'être immolé fur ses fameux Autels ;
La place d'alentour étoit toute sanglante,
Et rougissoit encor du meurtre d'AMARANTHE,
Quand le beau LYSIDOR, dont le fidèle amour
Eft connu de tous ceux qui connoissent le jour,
L'ame de désespoir & de fureur atteinte,
Dans ces lieux détestés proféra cette plainte :
Puissante Déesse qui portes dans tes mains
Ce vieux sceptre rouillé, craint de tous les Humains
De qui l'aveuglement ne respecte personne,
Et n'épargne jamais ni sceptre, ni couronne,
Prête un moment l'oreille à mes tristes discours.
Je ne viens point ici pour prolonger mes jours,
Mais pour te conjurer de prendre ta victime ;
Ne prive pas mon cœur d'un espoir légitime.
Les autres, oubliant qu'un Dieu les fit mortels,
Se font tramer par force aux pieds de tes Autels ;

Mais pour moi, que ton bras s'arme contre ma tête,
Et qu'il fasse éclater sur elle la tempête ;
J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas,
Et voir tomber le coup qui porte le trépas :
Mes yeux seront fans pleurs, & ma bouche fans
plainte,

Mon corps fans tremblement, & mon ame fans
crainte.

Ne crois pas que le temps, qui tarit tous les pleurs,
Cet heureux Médecin de toutes les douleurs,
Lui de qui tant d'Amans ont senti le remède,
En apporte jamais au mal qui me possède ;
En vain tout l'Univers me voudroit secourir ;
Toi feule as dans tes mains ce qui peut me guérir.
Pour t'en convaincre, écoute un Amant misérable,
Apprends ce que mon fort a de plus déplorable.
Entre un nombre infini des plus rares beautés
Que renferme en ses murs la Reine des cités,
PARIS, dont l'Univers ne voit point de pareille,
Chacun sait qu'Amaranthe étoit une merveille.
La gloire de brûler aux flammes de ses yeux,
Contentoit les désirs des plus ambitieux ;
Et parmi tant d'Amans épris de cette gloire,
Amaranthe me crut digne de la victoire...
Je fus l'unique objet de ses affections ;
Ma triste fie & ma joie étoient ses passions ;
Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes.
ET mes moindres douleurs faisoient naître ses
plaintes...

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moi,
Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi.
Las ! il fut aussi pur, mais non pas si durable ;
Mon bonheur disparut comme un songe agréable.
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair
Qui dans l'obscur nuit brille au milieu de l'air :
Son jour rit à nos yeux ; mais il porte la foudre
Qui frappe, qui terrasse, & qui réduit en poudre,
Et nous sert bien souvent de funeste flambeau
Pour nous précipiter dans la nuit du tombeau.
J'étois dans les transports des premières délices
Dont l'hymen couronna mes fidèles services,

Lorsqu'une fièvre ardente assaillit la Beauté
Qui dans ses doux liens tenoit ma liberté.
Il n'est rien ici-bas qui ne soit périssable ;
Les plus fermes rochers sont fondes fur le sable ;
Les Trônes & les Rois font rongés par les vers,
Et deux points font l'appui de ce grand Univers.
La fièvre, en ce beau corps orgueilleuse & hautaine,
Sur des ruisseaux de sang serpente & se promène,
Et, le feu dans la main, menace du tombeau
Tout ce que la Nature a de riche & de beau :
Elle efface les fleurs fur son visage écloses,
Y fait jaunir les lis, y fait pâlir les roses,
Et ravit à son teint cet éclat fans pareil
Qui ne devoit périr qu'avecque le Soleil.

Ses yeux, dont les rayons illuminoient mon ame,
Ne lancent plus de traits, ne jettent plus de flamme :
Elle voit dans les miens son lamentable fort ;
Elle voit sur mon front les signes de la mort.
Ce n'est pas son tourment, mais le mien qui
 l'outrage ;
Son mal, & non le mien, étonne son courage...
La fièvre cependant se rit de nos douleurs
S'accroît par nos soupirs, s'enflamme par nos pleurs,
Et ses feux redoublés montrent que son envie
Est de borner le cours d'une si belle vie...
Amaranthe voyant qu'un fort injurieux
Va fermer pour jamais & sa bouche & ses yeux,
Met sa main dans la mienne, & d'une voix mourante :
C'en est fait, cher Epoux, tu n'as plus d'Amaranthe ;
Je meurs, mais je meurs tienne ; & la sévère loi
Qui peut tout fur mes jours, ne peut rien fur ma foi.
Ton beau nom, qui fut seul & ma joie & ma gloire,
Malgré l'ordre du fort passera l'onde noire...
Je n'espère plus rien ; mais, hélas ! j'aime encor ;
Je renonce à la vie, & non à Lysidor...

Le soupir qui suivit fa dernière parole,
Comme un globe enflammé vers les Astres s'envole :
Amaranthe est fans voix, fans poulx, fans mouvement,
Et tombe dans les bras de son fidèle Amant,
Qui, ne pouvant mourir auprès de cette Belle,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.

Déesse, qui connois l'excès de mes malheurs,
N'épargne point mon sang, mais épargne mes pleurs ;
Approche, & que ta main, en meurtres si séconde,
Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde.
Viens, mon unique espoir : tu viens en tant de lieux
Où ton nom est l'effroi des jeunes & des vieux ;
Le moindre de tes traits peut détacher mon ame,
Et couper de mes jours la malheureuse trame.

Habert.

N.^o 2052.

MORT (morale fur la). *Réflexion.*

ROSES, en qui je vois paroître
Un éclat si vif & si doux,
Vous mourrez bientôt ; mais peut-être
Je dois mourir plutôt que vous.
La Mort, que mon ame redoute,

Peut m'arriver incessamment :
Vous mourrez en un jour fans doute,
Et moi peut-être en un moment.

Cassagne,

N.^o 2053.

MORT (le pouvoir de la beauté ne peut rien fur la).

UNE Pucelle agonisante,
Par ces mots proférés d'une voix languissante,
S'efforçoit de fléchir l'impitoyable Mort.
Pourquoi si-tôt finir mon fort ?
On vante ma beauté ; mais de quoi me sert-elle ?
A peine ai-je rempli quatre lustres complets,
Je vois déjà changer mes myrtes en cyprès ;
Hélas ! que deviendra cet Amant si fidèle,
Qui m'a cent fois juré d'éternelles amours,
Et qui fondeit fur moi le bonheur de ses jours ?
O Mort ! oses-tu rompre une chaîne si belle ?
L'Amour au désespoir ne peut-il rien fur toi ?
Vois LICIDAS mourant, & plus mourant que moi :
Attends, pour abrégier le cours de mes années,
Que l'Hymen ait comblé nos vœux,
Il doit unir bientôt nos destinées ;
Nos pères font d'accord, ils approuvent nos feux ;
N'écouteras-tu point des soupirs légitimes ?
Et veux-tu d'un seul coup immoler deux victimes ?
De quelque temps au moins diffère mon trépas ;
Mon tribut & tes droits ne t'échapperont pas ;

Que t'en coutera-t-il ?.... A ces mots la cruelle
Lui porte de sa faux une atteinte mortelle.
C'est trop discourir ; de ton fort
Subis l'arrêt irrévocable,
Descends dans le gouffre effroyable
Où tout entre, & d'où rien ne sort.
Vous qui croyez que la feule vieillesse
Doit craindre de tomber dans le séjour obscur,
Comptez moins sur votre jeunesse,
Son privilège n'est pas sûr.
La Mort, quand il lui plaît, pour hâter le voyage
Survient sans vous en avertir,
Vous expédie une dispense d'âge,
Et sans délai vous contraint de partir.

Le Brun.

N.^o 2054.

MORT (quand on est), *c'est pour toujours.*

LE temps, qui produit les faisons,
Les tient l'une à l'autre enchaînées ;
Et le Soleil, marchant par ses douze maisons,
Renouvelle les jours, les mois & les années.
Il n'en est pas ainsi du, destin de nos jours

Quand la Parque en borne le cours,
Nous entrons dans des nuits qui ne font point bornées.
Arnaud d'Andilly.

N.^o 2055.

MORT (la crainte de la).

* QU'ON ne m'accuse point de redouter la mort⁵⁰ ;
La terreur qu'elle inspire est juste naturelle :
Contre ce monstre affreux il n'est rien d'assez fort,
Et le Sauveur du Monde a tremblé devant elle.
Seigneur, en ce moment qui doit borner mes jours,
Que deviendrai-je, hélas ! si tu ne me secours ?
Dissipe les frayeurs qui naissent de mes crimes ;
Permits-moi de prétendre à la gloire des Cieux ;
Et la Mort, qui m'appelle au rang de ses victimes,
Toute horrible qu'elle est, fera belle à mes yeux.

Maynard.



N.^o 2055 a.

MORT (entretien fur la)⁵¹.

J'AI vu de près le STYX, j'ai vu les EUMÉNIDES
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du *Chien* de l'Empire des Morts,
Et les noires vapeurs & les brûlans transports
Alloient de ma raison offusquer la lumière ;
C'est lors que j'ai senti mon ame toute entière,
Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort :
Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paraître)
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains font enfans de la peur
Qu'une foible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de *Loups-garoux*, qu'elle-même elle pense,
De Démons & d'Enfer elle endort notre enfance.
Dans ce pénible état, mon esprit abattu
Tâchoit de rappeler fa force & fa vertu ;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interprète lassante :
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un Juge rigoureux ;
Tes crimes ont déjà lassé sa patience ;

Mais ce Dieu vient enfin, & tes egaremens,
Mis dans son austère balance,
Vont bientôt éprouver, fans grace & fans clémence,
La rigueur de ses jugemens.
Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit. Eh ! mon Dieu n'est point un Dieu cruel ;
On ne voit point de sang ruisseler son Autel ;
C'est un Dieu bienfaisant, c'est un Dieu pitoyable,
Oui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un
 songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un mensonge.
Eh quoi ! disois-je, hélas ! au fort de mes misères,
Ce Dieu, donc on me peint les jugemens sévères,
C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos Pères,
Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A, pour les secourir, oublié leurs forfaits ;
C'est ce Dieu qui pour eux renversa la Nature,
Et qui, pour leurs soulagemens,
Força même les élémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naissance des temps ;

Et c'est le même Dieu de qui la main puissante
De ma frêle machine ajusta les ressorts,
Et dès-lors qu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit & ranime mon corps ;
Son souffle m'a tiré du sein de la matière ;
C'est lui qui chaque jour me prête fa lumière,
Lui dont, malgré mes maux & l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis.

En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance ;
Trop sûr de ses bontés, je vis en assurance
Qu'un Dieu qui par ton choix au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.
Voilà par quels secours mon ame défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,
Et, fans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir,
Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sure
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la Nature
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours,
A ne rien déguiser cet instant nous convie ;
Et j'ai cru que c'étoit, Ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes pensers fur la Mort.
L'Abbé de Chaulieu.

N.^o 2056.

MORT (sur la).

L'HOMME est donc une fleur que l'aube voit éclore,
Une rose qui naît fous les yeux de l'Aurore,
Que le jour voit régner, que le soir voit flétrir.

A mourir condamnés, même avant que de naître,
Infortunés Mortels, ne recevons-nous l'être,
Que pour apprendre, hélas ! qu'il nous falloir périr ?
Un torrent débordé, qui descend des montagnes,
A pas impétueux traverse les campagnes ;
D'un vol agile & prompt un oiseau fend les airs ;
Dans les champs de BELLONE une mèche
 enflammée

Va reveiller la Mort dans le bronze enfermée ;
Le plomb part aussi-tôt plus prompt que les éclairs.
Mais la course de l'Homme est plus rapide encore ;
Des bornes du couchant aux portes de l'Aurore,
L'œil a peine peut-il le suivre dans son cours.
O toi ! Dieu tout-puissant, Auteur de la Nature,
Peux-tu voir fans pitié périr la créature,
Toi qui pourrois d'un mot lui prolonger ses jours ?
Que dis-je ? de quel front, vermisseau de la terre,
Osé-je interroger le Maître du tonnerre ?

S'il répond, ce fera par son foudre grondeur ;
Mon orgueil au trépas veut-il donc se soustraire ;
Auroit-il prétendu, cet orgueil téméraire,
Des décrets de mon Dieu fonder la profondeur ?
Adorons l'Eternel, admirons ses ouvrages ;
Nous trouverons le port maigre tous les orages.
Celui qui fit nos nuits, a fait aussi nos jours.
Ne soupirons donc plus après les biens du Monde,
Méprisons cette vie où notre espoir le fonde,
Et songeons au réveil qui doit durer toujours.

Péloux.

Mercur de France, Février 1748.

N.^o 2057.

MORT (la crainte de la) Voyez la lettre L.

N.^o 1753.

M. l'Abbé Aubert.

N.^o 2058.

MORT (entretien fur la). V. la lettre R.

N.^o 2754

M. le Franc de Pompignan.

N.^o 2059.

MORT (la) *chrétienne*.

QU'IL périsse ce corps coupable,
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la Mort !
Qu'il soit dévoré par la tombe ;
Qu'on l'y descende, qu'il retombe
Dans la poussière dont il sort.
O Mort ! que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment.
Lorsque d'un moment de souffrance
On achète fa délivrance,
Est-ce lacheter chèrement ?
A ces esclaves méprisables,
Qu'enivrent des biens périssables,
Imprime une juste terreur :
Tu les dépouilles ; qu'ils t'abhorrent ;
Tu leur ravis ce qu'ils adorent ;
C'est pour eux que tu n'es qu'horreur.
Ah ! que, faussement courageuse,
L'ame doit te trouver affreuse,

Quand le néant est son espoir !
Quel espoir de ne rien prétendre !
Quel bonheur de n'en point attendre !
Quel secours de n'en plus avoir !
La foi donne le vrai courage ;
Pour qui la vie est un voyage,
Le terme n'est point un malheur :
A quelques trésors qu'on l'arrache
Ce qu'il possède fans attache,
Il l'abandonne fans douleur.
Si son cœur malgré lui soupire,
Si contre un coup qui le déchire
La Nature défend ses droits ;
Il est homme ; mais fa foi vive
Laisse la Nature plaintive
Parler pour la dernière fois.
Puisqu'ici bas la destinée
De notre race infortunée
Est de souffrir & de mourir,
O Ciel ! abrège ma carrière ;
Que bientôt mon heure dernière
M'épargne le temps de souffrir.
Si tu veux retarder cette heure ;
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours & mes maux.
Pour prix de mon obéissance,

Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.
Toi qui, mourant pour le coupable.
Du haut de ta Croix adorable
Ouvris les bras à l'Univers ;
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice,
Ces bras me soient encore ouverts.

N.^o 2060.

MORTS (la résurrection des).

DANS une triste & vaste plaine
La main du Seigneur m'a conduit.
De nombreux ossemens la campagne étoit pleine ;
L'effroi me précède & me suit :
Je parcours lentement cette affreuse carrière,
Et contemple en silence, épars fur la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.
Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,
Que, de leurs cendres relevés,
Ces morts retournent à la vie ?
C'est vous seul, ô mon Dieu ! vous seul qui le savez.

Hé bien ! parle, ici ru présides,
Parle, ô mon Prophète ! & dis-leur :
Ecoutez, offemens arides,
Ecoutez la voix du Seigneur.
Le Dieu puissant de nos ancêtres,
Du souffle qui créa les êtres,
Rejoindra vos nœuds séparés ;

Vous reprendrez des chairs nouvelles ;
La peau se formera sur elles ;
Ossemens secs, vous revivrez.
Il dit ; & je répète à peine
Les oracles de son pouvoir,
Que j'entends par-tout dans la plaine
Ces os avec bruit se mouvoir ;
Dans leurs liens ils se replacent,
Les nerfs croissent & s'entrelacent,
Le sang inonde ses canaux,
La chair renaît & se colore ;
L'ame feule manquoit encore
A ces habitans des tombeaux.
Mais le Seigneur se fit entendre ;
Et je m'écriai, plein d'ardeur :
Esprit, hâtez-vous de descendre ;
Venez, Esprit réparateur,
Soufflez, des quatre vents du Monde,
Soufflez votre chaleur féconde

Sur ces corps près d'ouvrir les yeux.
Soudain le prodige s'achève,
Et ce Peuple de morts s'élève,
Etonné de revoir les cieux.
Ces os, dit le Seigneur, qu'en mon nom tu ranimes,
Sont tous les enfans d'ISRAEL.
Notre espoir a péri, disoient-ils, & nos crimes
Ont mérité ce fort cruel ;
Les neveux de JACOB ne font plus fur la terre
Qu'un amas d'ossemens blanchis,
Qui du joug de la mort accablés par la guerre,
N'en feront jamais affranchis.
Non, mon Peuple chéri, non, dans cet esclavage
Israël ne gémira plus,
Israël revivra dans l'heureux héritage
Que j'ai promis à mes Elus.

Des abymes profonds tiré par ma victoire,
Les sépulcres feront ouverts ;
Je te rendrai la vie, & l'empire, & la gloire,
A la face de l'Univers.
Tu comprendras alors la parole éternelle
Qui te prédisoit ce grand jour,
Ce jour où les décrets d'un Dieu juste & fidèle
Seront consommés fans retour.
M. le Franc de Pompignan.

N.^o 2061.

MORTS (la fête des).

MAIS si DIEU m'associe à fia divinité,
S'il m'approche de lui par l'immortalité ;
Pour monter d'un plein vol à la sphère des Anges,
Combien peu de la terre ont secoué les fanges !
Entendez-vous ces fions mornes & répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les Mortels, rappelés à leur fin,
D'implorer pour les Morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de momens limités,

Qu'aux Humains fugitifs la Nature a comptés.
Quels enclos font ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le Temps & la Mort viennent croiser leur faulx.
Que de Morts entassés & pressés fous la terre !
Le nombre ici n'est rien ; la foule est solitaire.
Qui peut voir finis effroi ces couches d'ossemens,
Tous ces débris de l'Homme abandonnés aux vents !

Ah ! fi du fort commun que ce lieu nous retrace
Le spectacle fatal nous saisit & nous glace,
Qu'un retour plus cruel fur les pertes du cœur,
Eveille en nous de peine & répand de douleur !
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes ;
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes ;
La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et fur qui reposoit l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez ces pleurs font chers encore,
De vos gémissemens l'humanité s'honore ;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt ;
Leur fort fut de mourir, & le jour n'est qu'un prêt.
Qu'est-ce que chaque race ? Une ombre après une
 ombre.

Nous vivons un moment fur des siècles fans nombre ;
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous :
Une autre vie, ô Temps ! se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière,
Demande au Tout-puissant, non pas que la poussière
Qu'on jette fur ces Morts soit légère à leurs os ;
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos ;
Et l'ame qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

M. le Mierre.
Des Fastes & Usages de Paris.



N.^o 2062.

MORTIFICATIONS (les) *sont ordinairement
le partage des Poètes.*

Voyez la lettre M.N.^o 1939.

Frédéric II.

N.^o 2063.

MOSCOVITES (le bonheur des). *Eloge de l'Impé
ratrice de Russie régnante.*

TU brises fous tes pieds l'orgueil des OTTOMANS ;

L'opprobre de l'EUROPE est vengé par ta gloire ;
Tu dictes au DIVAN les loix de la victoire,
Et la foudre a grondé fous les murs des SULTANS.
BIZANCE épouvantée a vu le JANNISSAIRE
Indigné de fa honte, & muet de douleur,
Porter en frémissant, l'œil fixé fur la terre,
Ses drapeaux dépouillés de leur antique honneur.
De la rive des Morts au DANUBE appelée,
L'ombre auguste de PIERRE a paru consolée,
Et de la nuit du PRUTH oublié les horreurs.
Il a vu tout l'éclat de tes exploits vengeurs,

Les Guerriers du VOLGA, par des routes nouvelles,
Portés de l'OCÉAN aux bords des DARDANELLES ;
Ces TURCS, des Nations affreux déprédateurs,
Te livrant leurs trésors, & payant leurs vainqueurs ;
Du TARTARE affranchi l'altière indépendance,
Bravant sous ton appui le sceptre de bizance,
Et les ports de l'EUXIN à tes armes soumis,
Et fous tes pavillons ses flots assujettis :
De fi rares efforts ont ému fa grande ame.
Voilà donc, a-t-il dit, l'ouvrage d'une femme !
Voilà ce qu'elle a fait ! ô Héros ! rougissez ;
Un règne de dix ans vous a tous effacés
C'est peu de vaincre, hélas ! Souvent, parmi les fêtes
Dans la pompe des jeux qui suivent les conquêtes,
Un Peuple, que pressoit l'indigence & la faim,
En célébrant son Roi, lui demanda du pain.
On a vu se mêler la gloire, les misères,
Et le cri du besoin aux fanfares guerrières,
Des vainqueurs gémissant fous le poids de leurs
maux,
Et la Patrie en pleurs fous des arcs triomphaux.
Ah ! que, par toi comblé des dons de la victoire,
Ton peuple a mieux goûté les doux fruits de ta gloire !
Et du poids des impôts libre par tes bienfaits,

Que fa reconnoissance a béni tes succès !
O ! qu'on ne l'a point vu s'abandonner en proie
Aux transports passagers d'une infidelle joie !

Des fêtes de Moscow l'imposante splendeur
A d'un plus beau spectacle étalé la grandeur.
Un peuple fortuné, qui t'admire & qui t'aime,
S'enivroit d'un bonheur garanti par toi-même :
Ce bonheur qu'il te doit tu veux l'éterniser,
L'asseoir sur des appuis qu'on ne pourra briser.
C'est dans ce grand dessein que ta main créatrice
Et des mœurs & des loix répare l'édifice.
Ils s'élèvent déjà ces asiles nouveaux
Où, réunis enfin par une heureuse chaîne,
Les principes de SPARTE & les talents d'ATHÈNE
Forment des Citoyens, des Soldats, des Héros.
Là, dès les premiers ans la jeunesse aguerrie
Se consacre à l'honneur & croît pour la Patrie,
Aux travaux, aux dangers apprend à s'enhardir,
Et dompte la Nature afin de l'agrandir.
Là, s'exalte sans celle & s'augmente avec l'âge
Et l'instinct de la force de celui du courage ;
Le Génie en son vol n'est jamais enchaîné,
Mais par son propre choix toujours déterminé ;
Affranchi d'un pouvoir qui borneroit sa sphère,
Il a le noble droit de tracer sa carrière.
Que la tienne est brillante ! & que ces monumens
Sont du fort des Etats d'augustes fondemens !
Ton ouvrage est sublime autant qu'il est durable,
Il bravera les temps. Te suivre & t'imiter

Est un fardeau bien cher, une charge honorable
Que ton auguste fils est digne de porter.

M. de la Harpe.

N.^o 2064.

MOUCHE (la) & *le Pot au lait*. *Leçon allégorique*
à ceux qui se laissent vaincre par les passions.

JE voyois l'autre jour une Mouche friande
Se promener autour d'un Pot au lait ;
Sa demangeaison étoit grande
De goûter la liqueur. Mais comment ? Il falloit,
Pour en humer un petit trait,
Hasarder de perdre la vie.
De tel nectar la blancheur la convie ;
Mais comment faire, encore un coup ?
La Prudence lui dit qu'il faut qu'elle se prive
De ce ragoût qu'elle estime beaucoup,
Et d'autant plus qu'il n'est ni fond, ni rive
A ce délicieux canal ;
Ce qui lui marque un fort fatal.
La Volupté, tout au contraire,
Lui montre mille biens, fans lui montrer un mal,
Et lui reedit toujours qu'elle ne peut mieux faire.

Ah ! que fais-tu, malheureux animal,
Voyant cela, m'écriai-je en colère ?
Une douleur amère

T'attend fous la feinte douceur
De cette apparente candeur ;
Retire-toi, petite téméraire,
Bientôt tu n'auras plus d'ailes pour t'envoler,
Ni de forces pour t'en aller ;
La mort, fous ce blanc artifice,
Ainsi qu'un serpent fous des fleurs
Te va faire éprouver ses funestes malheurs,
Et te prépare un affreux précipice.
A peine achevois-je ces mots,
Que la Mouche se jette au beau milieu des flots,
Elle y boit à longs traits cette liqueur exquise
Qui lui plut tant. Quand elle en eut goûté,
Elle eût voulu sortir du marais enchanté ;
Mais, hélas ! la pauvrete est prise,
Ses sens font étourdis,
Ses pieds font engourdis ;
Plus d'aile pour voler, plus rien qui la foulage ;
Et le moindre petit effort
Qu'elle fit pour sortir, l'enfonça d'avantage,
Et lui donna la mort.
Le Noble Tenelière.

N.^o 2065.

MOUCHE (la) & le Cousin. *Leçon allégorique pour*

les jeunes gens qui ne recherchent que le plaisir.

QU'UN jeune Bonze célèbre
Le trépas d'un Man darin !
Je fais l'Oraison funèbre
De la Mouche & du Cousin.
L'un d'ICARE eut le destin ;
L'autre celui de GRÉGOIRE.
La Mouche, cherchant à boire,
Voit un verre à moitié plein ;
Elle y vole avec courage ;
Mais elle hésite à l'abord,
Et, s'arrêtant fur le bord,
Semble craindre le naufrage :
Bientôt, cédant au désir,
Elle en boit, se désaltère,
Puis en boit pour le plaisir ;
C'étoit du vin de MADÈRE :
Encore, encore.... à la fin
Elle chancelle, elle tombe
Dans cet océan de vin,
Se débat, & puis succombe.

Le Cousin la voit mourir,
Et se mit à discourir :
Quelle liqueur meurtrière !
Fi donc ! c'est à la lumière
Qu'on trouve la volupté ;
Le vin n'a jamais tenté
Qu'une ame vile & grossière.
Qu'une bougie a d'appas !
Il dit, & vole autour d'elle ;
Le pauvre se brûle, hélas !
Tantôt les pieds, tantôt l'aile ;
Avec peine il s'y soutient
Cependant il y revient ;

Il tourne, retourne encore,
Et la flamme le dévore.
Insectes malheureux, que je plains votre fort !
Par une imprudence extrême,
Vous avez trouvé la mort
Dans le sein du plaisir même.
Souffrez que dans ces Vers, déplorant vos destins,
Je dise à votre gloire : Ils font morts en Humains.
De Rivery.



N.^o 2066.

MOUCHE (la) & l'Araignée. *Leçon allégorique
pour ceux qui ont trop de bonne foi.*

AVEC un travail assidu,
Avec une grande industrie,
Une Araignée avoit tendu
Ses filets dans une écurie.
Une Mouche survint, qui, ne la voyant pas,
Voltigeoit à l'entour, & prenoit ses ébats.
Bon jour, venez me voir, lui dit la filandière,
J'ai de sucre & de miel ample provision ;
Profitez de l'occasion,
Je vous régèlerai, nous ferons chère entière.
La Mouche trop crédule approche ; mais, hélas !
Aussi-tôt la pauvrete est prise dans le las :
Elle fait mille efforts pour se tirer d'affaire ;
Plus d'espoir, plus de liberté ;
Il faut mourir : l'insecte sanguinaire
Se jette fur la Mouche avec avidité.
Quel mal vous ai-je fait, lui dit l'infortunée ?
Pour quel crime inconnu suis-je donc condamnée
A souffrir les rigueurs de votre cruauté,
Lorsque je crois chez vous trouver un sûr asile ?

Il est vrai que jamais tu ne m'as fait de mal,
Répond le venimeux & perfide animal ;
Mais ta mort me peut être utile ;
Je m'embarrasse peu qu'elle soit juste, ou non :
Lorsque je t'arrache la vie,
C'est à mon intérêt que je te sacrifie,
Et ce n'est point à la raison.
Quand les méchants vous font des offres de services,
Précautionnez-vous contre leur artifice ;
Qui leur ajoute foi tôt ou tard s'en repent ;
Leur langue est maligne & traîtresse :
Souvent quand on vous flatte & quand on vous
caresse,
C'est un piège adroit qu'on vous tend.

Le Brun.

N.^o 2067.

MOUCHES (l'instinct & le génie des) à *miel*.

QUEL sourd bourdonnement vient frapper mes
oreilles !
D'une ruche s'élève un nuage d'Abeilles ;
D'un perçant aiguillon tout l'essaim est armé :
De la soit du butin je le vois enflammé ;
Leur cohorte d'HYMETTE⁵² assiège les collines.

Fleurs, ouvrez votre sein, & souffrez leurs rapines ;

A nos besoins, aux leurs ce larcin s'affortit ;

En fluides trésors⁵³ leur art se convertit.

Quelle subtile adresse éclate en cet ouvrage !

O Reine ! applaudis-toi du plus fidèle hommage,

Ton trône est entouré d'une superbe Cour :

Tu fais récompenser & punir tour-à-tour ;

Et quand de tes Sujets la foule trop nombreuse

Surcharge ton royaume & devient onéreuse,

Par ton ordre sortant de tes Etats heureux,

Ils vont en colonie habiter d'autres lieux.

Guidés du même esprit, dans cette autre partie

Ils transplantent leurs mœurs, leurs loix, leur
industrie,

Ce noble instinct à qui l'aveugle antiquité

Départit un rayon de la Divinité :

Mais, quoi ! j'ose, imprudent, crayonner ces
merveilles ;

C'est à toi seul, VIRGILE, à chanter les Abeilles.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.



N.^o 2067 a.

MOUCHES (comment on rend les forces & la
santé aux) à *miel*.

VEUX-TU rendre à l'Abeille une utile vigueur ?
Que des suc's odorans raniment fa langueur,
Et dans des joncs remplis d'un doux nectar quelle
aime.

A prendre son repas invite-la toi-même ;
Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thim,
Et la rose flétrie, & l'herbe du Centaure.
Mais il est une fleur plus salulaire encore ;
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
Le MELLE la voit naître & lui donne son nom ;
De rejetons nombreux un amas l'environne,
D'un disque éclatant d'or fa tête se couronne ;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons ;
Et sou vent les Autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes ;
Le goût en est pourtant moins flatte que les yeux :
Dans les flots odorans d'un vin délicieux
Fais bouillir fa racine, & devant tes Abeilles

De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.

Mais si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit :
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.
Le peuple dont le NIL inonde les filions,
Qui, fur des vaisseaux peints voguant dans ses
 vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon voit la verdure éclore ;
Les voisins des PERSANS, qu'il baigne de ses eaux,
Les lieux où vers la mer courant par sept canaux,
Il fuit les cieux brûlans témoins de sa naissance
De cet art précieux attestent la puissance.
Ce mystère d'abord veut des réduits secrets :
Il te faut donc choisir & préparer exprès
Un lieu dont la surface étroitement bornée,
soit enceinte de murs & d'un toit couronnée,
Et que des quatre points qui divisent le jour,
Une oblique clarté se glisse en ce séjour :
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes ;
Qu'on l'étouffe malgré ses efforts impuissans,
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire : on le laisse, en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler, le temps où des ruisseaux
Déjà les doux Zéphyrs font frissonner les eaux,

Avant que fous nos toits voltige l'Hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise ! ô merveille ! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore ;
Sur ses pieds mal formés l'insecte rampe encore ;

Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant ;
Plus vigoureux enfin le bataillon volant
S'élance aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant fur les plaines
poudreuses ;
Ou que ces traits dans l'air élances a la fois,
Quand les PARTHES guerriers épuisent leur carquois.
M. l'Abbé de Lille.

N^o2067 *b.*

MOUCHOIR (le) *de l'Ambassadeur Turc*⁵⁴.

LE Mouchoir de l'Ambassadeur
Eft un don charmant & flatteur ;
Il ne défère cet honneur
Qu'à femelle gentille ;

Le Mouchoir de l'Ambassadeur
N'est pas une guenille.
Les Habitans du Soissonnois
Ne font tous que des Iroquois,
D'avoir osé, dans leur patois,
Fronder cette aventure ;
Les Habitans du Soissonnois
N'entendent pas l'allure.
Recevant ce bijou de prix,

Quel mal ai-je fait, dit IRIS ?
Parmi nos Belles de PARIS,
J'en connois plus de trente
Comme moi qui l'auroient bien pris,
Ne fut-ce que ma tante.

Fleury.

N.^o 2067 *c.*

MOURIR (secret pour) *tranquillement.*

Voyez la lettre V.N.^o 3161.

L'Abbé de Chaulieu.

N.^o 2067 *d.*

MOURIR (le vrai moyen de) *sans frayeur.*
V. la lettre V.N.^o 3114.

J.B. Rousseau.

N.^o 2068.

MOUTON (le) *dupe de ses projets. Leçon allégorique pour ceux qui fuient la dépendance.*

UN jour Robin Mouton, animal foible & sot,
Fourré comme un Docteur & gras comme un Dévot,
Mais plus orgueilleux que THERSITE
Crut qu'un Mouton de son mérite
Étoit trop bon d'obéir à GUILLOT.
Robin donc résolut d'être libre au plutôt.
Il iroit bien tout seul promener, paître & boire ;
Un lourdaud de Berger, aux champs, à la forêt,
Ne mettroit plus le nez dans tout ce qu'il feroit.
Parmi tant de Héros de célèbre mémoire,
Qui se font affranchis d'un pouvoir usurpé,
Robin-le-grand ferait compté :
De ce bel endroit de sa vie
Quelque Poète un jour subitement frappé,
En ferait une Tragédie ;
On y citerait ses discours.
Ce Mouton n'étoit pas, comme ceux de nos jours,

Un ignorant en poésie.
Je suis, ajourait-il, le plus grand du troupeau,
Jamais Mouton si fort n'orna la bergerie ;

Contre tous les chiens en furie
Je me défendrai bien & beau.
A l'entendre, on croiroit que le galant médite
Quelque exploit glorieux, quelque sanglant combat ;
Ou qu'il brigue, en ROMAIN que le péril invite.
L'honneur du premier coup dans un assassinat,
En abattant une tête proscrite,
Aux yeux d'un auguste Sénat.
Il crut faire en effet une action d'éclat.
Un beau matin il prit la suite,
Et Moutons aussi-tôt de courir à fa suite,
Et Chiens d'aller après, & GUILLOT de crier,
Rien ne peut arrêter cette race maudite.
Un Loup, sortant des bois, étrangla le premier ;
C'étoit Robin lui-même. On dit qu'il fit paraître
Beaucoup de fermeté dans ses derniers momens.
Les autres effrayés retournèrent au Maître :
Ils firent bien les bonnes gens.
L'indépendance a beau vous plaire,
O Peuple ! vrais Moutons pour la stupidité,
L'obéissance importe à votre fureté ;
Sachez donc être heureux fous un joug nécessaire,
Moins à craindre pour vous que n'est la liberté.

M. l'Abbé Aubert.



N.^o 2068 a.

MOUTON (le Berger) ; *les tourmens de l'Amour
couronnés, la belle persévérance, la ruse d'Amour &
sa réussite, la légèreté, ou le caprice du Sexe.*

UNE belle & jeune Bergère,
Au teint de lis, aux yeux fripons,
Mais d'humeur farouche & sévère,
N'aimoit que ses petits Moutons.
TIRSIS, Berger fidèle & tendre
Ne cessoit point de soupirer,
Et souvent à la Belle il alloit faire entendre
Les maux que son amour lui faisoit endurer.
Ouvé de son indifférence,
Le Berger se plaignit un jour
Et des Destins & de l'Amour,
Qu'il accusoit de sa souffrance ;
Et le dépit mortel qui lui serroit le cœur,
Lui fit en ces regrets épancher sa douleur :
O Moutons, trop chéris d'une fière Bergère,
Qui paissez fous ses yeux au pied de ce coteau !
Puisque vous seuls savez lui plaire,
Que ne suis-je un Mouton de votre heureux troupeau !

L'Amour descend du Ciel, & vint dans le hameau
Quand Tirsis finissoit sa plainte.
Le Berger est saisi de surprise & de crainte ;
Mais l'Amour le rassure : Ah ! dit-il, ne crains rien :
Je viens pour soulager ta peine ;
Tu veux être Mouton, & crois par ce moyen
Etre aimé de ton inhumaine ;
Sois donc Mouton, je le veux bien ;
Que ton corps se charge de laine,
Et bientôt viendra l'heureux jour
Qui couronnera ton amour.
Le Berger fait Mouton, & très-content de l'être,
Descend au bas de ce coteau,
Où PHILIS, près de son troupeau,
Pour se désennuyer chantoit un air champêtre.
Il se mêle aux Moutons, s'approche doucement,
La dévore des yeux, faisant semblant de paître,
Et, quoique bien masqué, tremble à chaque moment
Qu'elle n'aille le reconnaître.
Le Soleil le plongeoir dans le sein de THÉTIS :
Philis se lève, marche, assemble ses brebis
Sous l'empire de sa houlette ;
Et d'abord le Berger, fous sa laine caché,
Suit pas à pas la Belle, & va broutant l'herbette
Sur laquelle elle avoit marché.
Ses tendres bêlemens, dont résonnoit la plaine,

Son attache à la suivre, & plus que tout cela,
Son embonpoint, sa belle laine,
(Femme souvent se prend par-là)
Le firent remarquer par l'aimable inhumaine.
Grands Dieux ! le beau Mouton ! dit-elle en
s'approchant,
Qu'il est doux ! Est-il caressant ?
Elle appelle ROBIN.... Robin vient & la flatte,
Ainsi qu'un Chien donne la patte,

Et puis lui caresse la main,
Fait mille petits bonds pour plaire à sa Maitresse.
La Bergère lui rend caresse pour caresse.
Et le laisse déjà s'appuyer sur son sein.
Tout seul il jouissoit de la jeune Bergère ;
Seul, près d'elle sur la fougère,
Il goûtoit tous les jours un plaisir enchanté,
Qu'étant Berger il n'eût jamais goûté :
On ne se cachoit point de Robin pour rien faire,
Un ruisseau, dont l'onde étoit claire
Invitoit quelquefois Philis à s'y baigner :
Et Robin de l'accompagner.
Que de beautés & que de charmes
Interdits aux Mortels, étoient vus dans le bain
Par Robin !
Mais qu'ils lui coûtèrent de larmes !
Un Berger du même hameau
Avoit, pour garder son troupeau,

Un Chien qui plut fort à la Belle :
Vous avez là, Berger, dit-elle,
Un joli petit Chien « !

LE BERGER.

Bergère, il est à vous ;
Je suis trop content qu'il vous plaise « .

LA BERGÈRE,

Voulez-vous bien que je le baise ?
Ne mord-il point ? est-il bien doux ?
Sait-il quelque tour de souplesse « ?

LE BERGER.

Ah ! s'il en fait !.... Allons, MARQUIS, que l'on se
dresse !....

Dancez autour de moi !... fautez sur ce bâton !...
Donnez la patte à la Bergère !....
Etendez-vous sur la fougère !
Faites le mort !.... allez caresser le Mouton !....

Restez là !.... faites sentinelle !....
Revenez !.... présentez ce bouquet à la Belle « !
Philis parut sensible au présent du Berger ;
Et comme dès long-temps il soupitoit pour elle,
Robin s'aperçut bien qu'elle alloit s'engager :
Ses regards, ses discours, tout sentoit la tendresse.
Que faire en pareil cas ? Caresser fa Maîtresse ?
Redoubler ses transports ? Ce font foins superflus :
Robin fit tout cela ; mais il ne plaisoit plus.

Osoit-il approcher ? une main ennemie
S'armoit de la houlette, & le chargeoit de coups.
Ces momens, autrefois si doux,
Se passoient à traîner une mourante vie,
Pendant qu'un Chien chéri jouissoit à ses yeux
Des baisers prodigués, qu'il méritoit bien mieux.
Je sens à ce récit que tout mon sang se glace.
Du malheureux Robin mettez-vous à la place,
Amans, qui ressentiez des mouvemens jaloux,
Est-il près de ses maux un mal qui ne soit doux ?
L'heureux Berger, en sa présence,
A l'aimable Philis venoit parler d'amour :
L'aimable Philis, à son tour,
Le payoit de reconnoissance.
Robin voyoit avec douleur
Le Chien dans son giron, le Berger dans son cœur.
Mais ce ne fut pas tout ; on parla d'hymenée :
Philis, au nom d'Amour autrefois étonnée,
N'est plus cette même Philis ;
Elle y consent ; le jour est pris ;
Chacun & s'empresse & s'apprête,
Et veut avoir part à la fête
Qui se fera dans le hameau.
Philis cherche dans son troupeau
Le Mouton le plus gras pour faire un sacrifice
Qui lui rende l'Hymen propice.

Robin, malgré tous ses malheurs,
Quoiqu'il ne broutât plus, quoiqu'il versât des pleurs
Se trouva le plus beau de la troupe bêlante,
Et vit, la rage dans le cœur,
Sa Maîtresse cruelle, encor plus qu'inconstante,
Le mettre entre les mains du sacrificateur.
Saisi de désespoir, de fureur & de crainte,
Et prêt à recevoir une mortelle atteinte,
Robin se présente au meurtrier couteau,
Quand, par un spectacle nouveau,
Toute la fête fut troublée.
L'Amour parut dans l'assemblée :
Arrêtez, leur dit-il, c'est assez de malheurs ;
Trop loin de ce Berger j'ai poussé la souffrance,
Il est temps de tarir ses pleurs
Et de couronner sa constance :
Mouton, deviens Berger. Aussi-tôt fait que dit,
Robin Mouton s'évanouit,
Et Tirsis parut en sa place.
La Bergère saisie, & plus froide que glace,
Connut d'abord son crime, & craignoit justement
De l'Amour quelque châtiment ;
Quand ce Dieu se tournant vers elle,
Et lui perçant le cœur d'un trait vif & brûlant.
Soupire, lui dit-il, cruelle,
Et rends heureux un trop fidèle Amant.

Phylis versant des pleurs, qui la rendent plus belle,
Aux pieds de son Berger se prosterne à l'instant :
Tant de témoins de sa faiblesse,
Ni sa propre délicatesse,
Ne purent arrêter le premier mouvement.
Tirsis avec empressement
Relève, embrasse sa Maîtresse :
L'Amour dans ce moment prend son vol vers les
cieux,

Et l'on offre, au lieu de victime,
Les cœurs des deux Amans au Dieu qui les anime,
Et l'Hymen fur le champ en vient ferrer les nœuds.
Aux vœux de votre Epoux donnez-vous toute entière,
Adorable & jeune Beauté :
Loin de vous à présent toute sévérité,
Ce n'est plus le temps d'être fière,
C'est assez de l'avoir été :
Et vous, Berger tendre & fidèle,
Oubliez, au milieu de vos contentemens,
Ce que vous a coûté le cœur de cette Belle ;
L'on ne peut mériter par trop d'empressemens
Le rang que vous tenez près d'elle ;
Mais n'allez pas croire tous deux,
Que dans l'hymen les soucis & les craintes
Donnent, comme en amour, quelque ardeur a vos
feux.

Sachez qu'on cesse d'être heureux
Dès les moindres sujets de plaintes,

Si vous voulez être unis à jamais,
Que votre tendresse redouble ;
A des Amans il faut un peu de trouble,
A des Epoux il faut beaucoup de paix,
Que de morale dans ce conte !
On y peut voir premièrement,
Que quand on aime constamment
Il n'est rien que l'on ne surmonte ;
On y voit la foiblesse & la légèreté,
Les compagnes inséparables
Du sexe à qui les Dieux donnèrent la beauté,
Comme un poison fatal qui nous rend méprisables ;
Mais l'on y voit en même temps,
Qu'après avoir long-temps porté des chaînes,
Lorsque l'Amour nous rend contens,
Un seul moment peut payer bien des peines.

M.***

N.^o 2069.

MOUTONS (les) *jalousés*.

HÉLAS ! petits Moutons, que vous êtes heureux !
Vous paisez dans nos champs fans souci, fans
alarmes ;
Si-tôt qu'êtes aimés, vous êtes amoureux
Vous ne sçavez que c'est de répandre des larmes.

Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Vous suivez doucement les loix de la Nature
Vous avez fans douleur tous les plus grands plaisirs,
Exempts des passions qui causent la torture.
Nous sommes malheureux, les ayant parmi nous ;
Car, quoique nous ayons la raison en partage,
Cette même raison, que n'avez point chez vous,
Nous réduit bien souvent dans un dur esclavage.
N'en soyez point jaloux, innocens animaux ;
Contre tant d'ennemis ce n'est point un remède ;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorsque dans un besoin nous implorons son aide.
Elle promet beaucoup, & fait beaucoup de bruit ;

Impuissante qu'elle est, elle est toujours sévère :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et cependant par-tout on la craint & révère.
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien ;
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des Loups, étant dessous l'aboi de votre chien,
Que nous, nos sens gardes d'une telle chimère.
Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté, vivre comme vous faites ?
Et fans tant d'embarras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes ?
A quoi bon les honneurs, à quoi bon de l'esprit
Des biens de la fortune, & ceux de la naissance ?

Ces prétendus trésors, qui font tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.
Ils nous livrent fans celle à des foins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous afflige & nous ronge ;
Nous voulons les garder & les rendre éternels,
Sans penser qu'eux & nous passerons comme un
songe.

Il n'est rien d'assuré dans ce vaste Univers ;
Tout y est inconstant, & rien qui soit solide ;
La Fortune, suivant ses caprices divers,
Fait, défait ici-bas, & tout elle décide.
Notre prudence est vaine au moindre de ses coups.
Petits Moutons, paillez fans règle & fans science ;
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous,
Quoi qu'en puisse jaser la trompeuse apparence.

*Coutel*⁵⁵.



N.^o 2079 a.

MOUTONS (les). *Tableau allégorique pour faire
connoître les douceurs de la retraite & de la paix.*

DANS votre demeure champêtre,
Moutons, petits Moutons, que votre sort est doux !
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;
De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux !
Vous n'avez pas, dans vos retraites,
Ce tas d'importuns rebutans,
Ni cet essaim fâcheux de langues indiscrètes
Qui troublent des cités les tristes Habitans :
Vous n'avez point de ces faux Sages,
De ces indignes Personnages
Qui portent deux ou trois visages ;
Vous n'avez point de ces Fripons
Qui tous les jours, en cent façons,
Des liqueurs nous font des poisons ;
Point de Cousin qui vous épuise,
Point de Voisin qui vous détruit.
Point d'Anonyme qui vous nuise,
Point de Domestique voleur
De Maître-d'Hôtel picoteur,
Ni d'Intendant grand fourageur,

Point de Créancier qui lamente,
Point de Crieur qui vous tourmente,
Point d'Usurier qui vous sergente,
Point d'impertinens Curieux,
Point de Contrôleurs ennuyeux,
Point de Bavards fastidieux,
Point de ces fins Lorgneurs d'espèce,
Point de Seigneur qui vous caresse,
Point d'Emprunteur qui vous redresse,
Point d'Avocat à consulter,
Nul Rapporteur à visiter,
Aucun Juge à solliciter.
Dans votre demeure champêtre,
Moutons, petits Moutons, que votre fort est doux
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;
De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux !

Pannard.

Fin du dixième Volume.

CHRONOLOGIE

DES POETES

*Qui ont composé les morceaux contenus dans
le dixième volume de l'ENCYCLOPÉDIE*
POÉTIQUE.

A.

ARNAUD D'ANDILLY (Robert). V. le premier vol. p. 479 pour la Chronologie,⁵⁶ p. 112.

AUBERT (Jean-Louis). V. le huitième vol. p. 462. pour la, & c. p. 391, 461..

B.

BALTHAZARD (N.), Lorrain d'origine, & habitant de Nancy, p. 37.

BARATON (N.), descendant de N. Baraton, grand Échanson de France, p. 4.

BEAUCHATEAU. p. 398.

BEAUHARNAIS (N. Comtesse de), p. 38.

BENOIT (le Père), Jésuite, p. 185.

BENSERADE (Isaac de). V. le troisième vol. p. 477 pour la, & c. p. 65, 67, 223.

BERNIS (François-Joachim, Cardinal de). V. le premier vol. p. 478 pour la, & c. p. 77, 83, 369.

BERQUIN (N.) V. le huitième vol. p. 463 pour la, & c. p. 222.

BITAUBÉ (Paul-Jérémie), de l'Académie de Berlin, né en Gascogne en 17..p. 307,

BOILEAU (Nicolas). V. le premier vol. p. 472 pour la, & c. p. 15, 16, 118, 282, 345, 360.

BOISARD (N.), de l'Académie des Belles-Lettres de Caën, Secrétaire du Conseil & des Finances de MONSIEUR, frère du Roi, p. 365.

BOISSI (Louis de), de l'Académie Française, né à Vie en Auvergne, en 1694, mort à Paris en 1758, p. 12.

BOUHOURS (Dominique), Jésuite, né à Paris en 1628, mort dans la même ville en 1702 , p. 346.

BOURSAULT (Edme). V. le troisième vol. p. 475 pour la, & c. p. 240.

BRÉBEUF (Guillaume de). V. le premier vol. p. 474 pour la, & c. p. 116.

C.

C. de B. (N.). p. 257.

CASSAGNES (Jacques). V. le quatrième vol. pour la, & c. p. 431.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye de). V. le premier vol. p. 475 pour la, & c. p. 283, 435.

CHOISEUL-MEUSE (M. Maximilien-Claude Joseph, Comte de). V. le fécond vol. p. 476 pour la, & c. p. 37.

CHEVRIER (François-Antoine), né à Nancy en 17..mort en Hollande en 1762, p. 287.

CLERIC (Pierre), Jésuite, né à Béziers en 1661, mort à

Toulouse en 1740, p. 350.

COLARDEAU (Charles-Pierre). V. le premier vol. p. 474 pour la, & c. p. 220, 269.

CORNEILLE (Pierre). V. le premier vol. p. 472 pour la, & c. p. 136.

COULANGES (Philippe-Emmanuel de). V. le quatrième vol. p. 475 pour la, & c. p. 163.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, mort à Blois, p. 470.

D.

DELILLE (Jacques), Abbé. V. le cinquième vol. p. 478 pour la, & c. p. 457.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu). V. le premier vol. p. 472 pour la, & c. p. 108.

DESTOUCHES (Philippe Néricault). V. le premier vol. p. 478 pour la, & c. p. 35.

DORAT (Claude-Joseph). V. le premier vol. p. 472 pour la, & c. p. 5, 68 , 196, 323.

DULARD⁵⁷ (Paul-Alexandre). V. le cinquième vol. p. 479 pour la, & c. p. 165, 173, 176, 177, 223, 342, 392, 397, 455.

DARDENNE (Esprit-Jean de Rome, Sieur). V. le premier vol. p. 473 pour la, & c. p. 245.

E

ESTAING (N. Comte d'), né à Paris en 17.. Lieutenant-Général des Armées du Roi, & c. & c. p. 350.

ÉTELAN (N.). p. 242.

F.

FELIX (Boulangier de). V. le premier vol. p. 471 pour la, & c. p. 452.

FLEURY (Jacques). V. le septième vol. p. 480 pour la, & c. p. 27, 76 , 192, 460.

FRÉDÉRIC II. V. le premier vol. p. 474 pour la, & c. p. 60,

FEUTRY (Amé-Joseph-Ambroise). V. le sixième vol. p. 479
pour la, & c. p. 414.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis). V. le fécond vol. p. 474 pour
la, & c. p. 112, 115, 139, 224, 226, 413.

GANEAU (N.), Associé externe de la Société Littéraire de
Châlons-sur-Marne, p. 300, 323.

H.

HABERT (Philippe), de l'Académie Française, issue d'une
famille qui possédoit de grandes charges dans la Robe, p. 426,

J.

JODELLE (Étienne), Sieur de Limodin, Noble d'extraction né à
Paris en 1532, mort en 1573, p. 60.

L.

LA HARPE (Jean de). V. le neuvième vol. p. 473 pour la, & c.
p. 39, 201, 447.

LAINEZ (Alexandre). V. le troisième vol. p. 478 pour la, & c.
p. 56, 121.

LAFONT (N. de), né à Paris en 1686, mort en 1725, p. 315.

LA FONTAINE (Jean de). V. le premier vol. p. 474 pour la,
& c. p. 100, 205, 227, 347.

LA FONTAINE (Marie N. de), arrière-petite-fille de celui qui
précède, p. 189.

LA MOTTE (Antoine Houdart de). V. le premier vol. p. 472
pour la, & c. p. 122, 181.

LA SERRE (Nicolas de). V. le troisième vol. p. 475 pour la, & c.
p. 73.

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de). V. le quatrième vol. p.
476 pour la, & c. p. 12, 127.

LEBRET (N.). V. le cinquième vol. p. 479 pour la, & c. p. 95 ,
113, 234.

LEBRUN (Denis). V. le premier vol. p. 473 pour la, & c. p. 454.

LEBRUN (Antoine-Louis). V. le troisième vol. p. 474 pour la,
& c. p. 19, 191, 219, 432.

L'HÉRITIER (N.), fille de Nicolas l'Héritier, Parisien, Trésorier des Gardes Françaises, Historiographe du Roi, mort en 1680, p. 72.

LEMIERRE (Antoine-Marin). V. le premier vol. p. 477 pour la,
& c. p. 8, 39, 66, 70, 73, 177, 287, 444.

LE PRIEUR (N.). p. 84.

MAISON NEUVE (N. de). p. 20.

MALLEVILLE (Claude de), de l'Académie Française, Secrétaire du Maréchal de Bassompierre & des Suisses, & Secrétaire du Roi, mort à Paris en 1647, âgé de 50 ans, p. 99.

MAUCROIX (François de), Chanoine de Reims, né à Noyon en 1619, mort en 1708, p. 35.

MAYNARD (François). V. le premier vol. p. 472 pour la,
& c. p. 110, 168, 434.

P.

PANNARD (Charles-François). V. le premier vol. p. 475 pour la, & c. p. 183, 390, 407, 473.

PAVILLON (Étienne de). V. le second vol. p. 473 pour la,
& c. p. 30.

PELOUX (N.). p. 440.

PERRAULT (Charles-François). V. le premier vol. p. 478 pour la, & c. p. 112.

PESSELIÉ (Charles-Étienne). V. le premier vol. p. 472 pour la, & c. p. 113, 134.

PIRON (Alexis). V. le premier vol. p. 477 pour la, & c. p. 135, 157, 200, 238, 307, 398.

POMPIGNAN⁵⁸ (Jean- Jacques Lefranc, Marquis de). V. le cinquième vol. p. 477 pour la, & c. p. 383, 442.

PONCY DE NEUVILLE (N.). p. 406.

PROCOPE (N.). p. 124

R.

RACINE (Louis). V. le neuvième vol. p. 470 pour la, & c.
p. 68, 227, 235 , 374, 379, 393, 440.

REGNARD (Jean-François). V. le cinquième vol. p. 477 pour
la, & c. p. 17, 43.

REGNIER (Mathurin). V. le premier vol. p. 476 pour la, & c.
P. 243.

REYRAC (Philippe de Laurens de). V. le huitième vol. p. 464
pour la, & c. p. 182.

RICHER (Henri). V. le premier vol. p. 473 pour la, & c. p.
75, 178, 218, 245.

RIVERY (Claude-François-Félix Boulanger de). V. le premier
vol. p. 471 pour la, & c. p. 452.

ROSSET (N. de). V. le premier vol. p. 473 pour la, & c. p. 217.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste). V. le premier vol. p. 472 pour
la, & c. p. 13, 58, 396.

SAINT-ANGE (N... de). p. 346.

SANLECQUE (Louis de), Chanoine Régulier de Sainte Genevieve,
Prieur de Garnay, Évêque de Bethléem, né à Paris en 1652, mort
dans son Prieuré en 1714, p. 180.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI (Antoine Bauderon de). V. le second vol.
p. 476 pour la, & c. p. 403.

T.

TANNEVOT (N.). V. le premier vol. p. 476 pour la, & c. p.
9, 197.

TENELIERE (Eustache le Noble). V. le premier vol. p. 473
pour la, & c. p. 452.

THÉOPHILE (N.). V. le quatrième vol. p. 477 pour la, & c.
p. 93.

THOMAS (Antoine). V. le troisième vol. p. 478 pour la, & c.

p. 399, 413.

TRISTAN- L'HERMITE (François). V. le huitième vol. p. 4
pour la, & c. p. 256.

V.

VALLOIS (Marguerite de), Reine de Navarre, fille de Charles d'Orléans, Duc d'Angoulême, sœur de François I, aïeule de Henri IV & trisaïeule de Louis XIV, née à Angoulême le 11 Avril 1492, mourut au Château d'Odos en Bigorre, le 2 Décembre 1549, inhumée à Pau, p. 59.

VAVASSEUR (François), Jésuite, né à Paray dans le Diocèse d'Autun, en 1605, mort à Paris en 1681, p. 11.

VILLIERS (Pierre de). V. le premier vol. p. 477 pour la, & c.
p. 133.

VIGUIER DE SÉGADENNE (N.). p. 257.

VOITURE (Vincent). V. le premier vol. p. 476 pour la,
p. 3, 11, 99, 407.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de). V. le second vol.
p. 474 pour la, & c. p. 19, 27, 108, 138, 143, 293, 349, 355.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Encyclopédie poétique, ou
Recueil complet de chef-
d'oeuvres de poésie depuis
Marot, Malherbe, etc., jusqu'à
nos jours, présentés dans
l'ordre alphabétique... par M. de
Gaigne***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10402355>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire).

L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 On ne fait mention de ce Poète, comme de plusieurs autres, que pour donner une idée de leur Poésie. Il étoit célèbre dans son temps.

2 Ce même Morceau est imprimé dans les Œuvres de Pavillon, sous le nom de cet Académicien. Pavillon est mort en 1705 & Regnard en 1709. Le premier a vécu 73 ans, & le second 52.

3 On concevera aisément que cette Morale doit être prise en contre-sens.

4 Vulcain ayant surpris Vénus sa femme & le Dieu Mars, les enferma tous deux en un même lit avec des rets de fer presque imperceptibles à force d'être déliés, & il en exposa le spectacle à tous les autres Dieux, qui le huèrent.

5 La Satire Marsias, pour avoir osé défier Apollon à qui joueroit le mieux de la flûte, fut écorché. Les Nymphes le pleurèrent tant, que de leurs larmes il se fit un fleuve de son nom.

6 Bacchus étant dans un vaisseau, les Matelots le prirent pour un jeune homme, le volèrent, & le voulurent noyer. Ce Dieu les changea en Dauphins.

7 L'Aigle.

8 Sénèque a dit : *Sentit tremula linea piscem.*

9 Les Tragiques.

10 Les Comiques.

11 Les Lyriques.

12 Poète du dix-septième siècle.

13 Le Cardinal répondit très-brusquement : *Rien.*

14 Médecin du deuxième siècle.

15 Médecin fort entêté de l'Astrologie.

16 Appelé communément le Prince des Médecins.

17 Médée étoit fille du Roi de Colchos, & fameuse Magicienne.

18 Le Melon.

19 Il faut imaginer que les réflexions qui viennent à la suite des deux premiers Vers, font occasionnées par un écho qui répète les plaintes d'un homme las de vivre.

20 Divers genres de pêches.

21 Isles.

22 Marchandises jetées dans la mer au fort de la tempête, pour alléger le vaisseau.

23 Combat naval.

24 Flux & reflux.

25 Cette pièce est adressée à un Baron qui déprimoit les Gens de Lettres fans naissance.

26 Cette fable fut adressée à Louis XV.

27 Milet, ville de l'isle de Crète, dont Homère fait mention au second Livre de l'Iliade.

28 Les Minéides étoient filles & sœurs, adroites à faire de beaux ouvrages, mais impies. Elles furent changées en Chauve-souris, pour avoir méprisé les Orgies de Bacchus ; & pendant que les autres célébroient la fête, elles s'occupoient à leur travail, & racontaient quelques Fables.

29 La fameuse mine d'argent du Potosi, dans le Pérou, a plus de deux cent cinquante toises de profondeur. De toutes les mines qu'on connoît, c'est la plus profonde, comme elle est la plus riche par l'abondance de sa veine, qui commence, dit-on ; à se ressentir d'une exploitation de plus de deux cents ans.

30 Ce Ministre étoit M. Fouquet, Surintendant des Finances.

31 On dit qu'il n'est point de mère qui, dans le travail de l'enfantement, ne dételle son fruit.

32 Cette Epître étoit adressée à M. le Marquis de la Fare.

33 On doit avoir trouvé ces quatres Vers imprimés dans un des premiers volumes ; mais je n'ai pas cru devoir les détacher de ce morceau, parce qu'ils semblent appartenir au titre du Sujet.

34 M. Dufaï étoit Directeur du Jardin du Roi, qui avoit été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été en fuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des Etrangers. On y conservé, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

35 MM. de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, & c. allèrent, en 1736, à Tornéo, mesurer un degré du méridien, & amenèrent deux Laponnes. Les trois Couronnes font les armes de la Suède, à qui Tornéo appartient.

36 C'étoit un Conseiller au Parlement, fort riche, homme voluptueux, & qui faisoit excellente chère.

37 M. de Sainte-Croix.

38 Ville de l'Arabie Heureuse, à l'embouchure de la mer Rouge, & à quinze lieues du détroit de Babel-Maudel. C'est de cette Ville que vient le meilleur café.

39 Louis XIV.

40 M. le Duc de Nivernois,

41 J'ai des regrets de n'avoir pas fait connoître plutôt les Morceaux que j'ai extraits de ce Journal si estimable ; &, comme dit M. de Voltaire, t. XIV de ses Œuvres, p. 413 , édition in-12, *l'un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe* « . Ce petit aveu m'eût, à coup sûr, sauvé bien des reproches que l'on m'a faits au sujet des Morceaux imprimés sous l'anonyme ; d'ailleurs je ne dois pas être scrupuleux d'annoncer les Journaux dont je tire des secours, puisque je prouve par mes citations, que si je prends connoissance de tous les Ouvrages périodiques & éphémères, je n'y puise pas indistinctement & avec une égale mesure. Le Rédacteur du *Journal de lecture* me fit adresser, il y a trois ans, une lettre fort mordante au sujet de mon entreprise ; cela ne m'empêchera pas de dire que son Journal est marqué au coin du bon gout & du sentiment, & que presque tous les Numéros me fournissent de quoi glaner avec satisfaction ; aussi ce Livre porte bien son titre.

42 Kouli-kan, Usurpateur de Perse, mort en 1747,

43 Sophi détrôné par Nadir.

44 Le Roi de Prusse.

45 Louis XV.

46 Le Roi de Sardaigne.

47 Voyez Ovide, IV. Elégie du I. Livre des Amours.

48 Voyez Suétone, Vie de Néron,

49 Henri IV.

50 L'Auteur fit ces vers la veille de sa mort,

51 Cette Epître étoit adressée à M. le Marquis de la Fare.

52 Montagne dans l'Attaque, abondante en fleurs de routes espèces. On y voyoit de nombreux essaims d'abeilles, & on y recueilloit d'excellent miel. Tel étoit aussi le Mont Hible en Sicile.

53 La cire & le miel.

54 Ces Vers furent faits à l'occasion des propos tenus sur le compte d'une jeune Demoiselle à qui l'Ambassadeur Turc, en voyé en France en 1741, avoir jeté le mouchoir.

55 Ce Morceau a été attribué mal à propos à Mme Deshoulières, on le trouve dans les Œuvres de Coutel. Il naquit en 1622, & Mme Deshoulières en 1634.

56 Une fois pour toutes, les chiffres qui précéderont ces mots, *pour la*, & c. désigneront les pages de la Chronologie des Auteurs, & ceux qui suivront ces mêmes mots, indiqueront les pages où se trouvent leurs Poésies. Les Poètes dont on n'a pas la chronologie, restent en blanc ; mais les pages où se trouvent leurs Œuvres, sont citées à la suite de leur nom.

57 On m'a adressé une Lettre de reproches sur la fréquente citation de cet Auteur. DULARD étoit un Poète très-estimable ; & si ses Œuvres ne l'immortalisent pas au premier degré, elles le feront très-certainement échapper à l'oubli, & d'une manière avantageuse. Il faut remarquer que je ne cite de lui que de courts extraits, & qu'il a donné un Poème considérable sur les Merveilles de la

Nature & fur la Grandeur de Dieu, qui présente une multitude de tableaux intéressans a détacher.

58 P. 175, le morceau mis sous le nom de cet Auteur appartient à DULARD.

Table des matières

1. Page de titre
2. N.° 1870 a.
3. N.° 1870 b.
4. N.° 1871.
5. N.° 1872.
6. N.° 1873.
7. N.° 1873 a.
8. N.° 1874.
9. N.° 1874 a.
10. N.° 1875.
11. N.° 1876
12. N.° 1877.
13. N.° 1878.
14. N.° 1879.
15. N.° 1880.
16. N.° 1881.
17. N.° 1881 a.
18. N° 1881 b.
19. N.° 1882.
20. N.° 1882 a.
21. N.° 1883.
22. N.° 1883 a.
23. N.° 1884.
24. N.° 1885.
25. N.° 1885 a.
26. N.° 1886
27. N.° 1887.
28. N.° 1888,

29. N.º 1888 a.
30. N.º 1888 b.
31. N.º 1889.
32. N.º 1890.
33. N.º 1891.
34. N.º 1892.
35. N.º 1893.
36. N.º 1894.
37. N.º 1895.
38. N.º 1896.
39. N.º 1897.
40. N.º 1898.
41. N.º 1899.
42. N.º 1899 a.
43. N.º 1899 b.
44. N.º 1899 c.
45. N.º 1899 d.
46. N.º 1899 e.
47. N.º 1899 f.
48. N.º 1899 g.
49. N.º 1899 h.
50. N.º 1900.
51. N.º 1901.
52. N.º 1902.
53. N.º 1902 a.
54. N.º 1903.
55. N.º 1903 a.
56. N.º 1904.
57. N.º 1904 a.
58. N.º 1905.
59. N.º 1906.
60. N.º 1907.

61. N.º 1907 a.
62. N.º 1908.
63. N.º 1909.
64. N.º 1910.
65. N.º 1911.
66. N.º 1912.
67. N.º 1913.
68. N.º 1914.
69. N.º 1915.
70. N.º 1916.
71. N.º 1916 a.
72. N.º 1917.
73. N.º 1918.
74. N.º 1919.
75. N.º 1920.
76. N.º 1921.
77. N.º 1921 a.
78. N.º 1922.
79. N.º 1923.
80. N.º 1924.
81. N.º 1925.
82. N.º 1926.
83. Nº 1927.
84. N.º 1928.
85. N.º 1928 a.
86. N.º 1929.
87. N.º 1930.
88. N.º 1931.
89. N.º 1932.
90. N.º 1933.
91. N.º 1934.
92. N.º 1934 a.

93. N.º 1935.
94. N.º 1936.
95. N.º 1937.
96. N.º 1937 a.
97. N.º 1938.
98. N.º 1939.
99. N.º 1940.
100. N.º 1941.
101. N.º 1942.
102. N.º 1942 a.
103. N.º 1943.
104. N.º 1944.
105. N.º 1945.
106. N.º 1946.
107. N.º 1947.
108. N.º 1948.
109. N.º 1948 a.
110. N.º 1948 b.
111. N.º 1949.
112. N.º 1950.
113. N.º 1950 a.
114. N.º 1951.
115. N.º 1952.
116. N.º 1953.
117. N.º 1954.
118. N.º 1954 a.
119. N.º 1954 b.
120. N.º 1955.
121. N.º 1956.
122. N.º 1956 a.
123. N.º 1957.
124. N.º 1957.

125. N.º 1957 b.
126. N.º 1957 c.
127. N.º 1957 d.
128. N.º 1957 e.
129. N.º 1957 f.
130. N.º 1959.
131. N.º 1960.
132. N.º 1961.
133. N.º 1962.
134. N.º 1963.
135. N.º 1964.
136. N.º 1965.
137. N.º 1966.
138. Nº 1967.
139. N.º 1967 a.
140. N.º 1967 b.
141. N.º 1967 c.
142. N.º 1968.
143. N.º 1968 a.
144. N.º 1969.
145. N.º 1969 a.
146. N.º 1969 b.
147. N.º 1969 C.
148. N.º 1969 d.
149. N.º 1970.
150. N.º 1971.
151. N.º 1971 a.
152. N.º 1972.
153. N.º 1973.
154. N.º 1973 a.
155. N.º 1974.
156. N.º 1975.

157. N.º 1976.
158. N.º 1976 a.
159. N.º 1977.
160. N.º 1978.
161. N.º 1978 a
162. N.º 1979.
163. N.º 1980.
164. N.º 1980 a.
165. N.º 1980 b.
166. N.º 1981.
167. N.º 1981 a.
168. N.º 1982.
169. N.º 1983.
170. N.º 1984.
171. N.º 1985.
172. N.º 1986 & 1987.
173. N.º 1988.
174. N.º 1989.
175. N.º 1990.
176. N.º 1991.
177. N.º 1992.
178. N.º 1993.
179. N.º 1994.
180. N.º 1995.
181. N.º 1996.
182. N.º 1997.
183. N.º 1998.
184. N.º 1998 a.
185. N.º 1999.
186. N.º 1999 a.
187. N.º 2000.
188. N.º 2001.

189. N.º 2001 a.
190. N.º 2002.
191. N.º 2003.
192. N.º 2004.
193. N.º 200
194. N.º 2005 a.
195. N.º 2006.
196. N.º 2007.
197. N.º 2008.
198. Nº 2008 a.
199. N.º 2009.
200. N.º 2009 a.
201. N.º 2010.
202. N.º 2010 a.
203. N.º 2011.
204. N.º 2012.
205. N.º 2013.
206. N.º 2014.
207. N.º 2015.
208. N.º 2016.
209. N.º 2017.
210. N.º 2017 a.
211. N.º 2018.
212. N.º 2019.
213. N.º 2019 a.
214. N.º 2019 b.
215. N.º 2019 c.
216. N.º 2020.
217. N.º 2021.
218. N.º 2022.
219. N.º 2023.
220. N.º 2024.

- 221. N.º 2025.
- 222. N.º 2026.
- 223. N.º 2027.
- 224. N.º 2017 a.
- 225. N.º 2028.
- 226. N.º 2029.
- 227. N.º 2029 a.
- 228. N.º 2029 b.
- 229. N.º 2030.
- 230. N.º 2030 a.
- 231. N.º 2031.
- 232. N.º 2031 a.
- 233. N.º 2032.
- 234. N.º 2033.
- 235. N.º 2034.
- 236. N.º 2035.
- 237. N.º 2036.
- 238. N.º 2037.
- 239. N.º 2038.
- 240. N.º 2039.,
- 241. N.º 2040.
- 242. N.º 2040 a.
- 243. N.º 2041.
- 244. N.º 2042.
- 245. N.º 2042 a.
- 246. N.º 2042 b.
- 247. N.º 2043.
- 248. N.º 2043 a
- 249. N.º 2043 b.
- 250. N.º 2043 c.
- 251. N.º 2043 d.
- 252. N.º 2043 e.

- 253. N.º 2043 f.
- 254. N.º 2044.
- 255. N.º 2045.
- 256. N.º 2046.
- 257. N.º 2046 a.
- 258. N.º 2046 b.
- 259. N.º 2047.
- 260. N.º 2048.
- 261. N.º 2049.
- 262. N.º 2050.
- 263. N.º 2051.
- 264. N.º 2052.
- 265. N.º 2053.
- 266. N.º 2054.
- 267. N.º 2055.
- 268. N.º 2055 a.
- 269. N.º 2056.
- 270. N.º 2057.
- 271. N.º 2058.
- 272. N.º 2059.
- 273. N.º 2060.
- 274. N.º 2061.
- 275. N.º 2062.
- 276. N.º 2063.
- 277. N.º 2064.
- 278. N.º 2065.
- 279. N.º 2066.
- 280. N.º 2067.
- 281. N.º 2067 a.
- 282. Nº2067 b.
- 283. N.º 2067 c.
- 284. N.º 2067 d.

- 285. N.° 2068.
- 286. N.° 2068 a.
- 287. N.° 2069.
- 288. N.° 2079 a.
- 289. CHRONOLOGIE DES POETES
- 290. Notes
- 291. À propos de cette édition numérique